

2R
14
(4)

L'HISTOIRE
DE
MELUSINE

Nouvellement Imprimée.



A TROYES,

Chez JACQUES OUDOT, Imprimeur & Marchand Libraire,
ruë du Temple. 1699.



COMME CE LIVRE FUT FAIT PAR LE COMMANDEMENT
de Jean fils du Roy de France, Duc de Berry & d'Auvergne.

EN toutes œuvres commencer, on doit premierement appeller le nom du Créateur des créatures, qui est vray maître & Seigneur de toutes choses faites & à faire, qui doivent aucunement tendre à perfection de bien; pource au commencement de cette Histoire presente, combien que je ne suis pas digne de se requerir, je le supplie devotement & sa haute & digne Majesté, que cette presente histoire m'aide à achever & parfaire à sa gloire & louange, & au plaisir de mon puissant Seigneur Jean, fils du Roy de France, Duc de Berry & d'Auvergne, laquelle histoire j'ay trouvée es Chroniques que j'ay levé de lui, & du Comte de Salebry en Angleterre, & en plusieurs autres livres, où j'ay cherché pour ce faire, & pource que sa noble sœur Marie fille de Jean Roy de France avoit supplié à mondit Seigneur d'avoir ladite histoire, lequel en faveur de ce à tant fait à son pouvoir qu'il a sçeu au plus près de la verité, m'a commandé de faire le Traicté qui s'enfuit. Et moy comme cœur diligent de tout mon sens ay fait veritablement au plus près que j'ay pût. Si je prie devotement Dieu que Monseigneur le veuille prendre en gré. Et commençay cette histoire le Mercredy de devant la saint Clement en hyver, mil trois cens quatre-vingt-sept. Et aussi supplie à tous ceux qui la liront ou ouïront lire, qu'ils me pardonnent les fautes si aucune en y a, car je l'ay traité le mieux que j'ay pût, selon la Cronique que je cuide être vrayes.

LE Prophete David, dit que les jugemens & punitions de Dieu sont abîmes sans fonds & sans rive, & n'est pas sage qui telle chose cuide comprendre en son entendement, & pense que les merveilles qui sont en l'universelle monde, sont les plus vrayes, comme on dit des choses qu'on appelle Faée, & comme est de plusieurs autres choses dont nous n'avons pas la connoissance.

Or ça donc là créature ne doit par trop travailler par outrage presumption que le jugement de Dieu, le Créateur veuille comprendre en son bon entendement, mais doit bien la créature en pensant soy émerveiller de celui, & en soy émerveillant considerer comme elle puisse dignement louer & glorifier & celui qui tellement juge & ordonne de telle chose à son plaisir, & vouloit sans contredit.

LA créature de Dieu qui est raisonnable doit soigneusement entendre, selon que dit Aristote, que les choses faites çà bas & créées par la presence qu'elles ont en elles, certifient être telles qu'elles sont, comme dit saint Paul en l'Épître qu'il fit aux Romains en disant, que les choses qu'il a faites seront veues par la creance du monde, c'est à sçavoir pour les hommes qui sçavent les livres, & ajoutent soy aux auteurs qui ont été devant nous, quand au connoître & sçavoir les Provinces & étrangères contrées les diverses terres & Royaumes visiter, on trouve tant de diverses merveilles selon la commune estimation, & si noble que l'humain entendement en contrainct de Dieu, qu'ainsi qu'il est sans rive & sans fonds. Ainsi sont les choses

L'HISTOIRE

les si merveilleuses en tant de divers pays, que onc homme depuis Adam n'eut connoissance, en voir & ouyr plusieurs choses qu'on ne croit être veritables, lesquelles si elles sont en ces termes, si je vous mets en avant pour les grandes merveilles qui sont contenuës en cette presente Histoire, dont je vous pense traiter au plaisir de Dieu & au commandement de mon très-puissant & noble Seigneur.

Si laisseront à present les autres, & retournerons à ce que nous avons oüy dire veritablement à nos Anciens & que cestui jour avons oüy dire qu'au pays de Poitou l'on a veu des choses de fait pour coulorer nôtre Histoire être vraye comme nous la tenons, & de la montrer & publier par les vrayes Croniques & histoires comme nous l'entendons. Nous avons oüy raconter par nos anciens qu'en plusieurs parties sont apparus à aucuns familièrement en plusieurs manieres des choses, lesquelles, les uns appelloient Luitons, les autres Faées, les autres bonnes Dames, & vont de nuit, & entrent es maisons sans les huis, rompre & ouvrir & ôtent aucunes fois les enfans des berceaux, aucunes fois il leur détournent la memoire, aucunes fois les brûlent au feu, & quand ils s'en departent, ils les laissent aussi sains & entiers comme auparavant, & aucune femme à face ridée de petite statue & sont tantôt les besognes de nuit es hôtels liberalement, & ne faisoient aucun mal, & aussi dit qu'il avoit veu plusieurs de telles choses admirables & prodigieuses.

Et dit encore ledit Gervais que lesdites Dames se mettoient en guise de belles femmes, & en ont eu aucunes fois plusieurs hommes aucunes pensées, & ont pris à femme moyennant aucune convenance qu'ils leur faisoient jurer, les uns qu'ils ne verroient l'un l'autre le Samedi, n'y ne s'enquesteroient qu'elles seroient devenus & allée en aucune maniere, les autres que si elles avoient enfans que leurs maris ne les verroient jamais en leur gesine & tant qu'ils leur tenoient convenance ils étoient en audiance & prosperité & incontinent qu'ils falloient en cette convenance ils tomboient de leur bonheur. Et les unes d'elles se convertissoient en serpens par plusieurs jours, & de plus dit ledit Gervais qui croit que ce soit pour aucuns méfaits qui ont été faits en la desplaisance de Dieu, pourquoy il les punit secretement & si merveilleusement dont nul n'en a la connoissance, fors lui seulement. Et pour ce conte, les secrets de Dieu abîmes sans fond & sans rives: car nul parfaitement ne sçait rien au regard de lui, combien qu'aucunes fois de provision toutes choses sçeuës, non pas pour un seul, mais pour plusieurs. Or voit-on souvent que quand l'homme n'aura issu de sa contrée, nonobstant qu'il ait veu de merveilleuses choses veritables qui sont près de son pays, pourtant jamais ne voudra croire par le dire de oüy, si de fait ne le voyoit; mais quand est de moy qui n'ait été guere loing, j'ay veu des choses que plusieurs ne pouroient croire s'ils ne les voyoient. Alors dit ledit Gervais & met l'exemple d'un chevalier nommé Roger du Château roussel, en la Province de Acy, qui sur le serain trouva d'aventure une femme en une belle prairie & la vouloit avoir pour espouse, & de fait elle y consentit par telle convenance que jamais il ne la verroit nuë, & furent long-temps ensemble, & croïst soit le chevalier de jour en jour en grande prosperité.



COMMENT LE ROY ELINAS D'ALBANIE, APRES LA mort de sa femme chassoit en un bois où il trouva la Dame Pressine, laquelle il espousa.

Il y eut un Roy en Albanie, lequel fut vaillant homme & dit l'histoire qu'il eut plusieurs enfans de sa premiere femme. Nathas qui fut pere de Florimond fut son premier fils. Ce dit Roi eut nom Elinas qui fut preux chevalier. Advint qu'après le trépas de sa premiere femme, il chassa en une Forêt en laquelle il y avoit une belle fontaine, en un moment il lui prit grand soif, il fut vers ladite fontaine, & quand il approcha il oït une voix qui chantoit si melodieusement qu'il sembloit que ce fût une voix Angelique, mais par la douceur de la voix, il entendit bien que c'étoit une voix de femme. Alors descendit de dessus son cheval, afin qu'il ne fit grand effroy, & l'attacha à une branche, & s'en alla peu à peu vers la fontaine le plus couvertement qu'il pût. Et quand il fut près de la fontaine, il vit la plus belle Dame qu'il eût jamais veue à son avis. Lors s'arrêta comme étonné de la grande beauté de cette Dame qui toujours chantoit si melodieusement que onc seraine ne chanta si doucement, ainsi s'arrêta tant pour la beauté de la Dame que pour sa douce voix & son chant, & se mussa au mieux qu'il pût sous les suelles des arbres, afin que la Dame ne l'apperceut & oubliâ toute la chasse & la soif qu'il avoit eue auparavant, commença à penser au chant & à la grande beauté de la Dame tellement qu'il fut ravy, & ne sçeut s'il étoit jour ou nuit, ne sçavoit s'il dormoit, ou s'il veilloit, & ne lui souvenoit d'aucunes choses fort qu'il oyoit la Dame, & ainsi demeura long-temps en ce lieu.

Lors vinrent deux de ces chiens courans qu'il lui firent grand fête & il tressailloit comme un homme qui vient de dormir, & alors lui souvient de la chasse, & eut si grand soif selon son avis, qu'il alla à la fontaine, & prit le bassin qui y pendoit, & beut de l'eau, puis regarda la Dame qui avoit laissé le chanter, la salua humblement en lui portant le plus grand honneur qu'il pût. Et alors elle qui sçavoit beaucoup de bien & d'honneur, lui répondit gracieusement, Dame dit le Roi Elinas, je vous prie de me dire vôtre état & de vôtre aïse, & qui vous êtes, car la cause qui me meut est telle que je vous diray: Ma très-chere Dame, plaise vous sçavoir que je sçay & connois tant de l'être de ce pays & d'environ que de quatre à cinq lieux n'y a nul si méchant Château ni forteresse que je ne sçache: excepté un dont je vis ce matin, qui est environ de deux lieux d'icy, & que je ne cennoisse les seigneurs & dames ausquels ils sont, pource je m'émerveille d'une si belle dame comme vous êtes, peut-être despourveüe de compagnie, pour Dieu pardonnez moi, car ce m'est outrage de l'enquerre: mais le grand desir m'a en hardi d'ainsi le faire. Sire chevalier dit la dame, il n'y a point d'outrage: mais ce vient de courtoisie & honneur. & sçachez Sire que je ne seray pas longuement seule: mais j'ay envoyé de mes serviteurs tandis que je me devois. Lors vint parler à elle un valet bien habillé sur un courcier, & menoit à droite un beau paleffroy très-richement harnaché. Alors le Roy

L'HISTOIRE

Elinas fut étonné du noble atour, & de la richesse qu'il vit autour du palefroy & dit en soy-même qu'il n'avoit oncques veu si riche palefroy né autour. Lors le valet dit à la Dame : Madame il est temps de vous en venir quand il vous plaira, & elle lui répondit, de par Dieu soit, puis dit au Roy, Chevalier à Dieu vous commande & grand merci de vôtre courtoisie. Alors elle alla au Palefroy pour monter, & le Roi s'avança & lui aida à monter : & elle le remercia & s'en partit, & le Roi vint à son cheval & monta dessus. Et lors vinrent tous ses gens qui le queroient, & lui dirent qu'ils avoient pris le cerf, & le Roi lui dit, ce me plaît, puis commença à penser à la beauté de la Dame & l'aima si fort qu'il ne sceut qu'elle contenance tenir & dit à ses gens. Allez vous-en devant, je vous suivray tantôt, si apperceurent bien que Roi avoit trouvé quelque chose, & à tant se partirent de lui, car ils ne lui osèrent contredire. Alors le Roi tira le frein de son cheval, & alla après la Dame par le chemin où il l'avoit veu aller.

Comme Pressine eut trois filles du Roy Elinas, dont la premiere fut nommée Melusine la seconde Melior, & la tierce Palestine.

Tant suivit la Dame le Roi Elinas qu'il l'a trouva dans une grande forêt, où il y avoit foison d'arbres hauts & droits, & étoit en saison de doux temps & gracieux, & ce lieu étoit fort delectable. Et quand la Dame oïit le cheval du Roi Elinas qui venoit grand erre, elle dit à son valet arrêtons-nous, attendons ce bon chevalier : car je croi qu'il nous vient dire une partie de sa volonté dont elle n'étoit pas pour lors avisée, car nous l'avons veu monter fort pensif. Dame dit le valet, à votre bon plaisir. Alors vient le Roy arriver de côté la Dame comme s'il ne l'eût onc veüe, & la salua mout effroyement, car il étoit si surpris de son amour qu'il ne scevoit qu'elle contenance faire. Alors la Dame, qui connut bien ce que c'étoit & qu'elle adviendroit son entreprise : lui dit, Roy Elinas, d'où vas tu après moi si hastivement, emporteray-je quelque chose du tien. Et quand le Roi oïit nommer son nom il fut étonné, car il ne connoissoit point celle qui parloit à lui, néanmoins il lui répondit, Madame, du mien n'emportez fors que passez parmi mon pays, & c'est grand villennie à moi, puis que vous êtes étrangere que je vous reçoive honorablement ce que je ferois volontiers si j'étois en lieu propice pour ce faire. Lors la Dame lui répondit, Roi Elinas je vous tiens pour tout quitte, & vous prie que si vous ne voulez autre chose dire, que vous ne laissiez pas de vous en retourner. Le Roy répondit, Dame je quiers autre chose : & quoi dit-elle. Madame dit le Roy, puis qu'il vous plaît je le diray. Je desire d'avoir vôtre bonne grace. Par ma foi dit-elle, Roy Elinas, en ce n'avez rien failli, mais que vous n'y pensiez que tout honneur : car jamais l'homme n'aura mon amour en sa vance.

Ha ! Madame, dit le Roi je ne pense en nul cas deshonnête. Alors elle vit qu'il étoit contents de son amour & lui dit. Si me voulez prendre à femme par mariage & me jurer que vous ne vous mettez en peine de me voir en ma gesine, & ne ferez par voye quelconque que me voyez. Et se ainsi le voulez faire, je suis celle qui obéyra à vous ainsi comme femme doit obéir à son mary. Lors le Roy Elinas lui promit & jura ainsi le faire.

Tantôt après ils furent époulez, & menerent longuement bonne vie ensemble mais ceux du pays du Roi Elinas furent étonnez qui étoit cette dame combien qu'elle

DE MELUSINE.

se se gouvernât bien à droit sagement & vaillamment : mais Nathas qui étoit fils du Roi Elinas la voyoit par trop. Elle devint enceinte de trois Filles & les porta gracieusement son temps & les delivra au jour qu'il appartenoit. La premiere née eut nom Melusine, la seconde Melior, & la tierce Palestine, le Roi Elinas n'étoit pas lors en son lieu. Mais Nathas y étoit, lequel regarda les trois sœurs qui étoient si belles que merveilles. Alors il alla vers le Roy son pere, & lui dit, Sire, Madame la Reine Pressine vôtre femme à enfanté les trois plus belles filles qui oncques furent venuës; venez les voir. Et le Roi Elinas qui ne se souvenoit de la promesse qu'il avoit faite à sa femme lui dit : Beau fils aussi feray-je, & s'en vint appertement, & entra en la chambre où Pressine baignoit les trois filles. Et quand il les vit il dist. Dieu benît la mere & les Filles & eut grand joye. Et Pressine l'oyant lui répondit.

Faux Roi tu m'as failly ton convenant, dont grand mal t'en viendra, & si m'as perdu à toujours, mais je scai bien que c'est par ton fils Nathas & me faut partir surdainement : mais encore serai-je vengée de ton fils par ma sœur & compagne de l'Isle perduë. Et ces choses dites elle prit les trois Filles & les emporta oncques depuis ne furent veüe au pays.

Comme le Roy Elinas perdit sa femme & ses trois Filles.

Quand le Roi Elinas eut perdu sa femme Pressine & les trois Filles; il fut étonné qu'il ne sceut que faire ni que dire, mais fut sept ans qu'il ne faisoit que se plaindre soupirer & faire toujours piteuses lamentations pour l'amour de Pressine la femme qu'il aimoit de loyalle amour, & le peuple de son pays disoit qu'il étoit assoté & de fait donnerent le gouvernement à son fils Nathas, lequel le gouverna vaillamment & tint son Pere en grande charité : puis les Barons du pays lui donnerent une Dame qui étoit fille de Leris, & d'eux yssit Florimond, dont dessus est fait mention qui depuis prit beaucoup de peine, toutes fois nôtre Histoire n'est pas entreprise pource, & aussi nous taisons, & retournons à nôtre Histoire.

Quand Pressine fut partie avec ses trois filles elle s'en alla en Avallon nommée l'Isle perduë, pour ce que nul homme tant y eût été de fois, n'y scevoit retourner, sinon de grand aventure, & illec nourrit ses trois enfans filles jusques à l'âge de quinze ans, & les menoit tous les matins dessus une montagne haute laquelle étoit nommée Helinos, qui vaut autant à dire en François comme montagne florie, car de là elle voyoit bien la terre de Albanie, & puis elle leur disoit en pleurant. Mes filles voyez le pays où vous fûtes nées, & auquel eussiez eu vôtre bien & bonheur si n'eût été le dommage de vôtre pere, qui vous & moi à mis grief misere jusques au jour du jugement de Dieu qui punira les bons & les mauvais en leurs vertus.

Comme Melusine enferma son pere le Roy Elinas pour venger sa mere en une montagne nommée Brundelois, dont très grand mal lui en vint.

Alors Melusine la premiere fille lui demanda qu'elle fausseté vous a fait nôtre pere par quoi nous avons eette grieveté. Lors la Dame raconta la maniere du fait ainsi qu'il étoit puis, Melusine demanda à sa mere de l'être du pays les noms des villes & châteaux d'albanie, & en racontât ses choses elles descédirent de la montagne & revinrent en l'Isle d'Avallon. Alors Melusine tira à part ses deux sœurs Melior &

L'HISTOIRE

Palestine, & leur dit mes sœurs regardons la misere où nôtre pere; a mis nôtre mere, nous qui eussions été en si grand aise & honneur en nôtre vie que vous est-il avis qui en soit bon de faire, car pour mon regard je pense bien m'en venger, & ainsi que petit soulas à impittré à nôtre mere par fausseté aussi peu de joye lui pensay-je faire. Alors elle lui respondirent. Vous êtes nôtre sœur aisnée, nous vous suivrons & obéirons à ce que vous en voudrez faire & Melusine leur dit.

Nous devons montrer bonne amour & être filles loyales à nôtre mere, j'ay avisé s'il vous semble bon que nous enclorons nôtre pere en la haute montagne de Nohée-belande nommé Brundelois, & en cette misere sera toute sa vie. Ma sœur dirent-elle or nous delivrons de cet affaire, car nous avons grand desir que nôtre mere soit vengée de la desloyauté de nôtre pere. Et alors les trois filles firent tant que par leur fausse conspiration elle prirent leur pere & l'enfermerent en ladicte montagne: & après que tout fut fait, elles revinrent à leur mere & lui dirent Dame, il ne vous doit fâcher de la desloyauté que nôtre pere vous a faite, car il a son payement, & jamais ne partira de la montagne de Brundelois, & là usera sa vie en grand douleur; Ha dist la mere! comment avez-vous osé faire mauvaises filles, vous avez mal fait quand par vôtre orgueilleux courage vous avez ainsi puni celui qui vous a engendrées, c'étoit celidomie prenoit toute la plaifance que j'avois en ce monde, & vous me l'avez tolli, & sçachez que je vous en puniray. Toy Melusine qui est la plus ancienne, & qui deusse être la plus connoissante, tout ce est venu par toy car je sçay bien que cette charité à été donné par toy à ton pere, & pour cette cause tu en seras la premiere punie, car nonobstant la verité du germe de ton pere, toi & tes sœurs eût attrait avec soy, & eussiez en brief été dehors de mains de l'aventure les Jampes & de Faées sans jamais y retourner, & desormais je ne donne le don que tu seras tous les famesis serpens depuis le nombril en bas, mais si tu trouves homme qui te veuille prendre pour épouse & qu'il te promette que jamais le famesis ne te verras ni declarera à nulle personne tu vivras ton cours naturel, & mourras comme femme naturelle & de toy viendra bien noble & vaillante lignée qui sera grande & de haute proïesse, & si d'aventure tu étois decelée de ton mary, tu retournerois au tourment auquel tu étois au paravant, & seras toujours sans fin jusques à ce que le très-haut juge tiendra son grand jugement & tu apparoitras par trois jours devant la forteresse que tu seras & que tu nommeras de ton nom quand elle deura changer de Seigneur & aussi quand un homme de ta lignée devra mourir. Et toy Melior, je te donne en la grande Armonie un beau & riche Château, où tu garderas un Esprevier jusques à ce que le Redempteur tien ne son grand jugement, & tous chevaliers de noble lignées qui y voudront aller veiller la surveille de la veille le vingtième jour de Juin sans sommeiller, auront de toy un don de chose qu'on peut avoir corporellement, c'est à sçavoir des choses terriennes, sans demander ton corps ou ton amour pour mariage ou autrement & tous ceux qui le voudront demander sans eux deporter seront infortunez jusques à la neuvième lignée & seront dechassez de leurs prosperitez du tout en tout. Et toy Palestine tu seras enclose dedans la montagne de Guido à tout le trésor de ton pere, jusques à ce qu'un chevalier viendra de nôtre lignée lequel aura tout le trésor & s'en servira pour ayder à conquister la terre de permission & te delivra de là. Alors ces trois filles furent fort dolentes

DE MELUSINE.

fort dolentes & se partirent de leur mere, Melusine s'en alla parmi grande forêt & boccages. Melior s'en alla au château de l'eprevier en la grande Armonia. Et Palatein alla en la montague de Guio, où plusieurs l'ont veu, ne vous vueille déplaire si n'ai cette aventure racontée, car c'est pour plus verifier l'histoire en laquelle je veux entrer mais je vous diai comme le Roi Elinas décline ses jours.

Comme quand le Roi Elinas fut mort Pressine sa femme l'ensevelit honorablement.

ALors le Roi Elinas fut long tems e la montagne, puis mourut. Adonc vint Pressine sa femme, l'ensevelit en une si noble tombe que nul n'en vit oncques ne si noble & si riche, & y avoit en la chambre des richesses sans comparaison & y étoient chandeliers d'or & de pierres précieuses & aussi riches lampes brûlant nuit & jour, & au pied de la tombe mise un image d'albâtre, de la hauteur & de la figure, étoit si belle qu'à merveille, tenoit ladicte image un tableau doré, auquel étoit écrit ladicte aventure, & là établit un Geant pour garder ladicte image, lequel étoit mou horrible, & tenoit tout le pais en sa subjection, & aussi se tinrent après lui plusieurs autres Geans jusques à la venue de Geoffroi à la grand dent, dont vous oirés parler ci après. avés ouï du Roi Elinas & de pressine sa femme, si vous vueil d'orenavant commencer la verité & l'histoire des merveilles du noble château de Lusignan en poitsu pourquoi il fut fondé.

SI dit l'histoire qu'il y eut jadis en la haute brétagne un double homme, lequel seut noise avec le Roi des bretons, tellement qu'il n'osât plus demeurer au pais; mais print toute sa finance & s'en alla hors du pais par les hautes montagnes. Adonc au jour qu'il trouva sur une fontaine une belle Dame laquelle lui dit toute son aventure, finalement se mouracherent l'un de l'autre, puis lui fit la Dame moult de confort, commencerent en ce pais qui étoit desert à bâtir & tondre plusieurs Villes & forteresses & fut le pais en brief tems assés bien peuplé, & appellerent le pais Forêt. Or advint que le chevalier & la Dame eurent grand discord je ne sçai pas comme, ni pourquoi elle se départit si soudainement d'avec lui dont il fut dolent & nonobstant il étoit en prosperité & honneur. Après les nobles de son pais le pourveurent d'une gentille demoiselle, qui étoit sœur du comte de Poitiers, qui reignoit pour le tems eut d'elle plusieurs enfans mâles entre lesquels y en eut un, c'est à sçavoir le tiers nommé Raimondin, qui étoit beau gentil, subtil, & inventif en toutes choses, lequel avoit quiaze ans ou environ.

Comme le Comte de Poitiers manda au Comte de Forêt qu'il se trouva à la fête qu'il faisoit pour son fils.

EN ce tems le comte de Poitiers tint grand fête pour un fils qu'il avoit lequel il vouloit faire un chevalier & n'avoit que c'estui fils qui avoit nom Bertrand & une fille qui avoit nom Blanche. Adonc le Comte Aimeri manda compagnie pour l'amour de la chevalerie de son fils. Et entre les autres manda au comte de Forêt qu'il y vint, & qu'il amenât trois de ses enfans, & les plus

grands car il les vouloit voir. Adonc le comte de forêt y alla le plus honêtement qu'il pût, & y mena trois de ses enfans, ainsi qu'il lui étoit mandé. La fête fut grande & en icelle furent faits plusieurs chevaliers pour l'amour de Bertrand, qui fut fait chevalier, & aussi fut l'aîné fils du comte de forêt, lequel jouïta mout vaillamment, puis fut la fête continuée par huit jours, & là fist le comte de poitiers de mout beaux dons, & au départ de la fête pria le comte de forêt qu'il lui laissât raimon son neveu & qu'il ne se fouciât jamais de lui, qu'il le pourvoit bien, & le comte de forêt lui octroya, si demeura raimondin avec le comte de poitiers son oncle qui l'aima fort, & ainsi se partit la fête honorablement. Et à tant se fait l'histoire de parler du comte de forêt, lequel s'en alla avec ses deux autres enfans, & commence à parler de aimeri, & de raimondin.

Comme le Comte de Poitiers demanda au Comte de Forêt d'avoir Raimondin, lequel lui accorda.

OR l'histoire nous raconte que ledit comte aimeri fut pere de saint Gallien, lequel fut comte & delaisa possessions mondaines, pour servir notre Seigneur Jesus Christ, & se mit en la religion des blancs manteaux & de ce ne vous ferai pas grand propos mais veux proceder avant en notre historien. Cestui comte aimeri fut mout vaillant, aimant toujours noblesse fut sage, & bien versé en l'Astronomie & autres sciences. Et sçachez qu'il aimoit fort Raimondin, lequel aussi l'aimoit pareillement & s'efforçoit de le servir, & lui faire plaisir au mieux qu'il lui étoit possible. Or le dit comte avoit plusieurs bons chiens, oyseaux de proye, chiens de grosses chasses, & toutes manieres. Et un jour un forêtier le vint avertir qu'en la forêt de Colombiers étoit le plus merveilleux Porc qu'on eût veu de longtems & qu'il auroit beau deduir s'il vouloit aller. Il me plaît bien dit le comte faites que les chiens soient prêt demain, & nous irons à la chasse. Monseigneur, dit le forêtier, il sera ainsi fait: puis s'en alla apprêter tout ce qui appartenoit pour la chasse.

Comme le Comte de Poitiers alla chasser, & Raimondin alla avec lui.

QUAND le jour fut venu le comte aimeri se partit de poitiers, & avec lui plusieurs barons & chevaliers, & étoit raimondin auprès de lui monté sur un courcier l'épée ceinte, & l'espieu sur le col. Et quand ils furent arrivé en la forêt ils commencerent à chasser, & fut trouvé le porc qui étoit si orgueilleux & devora plusieurs allans & lièvres, & print son cours parmi la forêt car il étoit échauffé. Et alors commença à le suivre; mais le porc ne doutoit rien & s'émouvoit tellement qu'il n'y avoit si hardi chien ni levrier qui l'osât enfermer.

Adonc vinrent chevaliers & escuyers: mais il n'y avoit si hardi qui osât mettre le pied à terre pour l'enfer, puis vint le comte disant. Et comment un fils de truies nous ébahira t'il tous.

Quand Raimondin ouït ainsi parler son oncle, il eut grand vergongne, & des-



le nous annonça car si le fils de la truie vous affole, jamais je n'aurai santé ne joye au cœur; mais Raimondin qui étoit échauffé ne reputoit pas sa vie ne fortune bonne ou mauvaise qui lui advint & le suivoit de fort près; car il étoit bien monté, & le comte alla près suivant ses traces qu'il voyoit.

Lors tous les chevaux commencerent à s'échauffer & demurerent derriere excepté le comte & Raimondin, tant passerent qu'il fut nuit obscure. Adonc le comte & Raimondin s'arrêterent sous un grand arbre. Lors le comte dit à Raimondin, beau neveu, nous demeureront ici jusques à ce que la lune soit levée. Et Raimondin lui répondit, Sire, ainsi qu'il vous plaira, si de cendit, & pris son fusil & fit du feu, après se leva la lune belle & claire, les étoiles bien luisantes. Adonc le comte qui sçavoit l'art d'astronomie, regarda au ciel & vit la lune & les étoiles bien luisantes, sans aucunes tache d'obscurité, si commença à soupirer, puis dit.

Ha vrai sire Dieu, comme sont grandes les merveilles que tras laissées là sus connoître parfaitement les vertus, & les natures merveilleuses de plusieurs & diverses conditions de choses, & de leurs expeditions, ce ne pourroit être parfaitement, si tu n'y épandois aucunement le sçavoir de ta planiere, & divine grace, & spécialement de cette merveilleuse aventure que je voïci presentement es étoilles que tu as là sus assises, par la science d'astronomie, dont vrai sire tu m'as prêté une des branches de connoissance de quoi je te dois remercier de cœur parfait en la haute majesté, ou nul ne se doit comparer.

O vrai Dieu, comme pouroi ce être raisonnablement, si ce n'étoit en ton

courut vers le comte granderre. Quand le comte le vit venir il regarda autour de lui vit une épieux simit son épée au tourneau, & print l'épieu, & le baissa. Adonc le Sanglier vint à lui: & le comte qui sçavoit mout de la chasse, l'enferra en l'écu la pointe de l'épieu qui fut fort aigu mais le cuir du sanglier jeta le comte à genoux & adonc vint Raimondin courant, & tenant l'épée, & cuida ferir le sanglier entre les quatre jambes: car le sanglier étoit cheu à revers du coup que le comte lui avoit donné, mais Raimondin ataignit le sanglier du tranchant de l'épée, sur les foyes du dos, car il venoit d'une grande roideur, & l'allumelle de l'épée échappa par dessus le dos du Porc & s'en vint le coup atteindre le Comte qui étoit cheu à genoux, par le nombril, & le perça tout outre jusques au dos. Ce fait Raimondin frappa le porc tout mort: puis vint au comte, & le cuida lever, mais ce fut pour néant car il étoit mort. Et quand Raimondin apperçut la playe, & le sang saillir il fut fort courroucé & commença à crier en pleurant & gemissant, & les regarda en faisant les plus grandes lamentations que jamais on vit faire à homme & di'oit Ha fauce fortune, comme es-tu si perverse que tu m'as fait occire celui qui parfaitement bien m'aimoit, & qui tant de biens m'avoit fait. Hé Dieu le pere tout puissant où sera oré le pais ou ce faux pecheur se pourra tenir: car tous ceux qui auront parlé de cette méprison me jugaron, & à bon droit à mourir de honteuse mort: car plus fauce ne plus mauvaise trahison ne fit pecheurs, Ha terre ouvre-toy m'engloûis & me met avec le plus obscur ange d'enfer, qui jadis fut le plus beau des autres: car je l'ai bien desservi. En cette douleur & tristesse fut Raimondin par long-tems & fut fort courroucé & pensif s'avisa en lui même, dit, Monseigneur, qui la gît me disoit que si un telle aventure me venoit que je serois le plus honoré de mon lignage; mais je vois bien tout le contraire, car je serai le plus mal heureux & deshonoré, aussi l'ai-je bien gagné Or nonobstant puisqu'il ne peut être autrement je me détournerai de ce pais, m'en irai querir mon aventure telle que Dieu me la voudra donner en aucun bon lieu où je pourai bien amender mon peché s'il plaît à Dieu. Adonc Raimondin vint à son seigneur qui étoit mort, le baissa en plorant de si triste cœur qu'il ne pouvoit dire mot puis mit le pied en l'étrier, monta sur son cheval, se partit tenant son chemin à travers la forêt tout déconforté & chevaucha fort & ne sçachant qu'elle part: mais à l'aventure demenant si grand dueil qu'il n'y a personne qui peut penser ne dire la quinte partie de sa volonté.

Quand Raimondin fut parti de son seigneur, & l'eut laissé mort auprès du feu & aussi le sanglier il chevaucha parmi la forêt qui approcha environ la minuit d'une fontaine saée, nommé la fontaine de soif; d'aucuns du pais la nomment la saée, pour ce que plusieurs merveilles y étoient venues au tems passé. Et étoit la fontaine en un merveilleux lieu car il y avoit une grande Roche audessus de cette fontaine, au long y avoit une belle prairie près la haute forêt. Or la lune lui soit toute claire & le cheval emportoit Raimondin à son plaisir pù il vouloit aller car vis n'avoit à aucune chose pour la déplaisance qu'il avoit en lui même, son cheval le porta tant en cet état qu'il approcha de la fontaine, il y avoit pour lors trois Dames qui là s'ébatoient, entre lesquels y en avoit une qui avoit plus grande authorité que les autres, car elle étoit leur Dame, & d'icelle vous veux parler.

horrible jugement, quand à connoissance humaine: car nul homme ne pourroit avoir bien pour mal faire. Et nonobstant je vois bien par ta haute sçience, & aussi de ta sainte grace que m'as prété la connoissance de sçavoir connoître que c'est & aussi dont je suis émerveillé. Lors commença à soupirer plus que devant.

Adonc Raimondin qui avoit allumé le feu: & qui avoit ouy en partie ce que le comte aimeri avoit dit. Monseigneur le feu est bien allumé venez vous chauffer: car je cuide qu'en peu de tems viendront aucunes bonnes nouvelles & je croi que la venaison soit prinse, j'ai ouï ce me semble bruit de chiens. Il ne m'enchant gueres dit le comte mais de ce que je vois. Lors de rechef regarda vers le Ciel, soupira mout profondément. Raimondin qui tant l'aimoit lui dit. Ha mon cher seigneur, & redouté oncle: pour Dieu laissez la chose être; car n'appartient pas à un si haut Prince comme vous êtes de mettre le cœur d'enquerre tels arts ne telles choses: car il convient, & sera bien fait de remercier Dieu qui vous a pourveu de si haute, & si noble seigneurie, possessions terriennes: dont vous en pouvez bien passer s'il vous plaît; mais de vous donner courroux & ennui pour telles choses qui ne vous peuvent aider ne nuire c'est simplesse à vous. Ha fol, dit le comte, si tu sçavois les grandes richesses & merveilleuses aventures que je vois, tu en ferois ébahi, Raimondin qui ne pensoit nul mal, répondit Monseigneur plaie vous de me le dire si c'est chose qui se puisse faire & si c'est chose que je puisse & doive sçavoir. Tu le sçauras dit le comte, & je voudrois que Dieu ne le monde ne l'en demandât rien, l'aventure te deut avenir de moi même; car je suis desormais vieux, & ancien, & ay des amis assez pour tenir mes seigneuries; l'aventure est telle que si à cette heure un sujet occisoit son seigneur qu'il deviendroit le plus puissant, & le plus honoré qui oncques faillit en son lignage & de lui procederoit si noble lignée qu'il en feroit mention jusques à la fin du monde. Raimondin répondit qu'il ne pouvoit jamais croire que ce fut chose veritable, & contre raison seroit que homme fut bien pour mal faire, ne pour commettre tel trahison. O j: croi bien dit le comte qu'il eût ainsi que je le dis. Si ne croirai pas, dit Raimondin; car ce n'est chose que me faciez croire, & lors commencerent fort à penser.

Et adonc ouirent au long du bois un grand effroi, & dérompre les menus ramonneaux. Lors print Raimondin son épée qui étoit à terre, & le comte tira aussi la sienne, & attendirent long tems ainsi en pensant que c'étoit, & se mirent audevant du feu du côté où ils ouirent les rames rompre, & en tel état demeurèrent tant qu'ils virent un Porc sanglier merveilleux & horrible mout échauffé lequel venoit droit à eux montrant les dents. Adonc Raimondin dit Monseigneur montés sur quelques arbre que ce sanglier ne vous fasse mal, & m'en laissez convenir. Ja ne plaie à Dieu dit le comte, que je te laisse en tel aventure. Et quand Raimondin ouit ce, il se mit audevant du sanglier l'épée au poing par bonne volonté de le détruire & le sanglier se détourna, & alla vers le comte. Adonc commença la douleur de Raimondin, & la grandeur qui depuis en advint de cette tristesse.

Comme Raimondin occis le Comte de Poitiers son Oncle.

Quand Raimondin fut venu devers le sanglier pour le détourner, afin qu'il ne vint point sur son seigneur; le sanglier se détourna incontinent de sa voye, &

Comme Raimondin vint à la Fontaine, trouva Melusine & deux Dames avec elle.



Raimondin étant ainsi per-
sis & plain d'ennui du mé-
chef qui lui étoit advenu eu sça-
voir où il étoit, ne où il alloit
ni ne conduisoit son cheval eue
quand il vit les Dames il fit grand
effroy, & emporta Raimondin
à grand erre. Et adonc celle qui
étoit la plus grande des autres
Dames leur dit. Celui qui est
par là semble être un Gentil hō-
me, toute fois il ne le montre
pas, mais montre qu'il est Gentil
homme de rudesse quand il passe
devant les Dames sans saluer &
tout ce disoit elle par convoitise :

afin que les autres n'apperceussent ce à quoi elle tendoit, car elle sçavoit bien comme il étoit à Raimondin puis elle leur dit. Je le vais faire parler car il semble qu'il dorme.

Lors se partit & vint vers Raimondin & print le frais du cheval, & l'arêta eu disant; Sire vassal il vous vient de grand orgueil ou rudesse d'ainsi passer par devant des Dames sans saluer combien que orgueil, & rudesse ne doivent être ensemble ensemble en vous, à tant se teut la Dame & il ne pouit point & ne lui répondit mot. Elle comme couroucée, lui dit de rechef; Comment Sire mufard, êtes-vous si dépit eux que ne me daignez répondre, & encore il ne lui répondit mot. Si dit la Dame en soi même; je croi que ce jeune homme dort sur son cheval où il est sourd & muet, mais je le ferai bien parler. Adonc elle le print par la main, & le tira fort en disant; Sire vassal, dormez-vous. Lors Raimondin fremit comme un qui se reveille en sursaut, & mit la main à l'épé cuidant que les gens du comte son oncle, lequel il avoit laissé mort en la forêt lui vinsent sus. Quand la Dame appercût qu'il étoit en tel état, & sçût bien qui ne l'avoit encore veüe, elle lui dit comme en riant; Sire vassal, à qui voulés vous commencer bataille, vos ennemis ne sont pas ici & sçachez que je suis de votre partie. Quand Raimondin l'ouit il l'a garda, & appercût la grande beauté qui étoit en elle & s'en ébahi fort, car il lui sembla que jamais si belle Dame n'avoit veüe. Adonc il descendit de son cheval & s'inclina vers elle en disant; Madame pardonnez-moi mon ignorance, & vilennie que j'ai faite envers vous, car j'ai trop mépris & ne vous envoye veüe ne ouye quand vous me tirâtes par la main & sçachez que je pensois à un mien affaire qui mout me touche au cœur, & je prie à Dieu qu'il me donne force, puissance de moi amender envers vous, & de sortir hors de cette peine à mon honneur. C'est bien dit elle car à toutes choses comencer on doit toujours appeller le nom de Dieu

à son aide, & je croi bien que vous ne m'avez ouï ni entenduë; mais où allez-vous maintenant dites le moi, si ne sçavez bien le chemin je vous aiderai à le tenir, car n'y a voye ni sentier que je ne sçache bien & de ce vous fiez en moi hardiment. Madame dit Raimondin; grandmerci de votre courtoisie, sçachez puisqu'il faut que je vous dise que j'ai perdu mon chemin par la plus grande partie du jour jusques à maintenant & encore ne sçai je où je suis. Adonc elle vit qu'il se céloit for d'elle: Si lui dit, bel ami Raimondin rien ne faut celer car je sçai cōme il vous va. Quand Raimondin ouit qu'elle le nō moit par son nom il fut ébahi, qu'il ne sçût que répondre. Elle qui bien appercût qu'il étoit honteux de ce qu'elle sçavoit, lui dit; Raimondin, je suis celle après Dieu qui mieux te peut conseiller & avancer en cette mortelle vie, & que tous les maléfices tu reverts en bien, rien ne te vaut de te céler car je sçai que tu as occis ton seigneur tant par mépris comme cas volontaire combien qu'en cette heure tu ne le cuidois pas faire, je sçai bien toutes les paroles qu'il te dit par art d'astronomie, dont en son vivant il étoit bien garni: Quand Raimondin ouit ce il fut plus ébahi que devant, & lui dit; Très chere Dame, vons me dites la verité, mais je m'ébahi cōme le pouvez si bien sçavoir, & qui vous l'a si tôt annoncé, elle lui répondit; Ne t'en ébahis point, car je sçai la verité de ton fait, ne cuide pas que ce soit fantōme ni œuvre diabolique de moi & de mes paroles car je te certifie que je suis de par Dieu, & crois cōme bōne Catholique doit croire. Et sçachez que sans moi tu ne peux venir à bout de ton affaire: mais si tu veux croire les paroles que ton Seigneur te dit, elles te seront profitables à l'aide de Dieu je dis que je te ferai le plus grand seigneur qui fut jamais en ton lignage, & le plus grand terrien de tous. Quand Raimondin entendit la promesse, il lui survint des paroles que son oncle lui avoit dites, considéra les grands perils où il étoit exilé, mort & dechassé du pais où il étoit connu, si avisa qu'il se mettoit à l'aventure de croire la Dame de ce qu'elle lui diroit: car il n'avoit qu'une fois à passer le cruel de sa mort puis lui répondit humblement; Madame je vous remercie de la promesse que m'offrez car sçachez que ce ne demeurera pas par moi à faire par travail que puissiez aviser que je ne fasse à votre plaisir, tout ce que vous commanderez, si c'est chose possible à faire que Chétiens puisse ou doive faire par honneur. Raimondin dit la Dame, c'est parler d'un franc cœur: car je ne vous dirai ni conseillerai chose donc bien ne doive avoir, mais premierement faut que me promettiez que vous me prendrez à femme, ne faire aucune doute de moi. Adonc Raimondin jura Madame, puisque vous m'affirmez qu'il est ainsi, je ferai à mon pouvoir tout ce que vous voudrez & cōmendez, vous promet t loyaument que ainsi le ferai. Or Raimondin dit-elle, il faut que jurés autre chose. Madame dit-il, je suis tout prêt, si c'est chose que je puisse bonnement faire. Oui dit-elle, & ne vous peut tourner à préjudice mais tout à bien.

Vous me promettés encore sur tous les sermens que homme vrai Catholique & de boane foi peut faire & jurer que jamais tant que je serai en votre compagnie le samedi vous ne mettrés peine & ne vous efforcerez en manieres quelconques de me voir ne enquerir le lieu où je serai. Lors Raimondin lui dit; par le peril de mon ame je vous jure que jamais en ce jour je ne ferai chose qui soit à votre préjudice, ne qui puisse être; mais en tout honneur, ne ferai, ne dirai, ne penserai chose sinon en quelle maniere je pourai mieux accroître en valeur vous & votre lignée.

L'HISTOIRE

Quand Raimondin eut ce dit & juré, la Dame lui dit. Bel ami Raimondin ne fait aucun doute de chose que ce soit : mais allez droit à Poitiers, & quand vous y serez vous y trouverez plusieurs veneurs qui sont venus de la chasse, lesquels vous demanderont nouvelles du comte votre oncle, & vous leur répondrez Comment n'est il pas revenu ; & ils diront que non, & vous leur direz que vous ne l'avez veu depuis qu'il la chasse commença à être forte & que lors vous le perdistes en la forêt & vous ébahissés fort comme feront les autres, & après ce viendront les veneurs, & autres de ces gens qui apporteront le corps tout mort en une litiere, & fera avis que la plaie soit faite de la dent du sanglier & diront que le sanglier l'aura tué & encore diront-ils que le comte aura tué le sanglier, & lui me-toit sus & le tiendront à grand vaillance plusieurs. Ainsi la douleur commencera grande.

Le comte Bertrand son frs, & blanche sa fille, & les autres de sa famille grands, & petits feront deuil & vous le ferez avec eux, & vêtirés la robe noir comme les autres & après que tout ce noblement sera fait le terme sera assigné que les Batons devront faire hommage au jeune comte. Quand les choses seront ainsi faites, & ordonnées, vous retournerez à parler à moi le jour de devant que les hommages se devront faire & vous me trouverez en cette propre place, & à ce département qui proprement n'est pas département tenés mon doux ami, pour nos amours ensemble commencer, je vous donne tes deux verges, desquelles les pierres ont grandes vertus l'une à ce que celui à qui elle sera donnée par amour, ne pourra mourir par nuls coups d'armes, quand il aura sur lui l'autre c'est que celui à qui elle sera donnée aura victoire contre ces mal-veillans soit en plaider ou mêlée, & pourtant allés vous-en seurement mon ami. Adonc il print congé de sa Dame, en l'accolant, & baisant doucement, comme celle en qui il se confioit de son amour que tout ce qu'elle disoit il affirmoit être verité, & il avoit raison comme vous aurez cy-aprés,

Comme Raimondin par le conseil de sa Dame alla à Poitiers.



SI monta à cheval Raimondin, & la Dame de bout au chemin de Poitiers, & au départir il fut dolent : car il aimoit ja sa compagnie qu'il eût bien voulu être toujours avec elle, & pour ce que si bon conseil lui avoit donné par sa subtilité

Adonc en pensant chevaucha vers Poitiers & la Dame retourna à la fontaine ; où les Dames l'attendoient : Ici se fait l'histoire de parler d'elle.

Tant chevaucha Raimondin qu'il fut à Poitiers où il trouva plusieurs s'en retournoient

DE MELUSINE.

tournoient de la chasse, les uns le soir les autres le matin lesquels lui demandoient où étoit Monseigneur. Comment dit Raimondin, n'est il pas venu ; ils dirent que non, lui leur dit ; je ne le vis oncques depuis que la chasse commença & que le sanglier se commença à eslargir des chiens & tandis qu'il parloient de cette matiere : les gens venoient de la chasse les uns les autres & demandoient nouvelle du comte, & chacun disoit comme Raimondin, & disoient aucuns que oncques n'avoient veu si outrageuse chasse, & si merveilleux sanglier courir si outrageusement. A donc chacun s'émervelloit de ce que le Comte demouroit tant, le vinrent attendre à la porte pour scavoir s'il venoit & y furent long-tems en l'attendant. Et touzours venoient gens qui disoient comme les autres & qu'ils avoient été toute la nuit esgarés parmi la forêt sans avoir connoissance ne voye. A donc ils s'émervelloient fort & aussi faisoit la Comtesse qui étoit en la salle de Poitiers, mais tantôt ils furent plus courouçés.

Tant attendirent à la porte ceux qui étoient avec Raimondin, qu'ils virent approcher une grande troupe de gens : quand ils furent prés, ils entendirent une voix qui lamentoient, dont ils furent émerveillés, & adonc commencerent plusieurs à douter qu'ils neussent aucun empêchement de leur seigneur & entendirent ceux qui approchoient leur seigneur qui commencerent plus fort à écrier, en disant ; Pleurez, pleurez, veste z-vous tous de noir car le fils de troye nous a tée nôtre. Seigneur le Comte Aimery, après le corps étoient deux veneurs qui apportoit le sanglier qui étoit mout grand, & entrerent en la cité demenant grand deuil : lors virent la biere où le comte étoit. Et se voyant les hommes commencerent à piteusement crier ha maudit soit de Dieu qui cette chasse annonça, & la sur la douleur si grande que oncque homme ne vit la pareille, en faisant tel deuil vinrent au palais, & là fut le corps descenda, & pource qu'on ne doit mener deuil si longuement je m'en passe brièvement. Adonc la Comtesse & ses enfans menerent grand deuil, & aussi les bâtons, & la commune du pais. & semblablement raimondin, lequel faisoit plus grand deuil que nul autre, & se repentoit de son maliffait tellement que si ne fut l'esperance du confort qu'il prenoit de sa Dame il ne eust peu tenir qu'il ne leur eut dit son aventure pour la grande contrition qu'il avoit de la mort de son seigneur. Or je ne veut pas long-tems parler de cette matiere. Apres que l'obste que fut fait en l'Eglise nôtre Dame de Poitiers, selon la coûtume, les bonnes gens du Pais furent dolens d'avoir perdu leur seigneur, & de chaude colere prindrent le sanglier, & le brûlerent devant l'Eglise. Adonc les barons du pais reconforterent la Dame & les deu enfans, tant firent que sa douleur aligerent, mais la douleur de raimondin croissant toujours de plus en plus, & tant fit le conseil que les barons du pais, furent mandés à certain jour pour faire hommage à leur seigneur, le fils du comte du relevage de leurs terres & fiefs : quand raimondin le sceut, il monta à cheval & tout seul sortit de Poitiers, & entra en la forêt, pour venir tenir son convenant à la Dame.

Comme Raimondin retourna à sa Dame, & vit une Chappelle que jamais n'avoit veu.

C

Tant chevaucha Raimondin qu'il arriva à Colombiers, & là vit la vallée & se mit sur la montagne tant qu'il apperçut la prairie qui est sous la roche qui étoit au-dessus de la fontaine de soif, & vit un hôtel de pierre en manere d'une chappelle. Et quand il approcha il vit devant lui plusieurs Demoiselles & Seigneurs qui lui firent grand feste, & une d'icelles lui dit. Sire descendez & allez vers Madame qui est en son pavillon. Lors Raimondin descendit, & alla vers la Dame, laquelle le print par la main & le mena dedans le pavillon, & s'assirent sur une couche & tous les autres demeurerent dehors. Adonc elle lui dit; mon ami, je sçai bien que vous avez tenu ce que je vous aurois introduit, si en aurai désormais plus grande fiance en vous. Dame dit Raimondin, j'ay trouvé si bon commencement en vos paroles que vous me sçaurés commander chose que je ne veuille faire à vôre plaisir. Raimondin; dit-elle, pour moi n'entreprennez chose de quoi ne veniez à chef. adonc vint un chevalier qui s'agenouilla devant elle, & lui dit; Madame, tout est prêt, & lui dit couvrez-vous beau Sire, puis se leverent Raimondin & la Dame & s'assirent à table & dans le pavillon avoit plusieurs autres tables dressées où avoit gens honorables assis. Et quand Raimondin vit un si grand appareil, il demanda à la Dame dont tant de peuple lui étoit venu, & la dame ne lui répondit rien, parquoy demanda derechef. Madame d'où viennent tant de gens. Mon ami, dit-elle, ils sont tous à vôtre commandement pour vous servir. Atant se teut Raimondin, & on apporta les mets en grande abondance, & après dîner & qu'ils eurent lavé leurs mains, la dame print Raimondin par la main, & le mena seoir sur la couchette & chacun s'en alla où ils devoient selon leur état. Raimondin mon ami; dit la dame, demain est le jour que les barons de Poictiers doivent faire hommage au jeune cote Bertrand, & sçachez qu'il y faut être & faire ce que je vous dirai s'il vous plaît or entendés & retenez mes paroles vous entendrez que tous les barons ayent fait leur hommages, puis vous irerés avant & demanderés au jeune comte un don pour le saluer que oncques listes à son pere, & lui diés que ne lui demandés ville ne château ne autre chose que gueres lui coûte, & je sçai bien qu'il le vous accordera, car ses barons lui conseilleront, & quand il vous aura accordé vôtre requête demandés lui cette roche, & l'environ autant de place qu'un cuir de cerf peut contenir, & il le vous donnera si franchement qu'on n'y pourra faire empêchement & quand il les vous aura accordé, predés en lettres scellées du scel de la comté & des scels des Pairs du pais, & ce fait en vous en venant vous trouverez un homme portant un cuir de cerf courroyé en un sac, si l'acheterez tout ce qu'il vous sera puis faites tailler ce courroye le plus delié qu'on pourra faire, puis faites vous delivrer vôtre place, laquelle trouverés toute taillée la où il me plaira quelle soit assise, & au rapporter des bouts ensemble si la courroye croît; faites le rameaer contre val la vallée, & illec sortira une fontaine & ruisseau assez grand, qui au tems avenir fera grand bruit en ce pais. Allez & faites hardiment mon ami & n'ayés doute car toutes vos besognes seront bonnes & bien faites & vous en revenez icy à moi le lendemain qu'on vous aura delivré vôtre don, & en prenés lettres. Adonc il répondit; Madame je ferai à mon pouvoit tout à vôtre plaisir. Lors s'entrebaissèrent & prindrent congé l'un de l'autre, & Raimondin monta à cheval & alla vers Poictiers.

Comme après que les Barons eurent fait hommage au jeune Comte Raimondin la demanda un don, lequel il lui accorda.

Alors Raimondin chevaucha tant qu'il arriva à Poictiers où il trouva grand quantité de Comtes & Barons qui là étoient venus pour faire hommage au nouveau Comte Bertrand qui lui firent grand honneur, & le louerent fort le lendemain vindrent ensemble à Saint Hilaire de Poictiers, & là firent le service riche & honorable, & à costuy service fut le jeune Comte en état de Chanoine comme un abbé, & y fit son devoir comme il appartenoit & étoit accoutumé. Adonc vindrent les barons qui lui firent hommage. Quand ce fut fait, Raimondin le tira avant humblement & dit. Entre vous Messieurs & nobles Barons de la Comté de Poictiers plaist vous entendre la requête que je veux faire à Monseigneur le Comte, s'il vous semble qu'elle soit bien raisonnable, qu'il vous plaist de luy prier qu'il me la vueille accorder, & les barons luy répondirent; volontiers nous le feront. Si vindrent tous ensemble devant le Comte, & dirent; Hâ très cher sire, je vous requiers humblement qu'en remaneration de tous les services que je fis oncques à vôtre Pere, dont Dieu ait l'ame, qu'il vous plaist de vôtre grace, me donner un don, lequel ne vous coûtera guere car sçachez sire, que je ne vous veux pas demander Villages ne châteaux ne forteresses ne autres choses qui gueres vaille.

Lors répondit le Comte; s'il plaît à mes barons je vous l'accorderay, & les barons luy dirent; sire, puisque c'est chose de petite valeur vous ne luy devez pas refuser, car il a bien deservy le Comte leur dit, puisqu'il vous plaît je m'y accorde. Demandés hardiment. Sire dit Raimondin; grand mercy: je requiers autre don, lors que me donniez au-dessus de la fontaine de soif es roches, & au bois où il me plaira de prendre tant de place qu'un cuir de cerf pourra s'étendre & après la clôture du long de tous les quartiers. Je ne vous dois pas refuser, dit le Comte, & je le vous donne si franchement que ne devrés à moy ne à mes successeurs foy ne hommages ne rente.

Adonc Raimondin s'agenouilla & le remerciant luy reqût de ce avoir bonnes lettres, lesquels luy furent accordés, & furent scellés du grand scel, le Comte par la revelation des douzes pairs du pais qui y mirent & prindrent scels en connoissance de affermer le don être raisonnable avec ledit grand scel du comte, adonc se parvirent de l'église saint Hilaire de Poictiers, & vindrent en la salle, & là fut feste grande & y eut mont de seigneurs qui furent noblement servis en ce jour de plusieurs mâs, & y eut grande melodie de son de menestriers, & autres sons de musique & donna le Comte de riches dons, mais entre les autres qui furent à cette feste Raimondin fut repulé le plus beau & le plus gracieux, de la meilleure contenance, & ainsi passa la feste jusques à la nuit que chacun s'en alla reposer puis le lendemain matin se leverent & allerent oïr la Messe en l'Abbaye de Monstiers, & là Raimondin pria Dieu devotement qu'il lui pleût aider à son besoin & à l'achever au salut de son ame au profit de son corps, & à l'honneur des deux parties à ce qu'il avoit commencé &

entrepris, & en faisant ainsi sa requête à Dieu il demeura en devotion au monstier jusques à l'heure de Priace.

Comme Raimondin trouva un homme qui portoit un cuir de cerf, lequel l'acheta.

Quand Raimondin eut ouï la Messe & fait sa devotion, il saillit hors du monstier neuf, & à l'illus de l'Abbaïe au de là du Château il trouva un homme qui portoit un cuir de cerf de dans un sac, lequel vint à lui, & lui dit; Sire, achetez ce bon cuir de cerf que j'ay dans mon sac pour faire de bonnes cordes chassereselles pour vos veneurs. Quoi dit Raimondin si tu veux, que me coûtera t'il ainsi qu'il est. Sire, dit il; vous en payerez cent fisis si vous l'avez. Amy dit Raimondin; apportez-le en mon hostel, & je vous le payeray. Il lui répondit; volontiers. Adonc il suivit Raimondin jusques à son hostel, puis lui donna le cuir, & il le lui fut payé. Après Raimondin manda un seiller & lui dit; Mon amy il faut que vous me taillez ce cuir le plus menu que vous pourrez en forme d'une courtoye qui s'entretienne tant que pourrez faire courir, & ainsi le fit le seiller & puis remit au sac taillé, or ceux qui étoient commis à lui faire la delivrance de son don se departirent de poitiers avec lui, & tant chevancherent qu'ils vinrent sur la montagne qui étoit au dessus de Colombiers, & ils apperçurent sur la roche de la fontaine de soif que l'on avoit fait grande tranchée, & abbatu arbre d'une part & d'autre, dont ils furent esmerveillés, car jamais ils n'avoient veu illec d'arbres trancher ne en nul tems aucuns tranchées. Adonc Raimondin qui bien rappereut que la Dame y avoit ouvré se reut. Et quand ils furent en la prairie, ils descendirent, & jetterent le cuir dehors du sac.

Comme deux qui étoient commis vinrent delivrer le don à Raimondin.

Et quand ils leurs virent le cuir si delié tailler, ils en furent tous esbahi & dirent à Raimondin qu'ils ne sçavoient que faire. Lors vinrent deux hommes qui estoient vestus d'un gros bureau, lesquels dirent; Nous sommes icy envoyés pour vous aider. Adonc delviderent le cuir de la male, & l'avoit enroulé celui qui l'avoit taillé & le porterent au fond de la vallée au plus près du rocher qu'ils purent, & là plenterent un pal fort & gros, puis y lierent un des bouts du cuir & avoit l'un deux un grand faix de paux qu'ils fichèrent de lieu en lieu environnant la roche & ainsi qu'ils trouvaient la tranchée faite, & les autres les suivoient en attachant le cuir aux paux, ainsi environnerent la montagne & quand ils revinrent au premier pal il y eut beaucoup de cuir demurant, & pour l'employer ils le tirent contre val la vallée: tellement parfoiraient le reste du cuir, & de là sortit un ruisseau, dont plusieurs moulins ont moulu depuis. Et que ceux qui liyoient la place virent ce, ils furent fort esbahis tant du ruisseau qu'ils virent soudainement soudre devant eux, & courir contre la vallée grand source d'eau, comme la grande enceinte du cuir de cerf, lequel contenoit bieu deux lieux du tour, & neant

moins delivrerent à Raimondin la terre à lui donnée selon le texte de la charrette: & aussitôt qu'ils l'eurent baillée ils ne sçurent que devindrent les deux hommes vestus de bureau: qui auparavant estoient de tant leurs yeux. Lors se partirent ensemble pour aller vers poitiers, & quand ils furent arrivés ils raconterent au Comte & à sa mere cette aventure. Adonc la Dame dit; Ne me croyés jamais de chose que je die, si Raimondin n'a trouvé quelque aventure en la forêt de Colombiers, car cette forêt est aucunes fois pleines de merveilleuses aventures. Madame; dit le Comte; je croy que vous dites vrai, & j'ay bien ouï dire que sur la fontaine qui est sous ce rocher on a veu autres fois maintes aventures: mais quand à lui je prie Dieu qu'il lui laisse jouir à son honneur & profit, ainsi soit il, dit la Dame, lors arriva Raimondin, & s'agenouilla devant le Comte, le remercia de l'honneur qu'il lui avoit faite, par ma foy Raimondin, dit le Comte; c'est peu de chose: mais si Dieu p'ait je ferai mieux à l'avenir: mais l'on m'a compté une merveilleuse aventure, qui est maintenant venue en la place qu'on vous a delivrée de par moi laquelle je vous ay donnée legerement: si vous parle que vous disiez la verité. Monseigneur; dit Raimondin si ceux qui ont été avec moy ne vous ont compté que ce qu'ils ont veu, ils ont bien fait, toute fois il est vrai que le cuir de cerf à circuit de rond environ deux lieus. Et quand est de ces deux hommes vestus de bureau qui ont aidé à la mesurer, & ainsi du ruisseau qui soudre tant soudainement, c'est verité. Voicigrand chose, dit le Comte: mais ainsi qu'il nous est avis, il faut qu'ayés trouvé quelque aventure; si vous prie que nous en deshéce ce que vous en sçavez, pour nous ôter de melancolie. Monseigneur, dit Raimondin; je n'ai encore trouvé que bien & honneur; mais j'ay plus de plaisir de hanter en ce lieu, quand à present, que je n'ay autre part pource qu'il est commu & renommé estre en lieu aventureux, & j'ay esperance que Dieu m'envoyera quelque aventure, par son plaisir me sera profitable & honorable au corps & à l'ame, & de ce ne me veillés plus enquerre, car pour le present autre chose ne vous en sçarois dire. Adonc le Comte qui bien l'aimoit se rent pource qu'il ne le vouloit point courroucer. Et ce fait Raimondin print congé du Comte & de sa Mere,

Comme Raimondin print congé du Comte, & retourna auprès de la Dame.

De Poitiers partit Raimondin tout seul, lequel estoit fort amoureux de la Dame, & tant chevaucha qu'il vint à la haute forests de Colombiers, & descendit de dessus la montagne & vint à la fontaine, où il trouva la Dame qui très-joieusement le reçut, & luy dit.

Mon amy, dit-elle; vous commencés bien à celer nos secrets, si vous preserverés à faire ainsi il vous en viendra bien & tantôt le verrez. Adonc Raimondin répondit; Madame, je suis prêt d'accomplir à mon pouvoir votre plaisir. Raimondin, dit la Dame; vous ne pouvez plus voir ne sçavoir de nos secrets jusques à tant que vous m'avez épousée, Dame, dit Raimondin; je suis tout prêt, N'en pas encore, dit la

Dame il faut qu'il soit autrement : Car il convient que vous alliez prier le Comte ; sa mere & tous vos autres amis , qui vous viennent faire honneur à vos nopces en cette place au jour de lundy prochainement venant , afin qu'ils voyent les noblesse que je pense faire pour votre honneur accroître , parquoy ils ne soyent plus en suspicion que soyés petitement mariés selon vous , & leurs pouvez bien dire que vous prenez fille du Roy mais plus avant ne vous en découvrez mais bien vous en gardés , s'icher que vous avez l'amour de moy. Madame dit Raimondin ne vous en doutez. Amy , dit la Dame ; n'avez ja soin que pour grand geas ne sçachez amener qu'ils ne soient bien receus & logés , qu'ils n'ayent vivres à grand foison pour eux & pour leurs chevaux & allez seurement mon amy , de rien ne vous doutez. Et à tant s'entre-accollerent & baisèrent , puis Raimondin se partit d'elle & monta à cheval.

Comme Raimondin invita à ses nopces le Comte de Poitiers.

SI erra tant Raimondin qu'il arriva à Poitiers , où il trouva le Comte & sa mere avec quantité de barons du pais , qui furent joyeux de sa venue & luy demanderent d'où il venoit s'ébâre , & quand ils eurent long-tems parlé de chose & d'autres Raimondin s'agenouilla devant le Comte & luy dit. Très-cher seigneur , je vous supplie humblement sur tous services que je pourray jamais faire , qu'il vous plaise me faire tant d'honneur de venir lundy prochain à mes nopces à la fontaine de soif & qu'il vous plaise d'y amener votre mere & toute votre compagnie ; pour nous annoncer. Et quand le comte l'entendit il fut bien ébahi & lui dit ; Beau cousin , êtes-vous ja si étrange de nous quand vous vous mariez sans que nous en ayons rien çou jusques à present nous nous en donnons grand merveille : car nous euidons que si vous eussiez eu bonne volonté de femme prendre , nous sommes les à qui vous en deussiez pris conseil. Mon cousin , dit Raimondin ; ne vous en veuillés déplaire , car amours ont tant de puissance qu'ils font faire les choses ainsi qu'il leur plaît je suis si avant entré en ce mēchef que je ne puis nullement acculer , & si je le pouvois eres faire , je ne le differois pas. Lors le Comte dit , au moins dites qui elle est , & de quelle ligné. Raimondin répondit ; Vous me demandez choses que je ne vous sçaurois dire car lamais de ce , ne me suis enquis ; Voicy grande merveille , dit le Comte , Raimondin se maria & ne sçait quelle femme il prend : ne de quoy lignage ; Monseigneur dit Raimondin , puisqu'il me suffit il vous doit suffire : car je ne prend pas une femme pour vous envier , j'en serois bien mari ; mais pour moy si en porteray le deuil ou la joie lequel Dieu plaira ; Vous dites bien , dit le Comte car je ne veux pas avoir la noise si elle yast : mais puisqu'il est ainsi , je prie à Dieu qu'il vous envoie la paix , & bonne aventure ensemble , & volontiers nous irons aux nopces & meneront Madame & plusieurs autres Dames & Demoiselles , ensemble votre baronie , & Raimondin répondit. Monseigneur grand mercy : car je croy que quand vous viendrez & que la verrez elle vous plaira bien. Si laisserent à parler de cette chose & deviserent tant de choses & d'autres que l'heure du souper s'approcha & dirent le Comte & sa mere en eux mêmes , que c'étoit quelque

fortaine qu'il avoit trouvé en la fontaine de soif.

ACette matiere le Comte pensa longuement : & tant que le maître d'hôtel lui vint dire ; Monseigneur le souper est prêt quand il vous plaira. Il me plût bien dit le Comte. Adonc ils se leverent , & furent assis & moult bien servis : et après souper parlerent de plusieurs matieres , puis s'en allerent. Le lendemain le Comte manda les barons pour aller avec lui aux nopces de Raimondin , ils vindrent deliberement , & aussi manda le comte de forêt frere de Raimondin car son pete étoit mort cependant la Dame fit son appareil en la prairie sous la fontaine de soif qui fut noble que à dire rien n'y falloit de quelque chose qui appartier à honneur pour cette besogne , fut oras pour recevoir un Roy & tout son état. Le Dimanche chacun se prepara pour venir aux nopces , la nuit passa & le jour vint.

Adonc le comte se mit en chemin , & avec lui sa mere , sa seur & sa baronnie en la noble compagnie. Alors le comte demanda à Raimondin de l'état de sa femme : mais il ne lui en voulut rien dire , dont le comte étoit dolent , & tous allerent parlant ensemble qu'ils monterent la montagne & virent les grandes tra chées qui avoient été faites soudainement & virent la fontaine qui sourdoit abondamment ; Adonc ils s'émerveillèrent tous comme cette chose pouvoit être faite si soudainement , puis regarderent contre val la prairie , & virent tant de pavillons si grands ; & de si noble façon que chacun s'en ébahissoit & spécialement quand virent tant de nobles gens allans , & venant pour les affaires de la fête , les uns & les autres censeillans en la prairie : car là eussiez veu Dames & Demoiselles , & aussi les chevaliers accourrez de nobles atours , là eussiez veu courir chevaux , par les rues en grande multitude , & contre val les prez plusieurs cuisines fumans : où l'on faisoit grands appareils , & si virent audessus de la fontaine la chappelle de notre Dame ; qui étoit belle , gracieuse & bien ornée , tellement que tous ceux qui la virent disoient que jamais n'avoient veu si belle chappelle ne si noblement ornée , si s'émerveilloient entr'eux disans ; je ne sçait qu'il en aviendra après du surplus , mais voicy beau commencement , & grand appareil de haute noblesse & honneur.

Comme le Comte de Poitiers vint aux nopces de Raimondin & de Melusine , accompagné de sa noble baronnie.

LE Comte & tous ses gens étant descendus de la montagne , un chevalier ancien qui noblement étoit orné & ceint d'une ceinture de pierres precieuses , monté sur une beau palefroy , accompagné de douze hommes d'honneur , vint vers la compagnie du comte , & tout premièrement trouva le comte de forêt & Raimondin son frere qui étoient noblement accompagnés ; Quand le chevalier ancien aperçut Raimondin il le connut fort bien , si le salua moult honorablement , & après le comte de Forêt son frere : & toute leur compagnie , puis dit à Raimondin Monseigneur , faites moy mener vers le comte de Poitiers , si c'est de votre plaisir : car le desirerois parler à lui , & ainsi le fit ; Quand le chevalier vint devant le comte lui dit ; Vous soyez le très bien trouvé. Or me dites pourquoi vous me demandez.

L'HISTOIRE

Lors le Chevalier luy dit : Sire, Ma noble Demoiselle Melusine d'Albanie se recommande à vous tant qu'elle peut & vous remercie du grand honneur que vous faites à Raimondin votre cousin, & à elle, & quand il vous plaît de voir l'effet de leur lance, leur venir faire compagnie à leurs épousailles.

Sire Chevalier, dit le Comte; en ce cas pouvés dire à vostre Demoiselle que icy n'a nul besoin de remerciement, pource que je suis tenu de faire honneur à mon cousin. Sire, dit le Chevalier; elle m'a envoyés devers vous & aussi mes compagnons. Sire Chevalier, dit le Comte; il me plaît bien: mais je ne cuidois trouver Demoiselle logé si près de moy & de si haute gens avec le Chevalier, quand il plaira à Nademoiselle, elle en aura bien plus car il ne lui convient que demander, & ainsi parlant ensemble ils arriverent au pavillon, & fut le Comte logé au plus riche logis qu'il eut; mais veu, & après chacun fut logé selon son état & disoient qu'en leurs propres hôtels n'eussent pas mieux logé, leurs chevaux furent logés es grandes tantes & lices, si à leur aise qu'il n'y eut valet qui ne s'en louât, & s'émerveilloient tous dont tant de biens & richesses pouvoit venir.

Comme Raimondin & Melusine furent épousés.

Après vinrent la Comtesse & blanche sa fille, & Melusine qui fut sage envoya audevant d'elle l'ancien chevalier, qui avoit tenu compagnie au Comte, & avec lui allerent plusieurs Dames & Demoiselles de nobles états, qui honorablement salüerent la Comtesse, sa fille, & les menerent en un noble pavillon de drap battu en or, perles & pierres precieuses richement, & là furent receus à grande harmonie & melodieux sous de divers instrumens mout honorablement, & toute sa compagnie aussi, & furent grandement bien logés.

Quand la Comtesse fut un peu reposée & habillée, & les Seigneurs, Dames & Demoiselles qui étoient en sa compagnie, elles allerent en la chambre de l'épousée, laquelle étoit sur toutes les autres chambres la plus noble en comparaison & elle étoit si belle & si noblement ornée que chacun disoit que oncques si belle femme n'avoit veu, & s'émerveilleroient tant de sa beauté & de la grand richesse de son habillement.

Adonc la Comtesse considerant bien l'état en soy même, dit qu'en tout le monde elle ne cuidoit pas qu'on d'eust trouver Reine Emperiere qui peüst finir autant d'avoir que les joyaux qu'elle avoit mis sur elle.

Adonc le Comte de Poitiers & le Comte de Forêt vinrent, lesquels bien honorablement menerent l'épousée à la Chappelle qui étoit tant uoblement ornée que nul ne sçavoit penser la ricesse, tant de parement qui étoient si richement parés de fin or, & de bordures & de perles qu'on n'avoit jamais veu les pareils les, comme d'images & de croix de crucifix d'or & d'argent, & si y avoit des livres si nobles qu'on ne pouvoit au monde souhaitter, & y avoit un Evêque qui les es-

pousoient

DE MELUSINE.

sa. Après le service fait, ils s'en allerent tous en un riche pavillon auquel étoit le dîner apprêté, & étoit emmy la prairie, & furent servis de mets & de si bon vin comme aussi de l'ypocras, que chacua en étoit émerveillé & aussi s'ébahissoient comme les serviteurs étoient si diligens: car on les servoit bien appertement en vaissiaux d'or & d'argent, & quand un mets étoit ôté l'autre étoit tout prêt.

Comme après le dîner les Chevaliers, & écuyers jouèrent.

Quand ils eurent dîné, que les tables furent levées, & qu'on eut servi d'es-pices plusieurs s'en allerent a mez, & lors l'épousée & plusieurs autres Dames furent montées sur leurs échafaux. Adonc commencerent les joutes, & jousta fort bien le Comte de Poitiers; & le Comte de Forêt, & aussi firent les poitevins: mais le chevalier de l'épousée faisoit merveilles de mettre chevaliers par terre. Lors vint Raimondin sur un d'étrier noblement orné de blanc, que lui cavoia sa Dame & de la premier pointe qu'il fit à son cheval il abbatit le Comte de Forêt, son frere & fit tant qu'il n'y eut chevalier d'un côté, & d'autre qui ne doutât.

Adonc le comte de Poitiers s'émerveilla qui étoit ce chevalier, si joignit l'écu au point & vint vers lui la lance baissée: mais Raimondin qui bien le connût, s'en retourna d'autre part, & vint sur un chevalier de poitou & le ferit si roidement en la partie de l'écu qu'il le jeta par terre lui & son cheval, tant fit Raimondin cette journée que chacua disoit que le chevalier aux blanches armes avoit fort bien joué. La nuit approche & la joute finie, & s'en retournerent les Dames avec l'épousée, & allerent en leurs pavillons puis se reposerent un peu & ne demoura guères qu'il fût tems de souper. Dont s'assemblerent en la grand tente, & se laverent & s'assirent à table, & furent richement servis. Et après souperent les Dames allerent en leur logis, & la firent honneur mout grand, tant que tous ceux qui étoient venus avec le Comte s'émerveilloient des grandes richesses qu'ils virent Jean. Et quand il fut tems ils menerent coucher l'épousée en pavillon, & le Comte de Poitiers de Forêt la livrerent aux Dames. Adonc les comtesses de Poitiers & de Forêt & les autres Dames vinrent qui menerent l'épousée dedans, & l'instruèrent en tout ce qu'elle devoit faire, combien qu'elle étoit assez pourveüe de ce: mais nonobstant elle les remercia humblement de ce qu'elle lui remontroient pour son bien & garder son honneur. Et quand elle fût couchée les attendirent autour du lit en devisant de plusieurs belles choses tant que Raimondin vint, qui étoit demeuré avec le Comte son frere, & le remercioit de ce qu'il avoit premier combattu.

Adonc dit le Comte de poitiers, beau cousin vous avez oui dire que l'amour des dames donne grand peine aux amoureux, & l'amour aux chevaux. Monseigneur dit le Comte de Forêt Raimondin mon frere m'a aujourd'hui montré que c'est verité. Et Raimondin qui fût un peu honteux leur répondit. Beaux serviteurs frappez du plat & ne me donnez ja tant de los: car je ne suis pas celui que vous connoissez pour celui qui a blanches armes, ce ne suis je pas mais je voudrois bien que Dieu m'eût fait la grace de bien faire, & à ces paroles il vint un Chevalier que les Dames en-

D

voyèrent, lequel leur dit. Beaux Seigneurs ne rigolez pas trop fort, car sçachez qu'il a une autre à penser. Je crois que vous dites vrai, dit le comte de Poitiers & derechef dit le chevalier Messieurs amenez Raimondin, car mes dames le demandent pour ce que sa partie est ja toute prête. Lors commencerent tous à rire & dirent, qu'il ne lui falloit point de témoignage, car la chose étoit croiable.

Comme l'Evêque benit le lit où Raimondin & melusine étoient couchés

Ces paroles dites, ils menerent Raimondin au pavillon, qui se coucha, si vint l'Evêque qui les avoit épousé, & benit le lit & après chacun print congé & furent les rideaux tirez. Lors Melusine commença à parler à Raimondin en disant. Monseigneur, je vous remercie du grand honneur qui m'a aujourd'hui été fait de votre lignée, & aussi de ce que vous celez si bien ce que m'avez promis en notre première convenance.

Et sçavez que si vous le tenez toujours ainsi vous serez le plus puissant & le plus honoré que oncques fut en votre lignée, & si vous faites le contraire, vous & vos héritiers decherrez peu à peu de notre état, & de la terre que vous tiendrez quand vous serez la faute, si ainsi est que le falliez, ce que Dieu me veuille permettre, ne sera jamais tenu par nul de vos héritiers ensemble. Adonc Raimondin lui répondit. Ma chere Dame ne doutez, car ce ne m'advient si Dieu lui plaît. Mon ami dit la dame puis qu'ainsi est que je suis mise si avant, il me convient attendre la volonté de Dieu, & me confier en votre promesse, & vous gardez bien que ne me falliez de ce convenant, car vous serez celui qui plus perderez après moi. Ma chere Dame, dit-il de ce ne vous faut douter: car à ce jour Dieu me faille quand je vous faudrai de moi pouvoir & convenance. Mon ami dit elle, laissons ces paroles, car de ma part n'y aura faute que ne soyez le plus fortuné que jamais fut en votre lignée, & le plus puissant, s'il ne tient à vous. Lors se leverent, & celle nuit engendrèrent Uriam, qui depuis fut Roi de Chipre.

Comme le Comte de Poitiers & le Comte de Forêt & les Barons & Dames prirent congé de Raimondin & de Melusine.

Les deux amans demeurèrent tant au lit que le soleil fut haut levé: & adonc se leva Raimondin, & se vêtit & failli hors du pavillon, & déjà étoit le comte de Poitiers & le comte de forêt & les quatre barons qui l'attendoient, & tous ensemble allerent en la chapelle, & là ouïrent messe, puis s'en allerent en la prairie & là derechef fut grande la fête.

Adonc la comtesse & les autres dames vinrent vers Melusine, & la tournerent & la menerent en la chapelle & fut l'offrande grande & riche; après que le service fut fait, elles se retirerent au pavillon. Grande fut cette fête & dura quinze jours & Melusine donna de grands dons & joyaux aux Dames & Demoiselles, aux chevaliers & escuyers. Après la fête le comte & la comtesse & toute la baronnie prirent

congé pour eux retourner. Et Melusine envoya la comtesse & sa fille jusques outre la cité du colombiers & au départir elle donna à la comtesse un li riche fermeil d'or qu'on ne sçauroit nombrer, & à la fille un chapeau de perles, & saphirs gros Rubis, Diamens & autres pierres précieuses, & tous ceux qui voyoient le fermeil & le chapeau s'émerveilloient de la beauté & valeur d'iceux. Et donna Melusine tant aux grands qu'aux petits que nul ne fût à la fête qui ne louât les grands dons qu'elle leur donna & s'émerveilloient tous, dont tant de biens pourroient venir & disoient que Raimondin étoit richement marié.

Après ces choses Melusine prit congé du Comte & la Comtesse, & toute la baronnie & retourna en son pavillon. Et Raimondin envoya toujours le comte: lequel en chevauchant lui dit. Cousin dites moi si faire se peut de quel lignage est votre femme: combien que quand le chevalier vint à nous, de par elle pour nous loger il vous remercia de l'honneur que nous venions de faire, par Mademoiselle Melusine d'Albanie, & je vous le demande aussi, pource que nous sçaurions volontiers la vérité; car à ce que nous pouvons appercevoir de son état & maintien, il convient que le soit issu d'un noble & puissant lieu. Et la cause qui nous meut de le vouloir sçavoir: est afin que n'ayons point mépris de lui faire honneur qui lui appartient, monseigneur dit le comte de forêt, ainsi étoit ma volonté, adonc Raimondin fut courroucé en son cœur quand il ouï la requête que le Comte de Poitiers son seigneur fait soit & aussi son frere le Comte de forêt, car il aimoit, prisoit, & doutoit la dame tant qu'il haïssoit toutes choses qu'il pensoit qui lui deussent déplaire, non portant il lui répondit froidement, monsieur, & vous mon frere, plaie vous sçavoir que par raison naturelle à qui je celasse mon secret à vous deux je ne le devois celer: si c'est chose que je sçeuille, à ce que m'avez demandé selon ce que je puis sçavoir sçachez que je ne m'en enquis jamais tant que vous m'avez demandé: mais tant en sçai bien dire qu'elle est fille d'un roi puissant & haut terrien & par l'état gouvernée & maintien qu'avez veu en elle, vous pouvez bien appercevoir qu'elle n'a nourrie en mendicité ne en rudesse: mais en superfluité d'honneur & largesse de tous biens que je vous requiers, comme à mes seigneurs & amis, que plus ne m'enquerés car autre chose ne pouvez sçavoir de moi & telle qu'elle est elle me plaît bien, & en suis content & connois bien que c'est le souverain de tous mes biens & le sauvement de moi. Adonc dit le Comte de Poitiers. Beau cousin de ma partie ne vous pense plus enquêter, car comme vous avez sagement mis en termes les hauts honneurs richesses & maintien de ma cousine votre femme, nous devons de nous même concevoir qu'elle est de noble extraction, & de puissant lieu, Monseigneur dit le Comte de forêt, vous dites vrai quand est de ma partie ne l'en pense jamais enquêter; combien qu'il soit mon frere: car je le tiens bien assuré selon mon avis, las depuis il lui faillit de convenant, dont Raimondin en perdit la dame & le Comte de forêt en print depuis pour ce moi par Geoffroi à la grande dent, dont on parlera cy après. Lors Raimondin prit congé de son frere, & des barons & retourna la fontaine de soif, & aussi le Comte de forêt prit congé du comte de Poitiers, de la mere & de la sœur, & de tous les barons moult honorablement, & s'en alla en sa Comte

DE MELUSINE:

le remercia fort de l'honneur qu'ils lui avoient fait aux nopces de Raimondin son frere. Et le Comte de Poitiers, la mere, & sa sœur: & ceux de son hôtel retournerent à Poitiers, & chacun des autres barons retourna en sa Comté: mais il n'y eut celui qui ne pensât aux merveilles, & richesses qu'ils avoient veües aux nopces, aux trenchées & aux ruisseaux qui soudainement leur étoit apparu. être fait disoient tous que d'autres plus grandes merveilles y adviendroient.

Comme Melusine raconta à Raimondin toutes les paroles que le Comte de Poitiers, & le Comte de Forêt avoient dites.

ET quand Raimondin fut retourné vers sa Dame il la trouva plus grande que devant & y avoit plus de nobles qu'il n'y eut onc. Lesquels lui dirent, Monseigneur, & vous soyez le bien venu, comme celui qui nous sommes & qui voulons obéir, & lui dirent aussi bien les Dames que les hommes. Adonc Raimondin les remercia humblement de l'honneur qu'ils lui offrirent. Alors est veuë Melusine qui lui dit, vous soyez le bien venu puis le tira à part, & lui accorda toutes les paroles qui avoient été entre le Comte de Poitiers & le comte de forêt, & lui dit la Dame à Raimondin, mon amy tant que vous tiendrez cette voye tous biens vous abonderont: mais demain je donnerai congé à la plus grande partie de nos gens qui sont venus à notre fête car il nous faudra ordonner autre chose; Raimondin lui dit Dame tout ainsi qu'il vous plaira d'ordonner, faite le.

Et quand vint le lendemain, Melusine departit ses gens & en eu grande quantité qui s'en allerent: & ceux qui lui plurent demeurèrent.

Comme melusine fit faire le Château de Lusignan, dont elle porta le nom.

QUAND la fête fut departie, elle fit venir grande foison d'ouvriers de plusieurs sortes, & de pionniers, & fit tracher & déraciner les grands arbres, & faire la roche toute nette par dessus le profond treacher, comme elle avoit fait ordonner auparavant, ainsi que le cuir de Cerf avoit bien environné, puis fit venir plusieurs massons & tailleurs de pierres, & fit commencer sur la vive roche nette battit le fondement tel & si fort que c'étoit merveilles à voir, & faisoient lesdits ouvriers tant d'ouvrages, & si soudainement que ceux qui passaient par là en étoient ébahis & elle les payoit bien tous les samedis, & trouvoient pain, vin, viandes & autres choses qui leur étoit de besoin en grande abondance: mais personne ne sçavoit d'où ces ouvriers étoient. Et en brief tems sur la forteresse faite, non pas une seule mais deux sortes places avant que d'aller au donjon, & sont les trois places environnées de forte atours marchotées, & les voutes, les atours, tournelles & agnettes les murs hautes, & bien crenelés & on va à trois paires de braies bien haute & puissante & y avoit plusieurs tours edites braies, & poternes fortes à merveilles, & vers le haut bois au dessus de la prairie est la roche très haute, & si droite qu'en celle quelle creature ne pourroit habiter, & avec ce il y a fortes brais entaillé de même

L'HISTOIRE

la roche; & est celle place forte à merveilles. Et sçachez que le comte de Poitiers & tous les barons, & même les gens du pais furent ébahis comment ouvrages si grand pouvoit ainsi être en si peu de tems, adonc la Dame se logea dedans la forteresse, & Raimondin fit crier une grande & belle fête. Et y furent le comte de Poitiers, la mere, la sœur, les barons du pays le comte de forêt, & plusieurs autres nobles de son pays, & de plusieurs nations & aussi tant de Dames, Damoiselles qu'il devoit bien suffire pour la journée, la fête fut bien jouté, & bien dancés & menerent joyeuse vie, & amoureuxment furent assemblés. Et quand Melusine vit son point elles dit aux deux comtes & aux barons, Messieurs, nous vous remercions du haut honneur que nous avez fait, & la cause pourquoi nous vous avons priez d'y venir je vous declareray à present.



SEigneur, je vous ay icy assemblés pour avoir votre conseil, comme cette forteresse sera appelée parquoy il soit memoire à jamais comme elle à été fondée aventureusement.

Belle Cousine, dit le Comte de Poitiers nous vous disons tous en general que nous voulons que vous même lui donniés le nom qu'elle aura car il n'y a pas en nous tous autant de sagesse que vous en avez d'avoir fait achever cette belle place, & pource nul de nous ne se mêlera de ce fait devant vous.

Chere Sire dit Melusine, vous avés tout à pensée, gardé cette Réponce pour me rigoler: mais quoi qu'il soit je vous requiers que me veillés dire votre intention.

Ma Cousine, dit le Comte, nul de nous ne se mêlera pas par dessus vous: car puisque vous

avez tant fait d'avoir achevé une si noble place que cy est: & quant à present la plus belle & plus forte que j'aye en nul lieu veüe à vous même lui devez donner le nom à votre gré. Ha Monseigneur, dit Melusine, puisqu'il vous plaît que je lui donne son nom, elle aura nom Lusignan.

Lors dit le comte: ce nom fait bien pour deux causes: car premierement vous êtes nommés Melusine d'Albanie en langage Gregois, qui vaut autant à dire comme chose qui ne faut, & Melusine vaut autant à dire comme chose de merveilles outre merveilles choses. Et aussi cette place est fondée merveilleusement: car je ne croy pas autrement que jamais tant qu'elle sera qu'on y trouve toujours aucunes choses merveilleuses. Adonc répondirent tous Messieurs on ne lui pourroit donner nom qui mieux lui advint selon être du lieu: & aussi selon l'interprétation qu'avez fait du nom propre. Et de cette opinion furent d'accord, & fut le nom publié en peu de tems qu'il fut sçeut par tout le pais, & fut ainsi nommé & à toujours été jusques à maintenant, & jusques au jour du jugement ne perdra son nom. Après ces

L'HISTOIRE

choses fait s'ils prendrent tous congé, Melusine & Raimondin leur donnerent de riches dons & ainsi se departit la fête.

Commença la lignée de Raimondin & de Melusine, laquelle eut 8 enfans l'un après l'autre, dont l'un fut nommé Uriam, qui fut Roy de Chypre. Le 2. fut nommé Guion & fut Roi d'Armenie. Le 3. fut nommé Regault, & fut Roi de Bretagne. Le 4. fut nommé Antoine, & fut le Duc de Luxembourg. Le 5. fut nommé Raimondin, & fut Comte de Forêt. Le 6. fut nommé Geoffroi à la grande dent & fut seigneur de Lusignan. Le 7. fut nommé Thieri, & fut Seigneur de Partenay. Le 8. nommé Froimon & fut moine à Mailleu.

Après que la fête departie, Melusine qui étoit enceinte porta le fruit jusques au terme de l'enfant & quand vint le tems elle se delivra d'un enfant mâle qui fut en tous état bien formé excepté qu'il eût le visage court & large à travers, & si avoit un œil rouge & l'autre petit il fut baptisé & eut nom Uriam il avoit les plus grandes oreilles que jamais furent veues à enfant car elles étoient aussi grandes que les manilles d'un van. Peu de tems après Melusine dit à Raimondin, mon ami je ne veux pas que tu laisses perdre l'heritage qui appartient, & qui de fait t'est advenu par la mort de tes predecessors, qui sont morts en Bretagne: car grande penitence doit être à faire à votre frere & toutes ces places & marchés du pais allez y & sommés le Roi des Bretons, qu'il vous reçoive en droit, & lui dite: que votre pere avoit occis son neveu en gardant la vie & que pour la doute dudit Roi il n'avoit jamais osé se tenir au pais: mais s'en étoit éraigé: & s'il ne vous veut point recevoir ne tenir en droit, ne vous en ébaïssez pas: car après il sera joieux quand il vous pourra faire plaisir, adonc Raimondin répondit, il n'est chose que vous me commandez que je ne face à mon pouvoir, car je vois bien que toutes vos ceuvres ne viendront qu'à honneur & bien, Ami, dit la dame, c'est bien raison que puis que vous liés, de tout à moi que je voustienne en verité.

Il est vrai que votre Pere de par ses antecesseurs doit avoir grande chose en Bretagne lesquelles vous seront declarées quand vous seré au pais. Or vous en irés d'ici en un Château qu'on appelle Quememignant, & y trouverés un ancien Chevalier qui fut pere de votre frere & s'appelle Alain votre, & pere eut nom Henri de Leon, lequel fut en sa jeunesse âpre & de chaude colere & ne doutoit & craignoit chose que personne entreprit contre lui car il étoit moult plein de cour & de hardiesse, qu'il ne vouloit homme douter en grand honneur. Si avint pource qu'il étoit si habile que le Roi des Bretons l'aima fort, & le fit son Senchal. Ledit Roi avoit un neveu lequel par l'introduction d'aucuns eut envie sur votre pere & grand indignation: car ils lui firent à croire que le roi son oncle faisoit son heritier de Henry votre pere; & lui dirent. Ha droit heritier de Bretagne debouté est Galaphre or êtes vous bien tué & debauté de la noble courtoisie de Bretagne: & si vous laissés, ôter par lâcheté de votre cœur, tout le monde de vous dépriserà & dira, Voyés là le fol qui par la fantaisie de cœur c'est laissé

DE MELUSINE

chasser de son pais & region comme le Roiaume de Bretagne. Et quand il entendit les mots d'iceux envieux il répondit. Et comment dit-il, qui est celui qui me pourra faire tort, sans ce que Dieu me voulut nuire. Il n'y a homme au monde que je craigne qui m'en puisse mettre dehors: car je sçai bien que le Roi mon Oncle n'a talent de faire ni d'avoir autre heritier que moi, vous êtes mal informé de cette besoigne, l'un dit, votre Oncle a fait son heritier Henry de Lion, & en sont lettres passées. Quand le Damoiseau qui étoit fils de la sœur du Roi des Bretons ouït ces mots, il fut dolent, & leur répondit, si je sçavois que ces paroles fussent veritables, j'y mettrois remede si hastivement que jamais il ne tiendrait terre ni possessions Adonc un chevalier nommé Iosselin du pont lui dit. Certes il est ainsi, & pour ce nous ne viendrons avoir autre Roi que vous en Bretagne après le trépas du Roi votre Oncle: nous vous avons bien voulu avertir secretement du fait, afin que vous y pourvoyez, & sachez que nous qu'ici sommes y étions présens avec plusieurs autres. Or demandez à mes compagnons si je dis vrai. Lors dirent tous à haute voix, Monseigneur, il vous a dit la pure verité. Or l'on verra ce que vous ferez.

Comme le neveu du Roi de Bretagne par trahison, voulut occire le pere Raimondin nommé Henri de Lion, par l'hortement d'aucuns envieux. Et comme Henry l'occit & laissa son pays.

Lors le juvenceau leur dit Messieurs, ici a trop grand meprison, & plus de la part de mon oncle que de la part de Henry de Lion, combien qu'il en fera bien payé. Allez-vous en à votre affaire, car j'en ferai telle diligence qu'il ne m'ôttera pas mon heritage. Adonc prirent congé de lui & s'en allerent tous joieux car ils étoient envieux sur votre pere pour ce le Roi l'aimoit, & le croioit de plusieurs choses de son conseil qu'il ne leur chaloit à quelle perte il dût tourner mais qu'ils le passent faire détruire. Et le lendemain le neveu du Roi sarma, & guetta votre pere en un petit bois lequel ne pensoit rien de ceci, car ainsi que votre pere s'alloit ébatre dessous Lion, le neveu du Roi s'écria à mort en disant Faux traître & desloial, me veux-tu reillir mon heritage, & se disant tira son épée & cuida frapper votre pere mais il tressaillit, & au passer que le neveu du Roi fit, votre pere lui ôtât l'épée, si tira un petit couteau pointu, donc derechef il le cuida frapper, & votre pere se dépaïtra & lui donna du plumbeau de l'épée qui lui avoit ôtée, un grand coup en la temple, pour ce que la coiffe de fer qu'il avoit affublée n'étoit payé forte qu'on pouvoit bien dire, il le tua à terre tout mort, mais quand il le regarda il conût bien, si en fut dolent, & s'en alla à l'hôtel, & print toute sa finance, & vint en la côte qu'on appelle à présent forêt; trouva aide & confort à une Dame de la quelle je me tais quand à présent & après la departie d'elle qui si bien lui aida à son premier gouvernement à faire les fortresses & fonder les viltes & habitations, & peupler le pais, il print en mariage la sœur de celui qui pour lors gouvernoit la comté de poitou, & d'elle eut plusieurs enfans, desquels vous êtes l'un. Or ami je vous ai divisé comme votre pere se departit de la, dont

il étoit laiffant tous les héritages vaquans qui doivent être votre esquelles choses je ne vous prise pas en les laiffant perdre fçachant bien que Jofelin du pont de Leon a un fils qui gouverne à présent la terre de Leon qui doit être. Si vous retirez devers votre oncle. Alain de Quemegnigant & vous ferez connoître : lui & il vous croira de ce que lui direz. Aussi il a deux vaillans & gentils chevaliers qui font de vos cousins germains, lesquels le Roi des bretons aime fort, & par l'un de ces deux vous ferez appeller Jofelin du pont de Leon par devant le Roi & lui mettez fus comme il fit trahifon, dequoi le neveu du Roi vint courir fus à votre pere. Et fçachez que son fils du pont de Leon vous combatra mais bien: tôt vous le desconfirez & feront le pere, & le fils condamnés à être pendus, & connoitra le pere toute la trahifon, & vous fera jugé la terre ferez mis en bonne poffeffion par le Pere du pais. Or mon ami, allez vous-en hardiment, ne doutez de rien, car Dieu vous aidera en toutes affaires qui feront vraies & justes.

Comme Raimondin print congé de Me'usine, & s'en alla en Bretagne.

M Adame dit Raimondin je ferai mon devoir d'achever votre commandement si print congé d'elle, & se partit avec noble compagnie de chevaliers & escayers jusques au nombre de cinq cens gentils-hommes, & n'y allerent pas si desgarnis que chacun n'eût la cotte d'acier, le pan la pièce, les harnois des jambes & le page portoit les lances & les bassinets, & allerent tous ensemble chevauchant qu'ils vinrent en la haute bretagne: tout le peuple du pais s'ébahiffoit que les gens cherehoient en leur pais: mais ils payent fort largement, ce qui les affuroit qu'ils n'y venoient que pour un bien: car l'ancien chevalier qui étoit de la compagnie de Melusine, gouvernoit tout le fait de Raimondin, & toutes fois le Roi de Bretagne fçût que les gens alloient en son pais: ne fçavoit que penser: ne se doutant de nul tel qu'il fût.

Adonc il envoia deux chevaliers vers Raimondin fçavoir qu'il querroit en allant tout armé parmi son pais, en demandant s'il vouloit point de mal à lui ne à son pais. Adonc ils vinrent vers Raimondin lui enquerant qu'il demandoit, & que le Roi de bretagne s'en émerveilloit: Raimondin leur répondit. Seigneurs vous direz au roi que je ne viens que pour bien, & pour avoir droit en sa cour de ce que je demanderai selon raison, ce que le Roi & son conseil verront que j'aurai, & qu'il leur semblera bon à faire: car bien-tôt irai vers lui en sa cour, & me plaindrai devant sa majesté selon le droit que j'ai.

Vous soiez le bien venu dirent-ils, puisque vous venez pour cette chose, fçachez que le Roi vous fera bon droit: mais dites-nous où vous voulez aller d'ici. Je voudrois être à Quememignant, dit Raimondin, vous êtes bien en chemin, dit l'un d'eux, il n'y a pas d'ici plus de cinq lieues, là vous trouverez Alain de Leon qui vous fera bonne chere. Aussi vous trouverez deux cavaliers fort honorables gens d'honneur, & ferez tout ce chemin & vous ne pourrez faillir, prendrons congé de vous. Seigneur dit Raimondin, allez en la garde de Dieu qui vous conduise heureusement, & me veuillez humblement recommander au Roi.

Comme

Comme le seigneur de Quemignan envoya ses deux Fils au devant Raimondin.

Quand les deux Chevaliers furent éloignés de Raimondin environ d'une lieue, ils dirent l'un à l'autre; voila honorables gens, ils ne viennent pas en ce pais sans grandes affaires: puis dit l'un d'eux Allons à Quemegnigant, & vous raconteront leur venue à Alain. Ce ne sera que bien fait, dit l'autre. Si prendrent leur chemin à quemegnigant où ils trouverent Alain auquel ils dirent la venue de Raimondin & de ses gens, lequel s'en donna de grand merveilles. Si appella les deux fils, dont l'aîné avoit nom Alain, & le plus jeune Henri leur dit; Mes enfans montés à cheval allés audevant de ses étrangers, & les recevés honorablement; car on m'a dit qu'ils sont biens fix à sept cens chevaux: mais pour neant en parla: car l'ancien chevalier de Melusine étoit là venu, avoit avilé qu'ils ne pouvoient être tous logés dedans la ville, & avoit fait dresser plusieurs tentes & pavillons, aussi avoit envoyé aux environs le pais querir vivres & payoit si largement qu'on lui menoit plus de vivres qu'il ne lui en faoit. Adonc ledit Alain fut tout ébahi quand on lui raconta le grand avoir & le grand appareille que les gens faisoient, & ne fçavoit que penser.

Comme Raimondin fut logé chez le frere de son Pere nommé Alain, & lui conterent son affaire.



Les deux freres chevaucherent ensemble, qu'ils rencontrerent Raimondin & lui dirent; Bien soyés venu, & le priez de par Alain leur pere, de venir loger au fort, qu'il seroit bonne chere. Seigneur dit Raimondin; grand merci à votre pere & à vous de la grande courtoisie que m'offre, mais à votre requête j'aurai devers votre pere pour lui faire reverence, aussi avec euns de mes plus privés avec moi. j'ai volenté de le voir pour le grand bien que j'en ay ouï dire.

En disant ces paroles ils chevaucherent ensemble, tant qu'ils vinrent près de la ville de Quemegnigant

Adonc vint l'ancien chevalier, lequel dit à Raimondin; Sire, j'ai fait tendre votre pavillon, & plusieurs tentes pour vous loger & vos gens si sommes bien pourvus. Vous avez bien fait, dit Raimondin; pensez bien de nos gens, & ne m'attendez mesme, car je m'envais au fort avec les gentils-hommes, puis se parit de l'autre

E

Chevalier, & vint au fort, & le sire de leans qui sçavoit bien sa venue s'étoit fait mener à l'entrée de la porte, quand Raimondin le vit, il connut bien que c'étoit le Seigneur de leans, si le salua humblement. Que vous ferois ores longues paroles de leur accointement fors que du fait dont je vois parler. Quand ils eurent soupés, le sire de leans prit Raimondin par la main, le seoir sur une couche pour deviser tandis que les autres souperioient, ses deux fils faisoient le plus d'honneur qu'ils pouvoient à ceux qui étoient venus avec Raimondin. Lors le Seigneur de leans qui étoit mout subtil homme sçavoit mout de bien & d'honneur, dit à Raimondin plusieurs paroles entre autre lui dit. Sire Chevalier j'ay grande joye de votre venue car vous ressemblez bien à un mien frere, qui fut mout vite & aper ce partit de ce pays il y a bien quarante ans pour une noïse qu'il eut contre le neveu du Roi, qui lors regnoit en ce, & voici le quatrième Roi qui regne depuis celui tems: & pource qu'il me semble que ressemble à mon frere de semblant je vous en voi plus volontiers. Sire, dit Raimondin grand merci, car je croi que avant que je parte d'avec vous je vous ferai certain, pour quelle cause cet inconvenient adint entre votre frere & le neveu du Roi je ne suis ici que pour montrer publiquement la verité. Adonc Alain fut ébahi quand il ouït ces paroles & regarda fort Raimondin puis lui dit, Et comment ce pourra faire vous n'avez pas l'âge de trente ans, & vous me feré accroire de faire ce que nul ne peut onques sçavoir véritablement: car quand le coup de melfai fut advenu à mon frere, il se partit si soudainement, que moi ni autre n'en ouïmes de puis nulle nouvelle, & y a quarante ans ou plus. Sire dit Raimondin, dite-moi s'il y a nul homme en ces marches, qui pour le tems de votre frere regnoit en ce pais, fut à la Cour en autorité, si y a bien dit Alain, mais il n'y en a qu'un, lequel tient l'heritage de mon frere car le Roy le donna à un fils qu'il a, qui est comme mon fils aîné, est Chevalier. Je sçait bien comme il a nom, dit Raimondin. Comment le sçavés vous, dit Alain. Sire, dit-il, il est nommé Josselin du pont de Leon est son fils est nommé Oliveux. Sire Chevalier, dit Alain c'est la verité, mais dite-moi comme vous puvés le sçavoir, Sire vous ne sçavez plus de moi; dit Raimondin, quand à présent, s'il vous plaît vous me viendrez accompagner vous & vos enfans, à la Cour du Roi, là je vous déclareray la querelle si clairement que vous en serez joieux, si vous aimâtes votre frere Henri, Quand Alain l'entendit il fut plus ébahi que devant: car je ne cuidois pas que son frere fût mort, dit-il; parce qu'il y avoit long tems qu'on en avoit ouï nouvelles.

Comment Alain & ses deux fils accompagnerent Raimondin pour aller à la Cour du Roi.

Alain pensa fort puis répondit. Sire Chevalier, je vous accorde votre requete, puisque ici je ne puis sçavoir votre volonté, car j'en ay grand desir, je vous accompagneray volontiers pour aller à la Cour du Roy, grand merci, dit Raimondin, je vous garderai bien de dommage, adonc Alain manda beaucoup de ses amis, & se mirent en grand état pour aller à la Cour & partirent un mardy de la Penecôte. Le Roi qui sçeur leur venue s'en vint à Nantes, car les Chevaliers qu'il avoit en voyé vers Raimondin s'en étoient retournés, & avoient racontés au Roi la réponse de Raimondin aussi le grand état ou il venoit, & pour celle Roi s'étoit retiré à Nantes & manda une



A tant sont venus Raimondin, Alain son oncle & ses deux fils, & leur gens. Et quand ils entrerent en la salle elle étoit pleine de noblesse & vintent Raimondin Alain & ses enfans faire la réverence au Roi, & puis les autres en suivant, les receût le Roi joieusement puis appella Alain & dit.

Comme Raimondin, fut honorablement reçu du Roi, & comme il demanda justice.

JE m'éverveille de ce Chevalier estrange de quoi vous êtes ainsi accointe, ne qu'il quiert en ce pays. Sire dit Alain. Je suis ébahi des paroles qu'il m'a dites que vous n'êtes de sa venue, mais assez-tôt ferr déclarée ce que disions sçavoir Raimondin appella l'aîné fils de Alain, & lui dit.

Sire Chevalier, dites-moi si un appelé Josselin du pôt de Leon est en la cōpagnie du Roi. Il dit que ouï, & plût à Dieu que le Roi ne s'en courrousat point & que je l'eusse occis: car il tient l'heritage qui fut à mon oncle que nous deussions avoir, puis dit encore. C'est celui qui est auprès du Roi, lequel est plus plain de malice qui soit en dix Roiaumes, & voïà aussi son fils Olivier que je ne prise pas moins une once. Sire, dit Raimondin; vous seré bien-tôt veangé Raimondin vint devant le Roi lui dit. Très cher sire & puissant Roi, commune renommez court par le pays que votre Cour & si noble & si raisonnable qu'elle est droit & fontaine de justice & de raison & que nul ne vient à votre cour à qui vous ne fassiez bone justice selon le droit qu'ils

Sire chevalier, dit le Roi, ce n'est vrai; mais pourquoi dites-vous ce? car je voudrais bien sçavoir Sire, dit Raimondin? je suis ici venu pour vous le faire sçavoir mais s'il vous plaît, devant que je dis vous me promettez que me ferez toutes raisons & tiendrez droit, car ce que je dirai est en partie pour votre bien, car le Roi qui est accompagné de traîtres n'est pas bien assuré. Il est vrai dit le Roi, dites hardiment: car je vous jure que je vous ferai raison selon le droit que vous aurez & bût ce contre mon frere. Gent mille mercis; dit Raimondin, car vous dites comme vaillant Roi. Et pour ce fut le Roi établi pour tenir verité, & justice. Noble & puissant Roi, dit il, est vrai que votre prédecesseur Roi, lequel regna puissamment & vaillamment au tems que Josselin du pont étoit jeune, & aussi Alain de Quemegniant, lesquels sont ici present. Or avoit ledit Roi un beau joveuneau, lequel étoit son neveu, & pour lors en ce pais y avoit un Baron qui fût frere de Alain qui ici est. C'est venu dit Josselin, & outre plus ledit Henri de Leon occit le neveu du Roi votre prédecesseur en trahison & s'enfuit hors du pais, & onques puis on en ouï nouvelles, lors le Roi me donna toute la terre qu'il tenoit. Le Roi répondit; Nous avons assez ouï dire de ces nouvelles: mais laissons ce Chevalier achever sa raison qu'il avoit commencée.

Comme Raimondin déclara son cas devant le Roi & devant les traîtres.



Sire Roi, dit Raimondin; il n'a bien cause d'en parler et plus avant lui conviendra dire combien qu'il a déjà faillit à dire verité de ce qu'il dit que Henri de Leon occit le neveu du Roi en trahison car il sçait bien toute la querelle, & n'est pas au monde homme vivant qui ne sçache le cas que lui, car ceux de son accord sont tous morts & lui dite qu'il en dit la verité tout haut. Quand Josselin entendit ce mot il en fut ébahi; & non pourtant il lui répondit; Sire Chevalier, êtes vous venu en ce pais pour advenir sur moi Ha? faux traître? il ne ment pas qui dit la pure verité. Lors Raimondin dit derechef au Roi; Sire il est vrai que Henri de Leon fut fort Chevalier courtois & bien mo-riginé, & l'aimoient le Roi & son neveu uoit mout le Roi par son conseil & étoit celui en qui il se fioit le plus or advint que plusieurs traîtres, qui pour lors étoient en la cour du Roi: lesquels Josselin du pont qui est ici present en est un, fut le droit chef du meschef qu'ils firent car ils vindrent au neveu du Roi lui dirent: Damoiseau nous sommes tous courroucés de votre grand dommage & honteuse perte: quand vous serés desherité de si bon pais comme est le pais de Bretagne, le quel leur répondit; Comme il le pourroit faire, car le Roi n'a autre hé-

tier que moi. Ha! dit Josselin, afin que vous le sçachiez, il l'a fait heritier de Henry de Leon, & je croi qu'il ait enchanté le Roi, Thieri & les barons du pais aussi: car les Lettres en sont ja passées & scellées de leurs seals, avec le grand seal du Roi. Tant affermerent par leur foi & serment ce être vrai. Ici à grand incon-vient dit le Damoiseau est il vrai ce que vous dite. Et Josselin & les autres qui étoient de son accord, lui jurèrent derechef, qu'il étoit vrai, de quoi il commença à être fort dolent. Quand Josselin vit qu'il pensoit en soi même, il lui dit; Si vous avés en vous tant d'hardisse de vous oser venger du tort qu'on vous fait nous vous aiderons tous. Lors il leur dit qu'il en avoit bien la volonté. Adonc dit Josselin; Or vous en allez donc armer, & vous mettez en tel état qu'on ne vous puisse con-noître, & nous vous attendrons dehors de la ville, & nous vous menerons en tel lieu où vous pourrez venger à votre aise, il fut ainsi, & retourna vers eux pour ce faire.

O Noble Roi je ne quiers plus me celer puisque je suis en court de droit & de Justice, & quand je vois mon ennemi devant moi, car je suis fils de Henri de Leon: Adonc ils furent tous ébahis de mot, & se leverent. Lors Raimondin reprit la parole, & dit

Sire, mon pere avoit print congé du Roi & s'en étoit allé en son pais & avoit s'accoutumé qu'il alloit au matin s'ébatre au bois qui joint à la forteresse, en disant ses heurs tout seul: & ce faux traître que voyez & ses compagnons amenèrent le neveu du Roi & se mirent en embuche, mon pere qui ne se donnoit de garde vint à cette heure. Quand Josselin l'aperçeut il dit au damoiseau; Or est tems de vous venger: car il est sans armes ne couteau, il ne peut échapper & aussi si nous voyons qu'il vous soit besoin d'aide nous tous vous aideront. Adonc il se parit d'eux es-prins de mal talent, vint vers Henri mon pere l'épée nuë tenant en la poignée & de l'autre main par le milieu en lui écriant à mort à mort faux traître. Et en disant ces paroles, il cria derechef; Faux traître de Royal & cuida ferir monpere d'esto-parmi le corps de la peur qu'il eut tressaillit, & celui qui venoit de grande volon-té ireu & tant échauffé de mal talent, passa comme Dieu voulut car en ce n'avoit pas cuidé fallit à assener. Et donc mon pere retourna à celui qui ainsi le voulut meur-rir, lui saillit sus & lui ôta l'épée des mains par force & retourna après à courre d'un cheval, & tira un petit couteau & frappa mon pere en la cuisse, mais il lui cuipa l'avoir bouté parmi le corps. Et quand mon pere se sentit frappé & le sang degouter par les playes il le frappa du pommeau de l'épée en la tempe un grand coup à ce qu'il étoit fort chevalier & la coiffe étoit moult pesante, l'aventure fut telle qu'il le tua mort par terre. Quand mon pere le vit à terre, & qu'il ne se remuoit point il lui découvrit le visage, lors connut que c'étoit le neveu du Roi & mena en soi même grand deuil en se déconfortant & pensant qu'il lui avoit faite, si considéra que telle affaire ne lui venoit pas seulement du tout Roi mais pourroit venir d'autre pour aucune mau aise detraction & de trahison, & ainsi après le fait, il n'osa onques puis arrêter au pais pour doute du Roi, se retira où il avoit toute sa fiance & la print s'en alla en telle lieu où il conquerra du pais assez. Adonc Josselin le faux traître dit ses compagnons. Or sommes nous venus au chef de notre intention; car le neveu du Roi est mort, nous ferons maintenant du Roi à notre

vouloir & ne nous mouvois point tant qu'il soit esloigné & puis feront une biere de pêches, & le couvriront de ramoceaux de bois, le porteront devers le Roi & lui diront que Heori de Leon occis son neveu en trahison: Ha noble Roi ainsi a fait le faux traître que voyés là & si il dit que non, je presente mon gage de lui faire reconnoître sa faute & sa mauvaise gorge de tout ce que j'ai dit; Et pour ce Sire, je veux que chacun connoisse que je ne fais pas ceci par avarice, mais pour garder mon heritage, & pour éclaircir la vilenie & mauvaise trahison que le traître & ses complices firent à mon pere pour le chasser d'auprès du Roi & hors de son païs, je vous prie noble Roi s'il vous plaît, qu'il prenne son fils Olivier & autres de ses plus prochains amis, & je le combatterai, au regard du jugement de votre cour voir l'un après l'autre. Et en ce disant il se jeta son gage mais il ny eut nul qui répondit. Quand Alain & les deux enfans l'eurent ainsi ouï parler, ils le coururent baiser & embrasser de joye & de pitié qu'ils eurent quand ils l'ouïrent ainsi pitueusement, parler du fait de la trahison.

Comme le fils de Josselin donna son gage contre Raimondin.

Quand le Roi des Bretons vit que nul ne répondit mot à cette parole insinuant en presence de tous si dit tout haut Josselin êtes vous sourd. Or vois je bien que le proverbe qu'on dit communement est vrai. Que viel peché fait nouvelle vergogne. Car ce Chevalier étranger vous a porté par avis de païs une nouvelle soit étrange & merveilleuse medecine de loing. Avisez vous de répondre car il vous en est besoin. Adonc Josselin lui répondit. Sire Roi je ne suis pas desormais celui qui doit répondre à telles choses, & aussi je croi bien qu'il ne se que gabet? Adonc Raimondin répondit, Le gabet faux traître deffoyal tournera sur vous, Je vous prie noble Roi que me vueillés tenir droit à votre cour, & que vous me faciez bonne justice selon droit & raison, soit de moi ou de lui. Lors répondit le Roi: N'en doutez, car si ferai je, Josselin dit-il, faut que vous répondiez à cette querelle. quand Olivier son fils ouï ce que le Roi disoit à son pere, il lui répondit? Sire ce Chevalier a si grande peur qu'il tremble, je etoi qu'il eût prendre les grües en volant il faudra bien à ce qu'il vous dit car je tient mon pere vrai pradhomme en tout cas; & je prens bataille comme il vous a ordonné & voilà mon gage, Il sera bien formé s'il me peut déconfire & un autre de mon lignage que je effirai. Quand le Roi ouï cette parole, il fut courroucé & dit. Ce ne aduendra pas tant que je vive que un seul chevalier combatte contre deux pour une même querelle, & est grande honte à vous d'avoir cette pensée en votre cœur, vous ne me montrés pas semblant que votre pere ait bonne requête.

Et pource je vous donne journée de bataille à la requête du Chevalier, au jour qu'il lui plaira. Il me plaît tout maintenant, dit Raimondin: car j'ai mon harnois prêt, & Dieu vous veille rendre le merite du loyal jugement que en avez fait. Lors eussiez ouï grand murmure des gens qui là étoient: car tous disoient? Voilà le plus vaillant chevalier que nous vîmes onques, en requerant bon droit, mais quelqu'un en eut douleur, Alan de Quemegnans eut grande joye, & aussi les deux fils, lesquels dirent à Raimondin? Beau cousin ne vous ébahissez de rien, prénez hardiment

la bataille pour vous & pour nous deux contre ce faux traître car nous ne viendront briefvement à chef au plaisir de Dieu. Seigneur, dit Raimondin; prenne la bataille pour foi qui voudra, car j'aurai cette Pa ma part, & ne doutez pas que je n'en vienne à bon chef à l'arde de Dieu & du bon droit que j'ai, & me loué du Roi de sa bonne justice.

Cependant que le murmure étoit entre les gens, le Roi de Bretagne qui étoit fort sage, pource que les parties étoient du haut lignage, d'autant que aucuns grand inconvenien n'advient entre eux envoia fermer les portes afin que nul ne sailit ne entrât, les fit garder par gens d'armes bien armés au découvert: puis tira son conseil à part lui compta la querelle. Adonc ils conseilèrent ce qui étoit à faire. Alors le Roi retourna en la salle, & on fit commandement de par lui sur peine de la hart, qu'il n'y eut si hardi de dire mot, puis dit. Or entendez Seigneur cette querelle n'est pas petite car c'est pour la vie & deshonneur à toujours d'une des parties & je ne veux refuser de faire droit à ma cour: puis dit à Olivier voulez vous defendre votre pere de cette trahison, Oüi, Sire, dit il. Adonc le Roi répondit; Les liccs sont toutes prêtes. Et pource j'ordonne à demain la baraille & si vous êtes desconfit, vous en votre pere n'en échappera ja que tous deux ne soyés pendus, & aussi votre adversaire partie si le cas y advenoit n'en auroit ja moins, déliberez vous & baillez otages, & tout premier votre pere demeura, puis il le fit mener par quatre Chevaliers en une forte tout. Après dit à Raimondin; Sire Chevalier baillez otage. Adonc se mit avant Alain son oncle & ses deux fils, & bien jusques à quinze Chevaliers, qui tous dirent à une voix. Sire nous le plegnons, Il suffit bien dit le Roi vous ne tiendrés la prison, car je sçai bien que le Chevalier n'eût pas fait cette entreprise s'il ne l'eut voulu achever, & ainsi departirent les Parties de devant le Roi Raimondin s'en alla avec ses gens son oncle ses cousins & ses pavillons le soir alla veiller à la maîtresse Eglise, & y fut long tems en devotion. Olivier vint à son hôtel avec plusieurs de son lignage, & fit mettre à point son son harnois & son cheval, le lendemain au matin ouïrent Messe puis s'en allerent armer. Adonc le Roi & les hauts barons firent montés sur les Chevaux en tout les liccs, & furent les gardes du camp bien établies & les chaires assises à droite. Environ l'heure de prime Raimondin vint à noble compagnie & richement l'escu au col, la lance sur la cuisse & la cotte d'arme vêtue bordée d'argent & d'azure, entra es liccs monta sur un bon detrier bien armé jusques à l'ongle du pied comme pour gagner bataille & là fit reverence au Roi & à tous les barons. Il y a grand tems dirent ils tous, que nous ne vîmes plus bel homme en armes, ni de plus belle, contenance, celui n'a pas œuvres laissée qui à tel homme à deffaire.

Adonc descendit Raimondin de dessus le detrier aussi appettement que s'il n'eût point été armé, & s'assit en la chaire, en attendant son adversaire, lequel vint longtems après noblement monté sur un riche detrier bien sembloit homme de grand affaire, & si y venoit Josselin son pere devant lui sur un palfroi gris & firent noblement la reverence au Roi comme ils devoient. Josselin sembloit être fort ébahi & pource que chacun disoit qu'il avoit mauvaise cause. Si descendit Olivier vint

ment, puis furent apportées les saintes Evangiles, & Raimondin jura que Josselin avoit mauvaise cause & avoit fait la trahison en la maniere qu'il avoit auparavant declarée, après s'agenouilla & baïsa les saintes Reliques puis s'assis en la chaire. Et après Josselin jura: mais pour baïsser les Reliques il chancela tellement qu'il n'y peut pas toucher & aussi Olivier que bien sçavoit comme il étoit: jura faullement puis s'assis à la chaire, & cria un heraut à haute voix de par le Roi, que personne ne fut si hardi de parler un mot, ni faire signe à aucun des champions, qui peut entendre ne appercevoir sur peine de la hart, lors vuida chascun la place fors ceux qui étoient commis à garder ce champ & Josselin. Et adonc Raimondin monta legèrement à cheval, print sa lance & aussi Olivier monta vïtement & print sa lance au fer brachant, si cria un heraut par trois fois, laissez aller vos chevaux, & faite vôte devoir.

Comme Raimondin bataille contre Olivier fils de Josselin, & le desconfit.



ET quand le cry fut fait Raimondin mit le bout de sa lance à terre & la coucha sur le col de son cheval & fit le signe de la croix par trois fois en ce faisant son ennemi l'apperceut, frappa son cheval ses éperons qu'il avoit bien à la main & baïssa sa lance, frappa Raimondin parmi le pis avant qu'il s'en donnât garde fort rudement, car à ce faire il mit toute sa force: mais Raimondin n'employa ja l'echevine, & la lance de Olivier se froissa jusques à son poing. Et de la grande force du coup la lance de Raimondin cheut à terre. Ha! traître; dit Raimondin, tu en sùit bien la faulx lignée dont tu est parti: mais ce ne te peut valoir. Et adonc print l'escu qui pendoit à l'arçon de la celle, lequel avoit trois pointes bien assurées chacune de sept pouces de long & au retour après son coup que Olivier cuida frapper sur le bassinet qui étoit fort pur & crenpé, lors le coup coula aval, coupa le bassinet & toute la visiere; aussi le coud qui descendit de grand randon, avec la force de bras dont il fut frappé l'un des cloux & la moïelle se rompit, Raimondin tira à lui tellement que la visiere demeura pendant d'un côté & qu'il eut le visage tout découvert, & de ce s'ebahissoit moult Olivier, néanmoins il tira l'épée, & fit la contenance de Chevalier, qui peu redoutoit son ennemi & ainsi se combattirent long-tems & donnerent de grands coups. Et enfin Raimondin descendit à pied & print la lance qui étoit par terre & s'en vint vers son ennemi, lequel au mieux qu'il pouvoit se détournoit de lui, le faisoit aller après lui par mille champ car il avoit cheval si bien à main comme s'il fut à son desir. Et ainsi

Et ainsi cuida tant laisser Raimondin, qu'il s'arrêta, ou que la journée se passat mais Raimondin s'advisa, & vint à son cheval qui étoit parmi le champ & print le décier à une main & à l'autre la lance & s'en vint vers son ennemi. Et quand Olivier le vit & apperceut sa maniere il ne sçeut comme il vouloit assaillir, si poignit son cheval en faisant cuidant frapper Raimondin en la poitrine comme il avoit fait auparavant, mais Raimondin lui jecta de rechef l'estrier à grand hâte, & araignit le cheval au front de si grande force que le Gouffrein d'acier fut effondré dedans la tête du chev il que par force du corps convint aller par terre des jarrets de derrier. Olivier lui laissa aller le frain, & le poignit des éperons, & au dresser que le cheval fit Raimondin le frappa de la lance au côté tellement qu'il le bonta par terre de l'autre côté du derrier & demeura à Olivier bien demi pied de fer dedas & fut la lance dedans le corps & avant qu'il se peut relever Raimondin le chargea de tant de coups qu'il ne s'en peut mouvoir & lui arracha le bassinet la tête par force, & lui mit le genouil sur le nombril & la main fenestre au col si telle destresse qu'il ne se pouvoit mouvoir, & quand il vit qu'il fut au dessus tira le couteau qui lui pendoit au côté dextre & lui dit. Faux traître rend toi ou tu est mort, j'aime mieux mourir dit Olivier de la main d'un si vaillant chevalier comme vous êtes que d'autres. Adonc Raimondin eût pitié de lui & lui demanda sur le peril de son ame s'il sçavoit rien de la trahison & il répondit que non qu'il n'étoit pas né en ce tems, & que combien qu'il pleût à Dieu que fortune lui fût contraire, si tenoit il encore son pere pour prud'homme & loial, & non coupable de ce fait. Quand Raimondin qui sçavoit bien le contraire, loüit il fut fort dolent & bâtit aux temples du poing tout le gantelet qu'il ne voyoit & ne sçavoit chose qu'on lui fit. Et adonc se leva Raimondin & le prit par les pieds, le traïna jusques aux lices, & puis le mit hors & s'en retourna devant l'échaffaux du Roi la visiere levé, & lui dit. Sire j'ay fait mon devoir car si j'ai plus rien à faire je suis tout prêt de de le faire & au regard de votre Cour & ordonnance, Sire Chevalier dit le Roi vous êtes bien acquité. Adonc commanda le Roi que Josselin & son fils Olivier fussent pendus, & ceux auxquels il commanda faillirent incontinent Josselin, lequel crioit merci au Roi, & le Roi lui dit qu'il cogneust la verité de la querelle & par adventure il lui pourroit faire grace.

Comme Josselin & son fils Olivier furent pendus par l'ordre du Roi.

SIRE di Josselin le celer ne vous vaut rien: prenez pitié de moi s'il vous plaît certainement il fut en la maniere que le Chevalier proposa & Olivier mon fils n'étoit pas encore né Josselin dit le Roi, Ici a grande mauvaïté & s'il n'eût plût à Dieu que vous en fussiez puni en ce monde il ne vous eût pas tant laissé vivre & pour ce qui est de ma part, vous en serez puni si rigoureusement que chacun y prendra exemple. Adonc il dit à ceux qui étoient ordonnez que incontinent le pere & le fils fussent pendus & étranglez car ils l'on bien merité Adonc Raimondin dit au Roi cher sire je vous remercie humblement tant que je puis de vôte justice & du droit que vous tenes en vôte cour, mais je vous prie, Sire Roi qu'il vous plaise me donner la vie de Olivier: car veu sa bonne vaillance, & aussi consideré qu'il n'a couple de la trahison, ce seroit grand dommage car encore pouratil assez de bien faire, & quand est du pere pource que je vois viel & foible de ma part, Sire Roi qu'il vous plaise



lui faire grace, je vous en requiers de bon cœur. Et pourtant que j'aime mon héritage & les profits & fruits qu'il a levés, selon la mise de l'argent qu'il pourra avoir en, & qu'il soit distribué pour fonder une prière, & tenter les moines d'icelui selon la quantité de l'argent & pour chanter perpétuellement pour l'ame du neveu du Roi. Adonc le Roi dit à ses Barons; Messieurs, voici grande franchise de ce Chevalier qui prie que je rachapte ses ennemis de mort: mais par la foi que je dois à l'ame de mon pere; Josselin ni son fils ne me feront jamais trahison & ne me chasseront nul homme de mon pay. Lors il les fit tous deux perdre, & rendit à Raimondin la terre, lui donna avec ce toute la terre de Josselin, dont Raimondin l'en remercia grandement, & lui fit hommage. Après commença la feste à être bien grande & noble cour à toute homme, & étoit joyeux de ce qu'il avoit reconvert un si vaillant homme en son pays: mais pour néant s'en éjouïssoit, car bienôt verra que Raimondin n'avoit gueres volonté de demeurer en bretagne, car lui tarδοit de revoir Melusine.

Comme Raimondin donna sa terre à son cousin Henry, & la terre de Josselin à son frere Alain.

Raimondin fut tres bien festoyé du Roi de Bretagne qui tint pour l'amour de lui honorable Cour & firent les Barons du pays grande joye de sa venue, & par special Alain son oncle, ses enfans & ceux de son lignage. Adonc vint Raimondin au Roi & lui dit: Sire, je vous supplie qu'il vous plaise d'accorder que je donne la Baronnie de Leon qui fut à Henri mon pere à qui Dieu face merci, à Henri mon cousin si aura la terre, & le nom de son droicturier Seigneur, & vous le nom de votre homme, car c'est de la lignée.

Sire, dit le Roi, puisqu'il vous plait il nous plait aussi. Adonc le Roi appella Henri & lui dit; Henri recevez ce don de la Baronnie de Leon que l'votre cousin vous donne, faites-m'en hommage, ce qu'il fit, remercia le Roi & Raimondin, après Raimondin appella Alain son cousin, & lui dit; Beau cousin, je vous donne la terre que le Roi m'a donnée qui fut à Josselin du pont de Leon, & en faites hommage au Roi ce qu'il fit, & le Roi le reçut joyeusement: mais les Barons du pays commencerent fort à murmurer.

Ce Chevalier n'est pas venu en ce pays par convoitise & avarice: mais seulement il a mis sa vie en grand aventure pour conquérir son héritage, quand si-tôt s'en est

deffait, il convient bien qu'il ait grandes richesses ailleurs.



A donc vint l'ancien Chevalier à Raimondin, quand Raimondin le vit, il lui dit qu'il se délivra de ce que la Dame lui avoit commandé. Il lui répondit: Monseigneur pource je suis venu devers vous.

Adonc presenta au Roi de la part de la Dame une tres-riche coupe d'or où il y avoit de riches pierres précieuses, donna après à tous les Barons de riches & beaux joyaux, dont chacun s'émerveilloit d'où elles venoient & disoient tous les Barons qu'il

convenoit que Raimondin fût fort puissant & riche homme, alors se renforça la feste, & evoit Alain de Quemegniant & ses deux fils si grande joye que nul ne sçavoit bonne nent exposer: mais encore durant leur joye fut de l'aute part deuil, du lignage du Pont de Leon qui n'oublierent pas la mort de leur cousin, ainsi que vous vürez ci-aprés.

Atant se taï l'histoire de cette feste, & commence à parler de Melusine, & comme elle se gouverna pendant que Raimondin fut en ce voyage.

Tandis que Raimondin fut en Bretagne, Melusine fit bâtir la Ville de Lusignan & fonder le mur sur une roche, fit édifier de fortes tours & drüs marchicotée tant par dehors que par dedans de profondes trenchées, & bonnes brayes & entour le châ-eau est une grosse tour de tuille Sarrazinèmes, faites de ciment & étoient les murs de la tour bien de sceize ou de vingt pieds d'épais, & la fit faire si haute que les guettes de dedans voyoient bien de tous côtez ceux qui venoient vers la ville: & là elle établit des trompettes qui trompoient quand ils voyoient des gens, & sçachez que toutes les trenchées d'entour le bourg furent curés là où il étoit besoin, comme il est encore à présent. Et fit la Dame nommer cette tour trompées.

Or retourne à parler l'histoire du Roi & de Raimondin, & de la feste que chacun lui faisoit.

Des joütes qui furent faites à Nantes, & de la feste qu'on fit à Raimondin.



Le châtelain de Orvale qui fut neveu de Josselin du pont de Leon, faisoit au contraire car il envoya soudainement à tous les parens de Josselin leur faisant sçavoir comme la chose étoit allée, qu'ils fissent à un certain jour qu'il leur manda à un recep qu'il avoit en la forêt de Gerende qui étoit à lui & quand ils virent les nouvelles ils furent dolens, & se mirent environ deux cens hommes & vinrent secrettement au lieu où le châtelain avoit mandé. Adonc le châtelain partit de la Cour sans prendre congé du Roi ni des barons : mais il laissa à la Cour trois escuiers pour voir qu'el chemin Raimondin tiendoit, & qu'ils lui annonçassent audit recep, ils lui répondirent qu'aussi feroient ils & à tant se partit que le Chatelain, & chevaucha tant qu'il vint au recep où il trouva ceux de son lignage qu'il avoit mandé & conta toute la maniere de l'aventure, & comme Josselin & son fils avoient été pendus & qu'ils avoient en pensée de faire ou de se venger de Raimondin, que lui avoit fait pour chasser ce ennuy & a eux fait grand honte ou le laisser en ce parti. Adonc pour tout le lignage répondit un sien étourdi Chevalier qui fut fils du cousin germain de Josselin. Chatelain sçachés que ainsi ne demeura pas car nous tous d'un accord voulons mettre à mort celui qui nous a fait deshonneur. Lors dit le Chatelain : Je vous mettrai tantôt en lieu où nous pourrons bien accomplir notre volonté de celui qui telle honte nous a faite, car par quelque côté qu'il sorte de pais de Bretagne, il ne nous peut par nul voie échaper car nous y avons mis de bons espions qui nous le viendront annoncer quand tems en fera, tous benis soyés vous & quoiqu'il en doive avenir cette entreprise sera achevée & occiront le faux Chevalier qui le dommege & cette honte nous a fait.

L'Histoire nous dit que la fête dura bien quinze jours, & le Roi des Bretons & toute sa baronie firent tant d'honneur à Raimondin que je ne le pourrais raconter : puis il prit congé du Roi & de ses nobles Barons & remercia humblement le Roi de la bonne justice qu'il lui avoit faite en sa Cour; le Roi & plusieurs des Bretons furent dolens de sa départie. Et ainsi Raimondin se partit du Roi & avec lui Alain son oncle & ses deux enfans qui étoient Chevalier, & tous ceux de son lignage qui allerent chevauchant vers Leon; mais l'ancien Chevalier étoit parti devant & alloit tendre tentes & pavillons & toute autre chose ordonner comme besoïn étoit. Et a donc Raimondin son oncle & ses deux enfans, & les plus prochains de son lignage se logerent au chateau les autres au bourg, & fut la fête moult grande, & Raimondin donna des riches dons à tous les barons qui y étoient; mais quand le peuple du pais sçeut que celui qui étoit fils de leur propre seigneur étoit venu ils en furent joyeux & lui firent de beaux presens selon l'usage du pais comme de vin de bétail de poisson de soing & d'avoine & autre chose nécessaire à lui & à ses gens & étoient bien joyeux puisqu'il ne plaisoit à Raimondin de demeurer ne de tenir la terre de son pere & qu'ils étoient échus en la lignée de leur seigneur, & grandement aises d'être sortis de la lignée de Josselin. Adonc Raimondin les remercia grandement de leurs presens, & leur pria & commanda qu'ils fussent toujours bons & loyaux sujets à Henri son cousin à qui il l'avoit donné & ils lui dirent qu'aussi feroient ils.

Comme Raimondin retourna à Quemegnigan où il fut bien fête

Si se partit Raimondin de ceux de son lignage de Leon, & s'en vint à Quemegnigan & a renfonça la fête & puis après Raimondin alla prendre congé de tout son lignage mais ils mirent le plus grand remede qu'ils purent, afin qu'il demeurât encore huit jours outre sa volonté mais nonobstant il faisoit a leur plaisir le plus qu'il pouvoit. Cependant il vint un homme, d'armes & avoit entendu par aucuns des valets du Chastelin qu'ils attendoient gens à qui ils ne vouloient gueres de bien, mais il ne lui avoit pas decouvert qu'ils étoient.

Quand Henri l'entendit il envoya un escuier vers le lieu pour sçavoir que c'étoit celui qui fut moult diligent fit tant qu'il en connût la plus grande partie & qu'elle quantité ils étoient, & incontinent retourna vers Henri & lui conta qu'il avoit trouvé cinq ou six ceus combatans, & ces nouvelles ouïes par Henri il defendit au messager qu'il n'en parlât à personne, & incontinent appella son frere Alain & aucuns autres notables personnes de son lignage & leur conta cette affaire. Nous ne sçavons que penser dirent ils, ne qu'ils tendent à faire sinon qu'ils se voulassent venger de Raimondin notre cousin sur la querelle passée & toutes fois il est bon de pourvoir de remede & mandons tous nos amis & nous tenons secrettement ensemble & verrons qu'elle fin ils feront afin que s'ils venoient vers nous ne sur nous qu'ils ne nous trouvent à decouvert & aussi si Raimondin se depart qu'il soit surpris d'eux & s'ils ont intention de lui mal faire nous le secourrons de toute notre puissance.

C'est la verité, dirent les autres : Or nous delivreront de notre mandement si brief & si seurement qu'on ne sçache que le moins que nous pourrons, ce qu'ils firent &

erent dedans le second jour jusques à quatre cens hommes d'armes, que de leurs alliez avec eux, & les firent loger en un bois on peu de gens le sçurent.

Or avint que Raimondin ne voulut plus demeurer en ce lieu, print congé de Alain son oncle qui demeura à Quemignan dolent de sa partie, & ses deux cafans le conduisirent à grand foison de leur ligaage, & comment qu'il fût, ils ne le voulurent onc la sser seul, & faisoient toujours leurs gens aller arriere leur côté & chevauchèrent tant qu'ils approchèrent à une lieuë près de la forêt où le recepr du châtelain étoit qui par ses épies sçeut la venue de Raimondin & dit à ses parens; Or verra t'on qui oncques aimât Josselin & Olivier son fils, il leur devra bien montrer ici pour venger sa mort, car ici pouvons à ce co p tout metre à mort le lignage d'icelui & lui avec qui nous a fait telle honte & aux nôtres; ils lui répondirent, nul d'eux n'échappera qu'ils ne soient tous morts, mais comme le proverbe dit. Tel cuide venger sa honte qui la croit, car ainsi il fut du Châtelain de ses parens. Adonc le Chevalier ancien vint à Raimondin & lui dit; Sire, il vous est bien mérier que chevauchiez par cette forêt tout armé, vous & vos gens par belle ordonnance, car lignage de Josselin que vous avez détruit ne vous aime pas, si pourroient à vous & à votre compagnie porter dommage s'ils vous trouvoient dégarnis, & le cœur me dit que nous les trouverons bien ôt, & je étoient armez Alain, Henri & tout son lignage, avoient leurs gens devant en embûche, ou à demie lieuë du recepr. Adonc Raimondin fit armer ses gens, mit le canon au vent, quand il vit ceux de son lignage qui étoient tous armez il ne sçut que penser, & aussi les autres ne sçavoient pas pourquoi Raimondin & ses gens étoient armez: mais ils lui dirent le verité, & comme ils avoient envoyé devant quatre cens hommes d'armes pour le garder de ses ennemis. Votre courtoisie dit Raimondin ne devoit pas être mise en oubli, & sera mis dorénavant si vous avez besoin de moi. En cet état chevauchèrent tant qu'ils vindrent en la forêt, & faisoit beau voir Raimondin chevauchant tenant le bâton au poing en mettant ses gens en belle ordonnance.

Comme Raimondin fut guetté des parties de Josselin dedans le bois où il eut fort à souffrir.

LE Châtelain étoit en son recepr & attendoit l'épie qu'il avoit envoyé pour sçavoir l'heure que Raimondin entreroit en la forêt, tant exploita l'épie qu'il vit Raimondin, lors retourna au recepr & dit au Châtelain; Sire, le voici venir avec ses gens. Quand le Châtelain l'entendit, il s'écria disant; Qui aime oncques Josselin du pont de Leon, & son fils Olivier qui me suive.

Adonc monta à cheval, & furent environ huit cens combattans tous armés qui le suivirent, se mirent à chevaucher par la forêt à l'encontre de Raimondin & se passerent devant l'embûchée que Henri & ses parens avoient envoyée, lesquels la laisserent passer sans eux découvrir, puis se mirent en chemin après eux & chevauchèrent tant qu'ils rencontrèrent Raimondin & sa troupe: mais quand ils le virent chevauchant tout armé en si bonne ordonnance ils en furent ébahis, & toutefois n'y avoit en cette première route que les valers & environ cent hommes

d'armes, leur écrièrent à mort: mal accointate celui qui nous a fait la honte & dommage à Josselin notre parent.

Quand les gens de Raimondin les entendirent, ils se mirent à part & firent sonner leurs trompettes, que les autres les coururent sus, & leur firent dommage avant que Raimondin pût arriver, lequel chevauchoit tant que le cheval pouvoit courir, si se frappa en les ennemis lance baissée, le premier qu'il rencontra il le fit cheoir mort par terre, puis tira son épée & frappa à tort & à travers à dextre & senestre, porta à ses ennemis grand dommage: mais quand le Châtelain le vit, il fut fort dolent, & le montra à trois de ses cousins germains. Voyez vous le Chevalier qui a fait la honte de notre lignage, si nous étions délivrés de celui, le demeurant ne pourroit gueres durer contre nous & nos gens.

Adonc joignent à lui tous quatre leurs chevaux, les lances baissées dont les deux frapperont sur le comble de l'écu, les deux autres sur la coupe du bassinet, si roidement le firent tomber par terre lui & son cheval, puis passèrent outre: mais quand il vit qu'il étoit ainsi abattu lui & son cheval il poignit son cheval des éperons le cheval qui fut fort & vite se remit sur ses genoux, après se mit sur ses pieds si legerement que oncques il n'en perdit les étriers ni l'épée de la main. Et adonc se trouva vers le châelain, le frappa de l'épée, pensant qu'il fût si étourdi qu'il perdît les étriers, lui vola l'épée de la main, lors la presse des gens commença à venir si grande qu'il fut deffoulé des pieds des gens & des chevaux.



Adonc vint l'ancien Chevalier Henry & Alain par la mêlée qui fut fier & âpre, la si Raimondin grands faits d'armes à ses ennemis, mais le Châelain fut hors de la presse & lui rendirent ses gens un fort cheval, il monta dessus, puis renforça la bataille. Quand ses gens le virent remonté ils prirent courage, & se combattirent âprement & y en eut beaucoup de morts de part & d'autre; mais sçachez que Raimondin & ses gens soutenoient grands faits: car l'adversaire partie étoit bien forte, mais l'embûche de Hen-

ri vint par derriere, les assaillirent de tous côtes, tellement qu'ils ne sçavoient que faire ne ils ne se pouvoient deffendre ni s'enfuir.

Adonc fut prié le Châtelain & rendu à Raimondin laquelle donna à garder à l'ancien Chevalier & à quarante de ses hommes, furent les autres ppis & morts en peu

L'HISTOIRE

d'heure, & se fait vindrent au recept & Raimondin dit à ses parens ; Seigneurs, je vous dois bien aimer & remercier du secours que m'avez fait en cette journée & je sçavois bien si n'eût été l'aide de Dieu & de vous, que ce traître m'eût mis à mort par trahison. Or gardons qu'il est bon de faire ; dit Henri faite à votre volonté.

Je vous dirai que nous ferons ; dit Raimondin, faisons pendre tous ceux qui sont du lignage de Joffelin environ ce recept & le Châtelain & les autres envoyeront au Roi des Bretons pour témoigner la trahison qu'il nous a faite si en prendra telle punition qu'il lui plaira. Sire, dirent ils tous ; vous dites bien.

Adonc furent pris tous les prisonniers & pendus aux fenêtres tous à l'entour du recept & tous ceux qui étoient du lignage de Joffelin & le châtelain les envoya liez par Alain accompagné de trois cens hommes d'armes à vaane vers le Roi qui là s'étoit retiré, & Alain lui presenta le Châtelain d'Orma le premier & les autres après puis il lui raconta toute l'aventure & lui dit comme Raimondin se recommandoit à sa bonne grace, & qu'il ne lui voulut déplaire s'il avoit pris vengeance de ses ennemis qui avoit voulu détruire & meurtrir en trahison, & qu'il lui envoyoit le châtelain & les autres pour sçavoir la verité du fait, & qu'il en print la punition à sa volonté. Comment dit le Roi, Châtelain fût vous si hardi de faire telle ouvrage ne telle dérision pour la raisonnable justice qu'avons fait faire en notre Royaume considerés la grande trahison que Joffelin votre oncle a reconnu qu'il avoit fait vous fûtes fort outre cuidé. Et c'est bien à droit s'il vous est mal avvenu : Ha ! noble Roi dit le Châtelain ; prenez de moi pitié, car la grande douleur que j'avois du deshonneur que Raimondin avoit fait notre lignée, m'a ainsi fait faire : C'est mauvaise compagnie de traîtres, dit le Roi il fait bon fermer l'étable avant que les chevaux soient perdus, & sçachez que je ne voudrois jamais occire Gentil homme en trahison, car jamais ne mangerai que soies pendus avec votre oncle car vous lui tiendrés compagnie, tous ceux qui sont avec vous.

Et adonc fit prendre tous ceux de la Cour & furent pendus, envoya le Châtelain à Nantes & là fut pendu auprès de Joffelin son oncle & Olivier son cousin. Et ainsi le Roi des Bretons garda bien justice en son tems.

Comme Raimondin prit congé de ses parens & amis

Quand Alain fut retourné à Raimondin au recept & il eût conté aux autres ce que le Roi avoit fait, Adonc Raimondin appella Henri & Alain leur dit : Mes cousins, je vous enjoint que faciés fonder une prieuré de la Trinité de huit moines, & de les renter pour chanter à tout jamais pour l'ame de mon pere & du neveu du Roi, & aussi pour tous ceux qui sont trépassés pour cette folle entreprise. Ils dirent qu'aussi seroient ils, & pria Raimondin qu'il le recommandasse au Roi de Bretagne, aux Barons & à Alain leur pere, adonc ils prindrent congé de lui, & furent dolens de son departement & aussi de ce qu'il ne laissa aller plus avant & à tant retournerent vers Quemegnant & Raimondin vint à Guerende où il fut bien sçoyé.

Comme

DE MELUSINE.

Comme les deux fils de Alain retournerent vers lui, & lui conte vent l'aventure qu'ils avoient trouvée.

Henry & Alain prirent congé de leur lignage, & vindrent à leur pere & lui conterent toute l'aventure du Châtelain, & qu'il avoit été déconfit lui & ses gens ; & comme ils avoient pris congé de leur cousin Raimondin, & qu'il leur avoit enjoint de fonder un Prieuré pour prier Dieu pour l'ame du neveu du Roi & de son pere, & pour tous ceux qui sont morts, le pays est bien délivré du lignage, dit le bon prud'homme, Dieu en ait les ames, combien qu'il ne nous aimasse oncques. Or mes enfans, je vous dirai que vous ferez ; allez devers le Roi, & lui requierez qu'il vous donne la place pour édifier un Prieuré, lui dites la maniere comme votre cousin le vous enjoint, & je croi qu'il vous en dira bonne réponse. Et ils y accorderent puis se partirent de leur pere & tant chevaucherent à Vannes, & trouverent que le Roi étoit parti, & étoit parti pour aller à Suiffinon pour s'ébattre & deudire à la chasse. Adonc ils monterent à cheval, vindrent au château, trouverent que le Roi étoit allé au port chasser, & les deux freres allerent, après trouverent le Roi sous un grand arbre sur étang, où il attendoit le cerf que les chiens chassoient. Si se retirerent à part pour ce qu'ils ne vouloient pas détourner le Roi d'avoir son déduit apperçût bien, leur en sçût bon gré, & ne demeura guères que le cerf qui se jeta en l'étang, la fut pris par force de chiens, & tiré hors de l'eau, & fut faite la curée, & donné le droit aux chiens, lors Alain & Henry vindrent vers le Roi le saluerent honorablement, & firent le message que Raimondin leur avoit enchargé.

Adonc le Roi leur dit, bien soyez venus, les enquit de l'état de Raimondin, ils lui dirent ce qu'ils en avoient vû, puis lui conterent comme il leur avoit enjoint de fonder un Prieuré de huit Moines, & de le renter pour chanter pour l'ame du neveu du Roi, & pour tous les autres qui avoient reçu mort pour cette guerre là, & aussi qu'ils le priaient de par lui qu'il leur voulut donner place pour fonder ledit Prieuré. La requête est raisonnable, dit le Roi, & maintenant je vous ménéray au lieu où je veux qu'il soit fondé.

Adonc ils saillirent de la garenne, & vindrent selon le mur au bout du clos, puis le Roi dit, Seigneurs faites ici fonder un Prieuré, prenez tant de place que vous voudrez, & vous abandonne la Forêt pour y prendre le bois à charpenter, quand les Moines y seront établis, je leur donne pour en user, & à tous les habitans, leur abandonne la pêche en la mer, qui est un quart de lieuë près d'ici, & prendre en la forêt oyseaux & sauvages pour leur vivre en leur hôtel, & si leur donne les terres & arbres qui sont à demi lieuë à l'entour, de tout ce leur en passa bonne lettre. Adonc les deux freres remercierent humblement le Roi, & firent venir des massons, charpentiers en peu de tems firent le Prieuré, & y mirent des moines blancs jusqu'à huit Religieux qui portent en leurs habits une croix azurée, & les renterent bien pour eux vivre aisément, & encore y est-il.

G.

L'HISTOIRE

Comme Raimondin sortit de Guenle, & arriva à l'Abbaye de Mailleures.

Raimondin demeura tant en la terre de Guenle, qu'il mit d'accord aucuns barons qui étoient en dissention, fit qu'ils furent amis, & le pays en paix, puis prit congé des barons qui furent dolens de sa patrie, puis vint en la terre de Poitou, où il trouva quantité de forêts non habitées en aucuns lieux, avoit grande foison de sauragine, comme Cerfs Biches, Porcs, Dains autres bêtes sauvages, en aucuns lieux plusieurs plaines & mout belle prairie. C'est grand dommage, dit Raimondin, qu'en ce pays n'y habite du peuple, car fort grande est la contrée, en plusieurs lieux avoit de mout belles places non habitées, lesquelles à son avis eussent été fort profitables, si elles fussent entretenues, tant chevaucha Raimondin qu'il vint en une Abbaye appelée Mailleures, & avoit à compter l'Abbé cent moines sans les couverts, & là se logea Raimondin pour la plaifance qu'il y prit par trois jours, y donna de beaux dons, puis se partit, & tant chevaucha, qu'il approcha de Lusignan. Premièrement aperçut la Tour trompée & le Bourg, lors il ne cuidoit pas être, où il étoit, car il méconnoissoit le lieu pour la Tour & pour le Bourg qui y avoient été faits depuis qu'il en étoit parti, mout s'émerveilla quand il ouït les Trompettes de autour trompeter.

Comme Raimondin trouva Lusignan fermé de hauts murs, quand il fut retourné.

ET quand Raimondin vint au dessus de Lusignan, il aperçut le Bourg qui étoit clos de murs de grosses Tours dures, les fosses tout bien profonds taillez de bonnes pierres de taille, vit la Tour qui étoit grosse entre le Fort & le Bourg qui le surmonte de la hauteur de plus d'une lance, ouït les Trompettes de plus en plus quand ils apercevoient les gens qui venoient avec lui; Comment, dit Raimondin à l'ancien Chevalier? Il me sembloit ores que j'avois failli de venir à Lusignan, & encore me le semble-t'il. Adonc l'ancien Chevalier commença à rire, Raimondin lui dit: Comment noble Chevalier, vous moquez-vous de moi, je vous dis que si ne fut la Tour & le Bourg que je cuiderois bien être à Lusignan. Sire, dit l'ancien Chevalier, ô vous y pourrez trouver en grande joye si Dieu plaît. Or vous dirai-je des gueux, des valets, des somniers qui étoient allez devant, & avoient annoncé la venue de Raimondin à Melusine, combien qu'elle le sçût bien n'en fit point de semblant; mais fit assembler tout le peuple, les fit aller au devant de Raimondin, & elle même y alla bien équipée avec plusieurs Dames & Damoiselles, Chevaliers & Ecuyers honorablement arournez. Adonc Raimondin regarda devant soi, vit des gens du fond de la vallée venans, saillans deux à deux, si s'émerveilla grandement. Et quand ils approcherent, ils crièrent tous d'une même voix. Très bien venus soyez Monseigneur, adonc connut Raimondin plusieurs de ceux qui étoient venus au devant de lui, leur demanda, Seigneur, d'où venez-vous. Monseigneur, dirent-ils nous venons de Lusignan.

Lors dit Raimondin, y a-t'il gueres d'ici. Et ceux qui bien aperçurent qu'il méconnoissoit le lieu, lui dirent, Monseigneur, vous connoissez le lieu, pour ce que Madame a ici fait faire ce Bourg & celle Tour depuis que vous en partîtes. Et la voici

DE MELUSINE.

qui vient à l'encontre de vous.

Adonc il fut fort ébahi ne dit pas ce qu'il pensoit: mais en pensant il lui souvint qu'il avoit fait faire le fort de Lusignan & le Chateau en si peu de tems, & ne donna plus de merveilles, alors plus de merveilles. Alors vint melusine qui doucement lui dit, Bien soyez venu, le recût honorablement en disant: Monseigneur, je suis bien joyeuse de ce que vous avez si bien travaillé en votre voyage: car on m'a ja tout conté. Et Raimondin lui répondit, madame c'e' Dieu mercy à vous et en parlant de cette chose, ils ariverent à Lusignan, & descendirent, fut la fête moult grand & dura huit jours & y étoit comte de Forêt, qui dit à Raimondin, Vous soiez le bien venu, après la fête se partirent ce Lusignan vinrent à Poitiers vers le comte Bertrand qui les reçût benignement, puis demanda à Raimondin où il avoit longuement été lequel lui raconta toute son aventure, dont le Comte fut joyeux. Après ces deux freres prirent congé de lui, l'un s'en alla au pays de forêt & Raimondin à Lusignan où Melusine les reçût joyeusement, laquelle étoit pour lors enceinte, & porta son terme, accoucha à son tems du second enfant, qui fut un fils, eut nom Odon. Et avoit une oreille plus grande que l'autre: mais de tous autres membres il étoit fort bel & bien formé. Et depuis épousa la fille du Comte de la marche, & en fut comte.

QUand la Dame eut veu son terme, & qu'elle fut relevée, la fête fut fort grande & y eut mout de nobles gens, se partit de la fête honorablement. Et cette année la Dame fist faire le chateau & bourg de Melle & Vouant aussi le bourg & la Tour de saint Maixant, & commença l'Abbaye faisoit moult de bien aux pauvres. Et au second an après elle eut fils qui eut nom Guion & fut bel enfant: mais il eut un œil plus haut que l'autre. Et melusine avoit toujours si bonnes nourrices, étoit si soigneusement de ses enfans, qu'il croissoient & amandoient si fort que chacun qui les voïoit s'en donnoit grande merveille.

En ce tems Melusine fit fonder nobles lieux par le pays qu'ils avoient es merres de la Comté de Poitou, la Duchesse de Guionne, elle fit faire le Chateau & le bourg de Partenay si fort & si beau que c'est sans comparaison puis fonda les Tours de la rochelle, & le Châtel, commença la Ville une partie, & y avoit une Tour que Julius Cesar fit faire l'appelloit on la Tour aux Anglois pour ce qu'il portoit l'aigle en sa bannière comme Empereur, laquelle Tour elle fit environner de grosses Tours, & fortes murailles, la fit nommer le Châtel Aihion, puis édifia pons en Poitou & Xaintes, qui pour lors étoit nommé Linge, puis Caimond, Tamondois, & moult d'autres Villes & forteresses. Tant acquit Raimondin en Bretagne en Guienne & en Gasconne, qu'il n'y avoit nul Prince qui ne marchât à lui & qui ne doutât à le courroucer.

Après Melusine porta le quatrième enfant, & s'en délivra à terme, eût nom Anthoine; nul plus bel enfant ne fut veu: mais au naître il apporta en sa joue une griffe de lion dont furent ébais ceux qui le virent. Le septième an apres melusine porta le cinquième enfant & s'en délivra à terme, eût nom Regnault nul un plus bel enfant pouvoit-on voir: mais au naître il n'apporta qu'un œil sur terre; mais il en voïoit si clair, qu'apercevoit venir sur mer un nef ou par terre autre chose de trois veuës

L'ISTOIRE

qui montoit bien vingt une lieue Il fut doux comme voüs verrez cy après. Le huitième en après Melusine enfanta le sixième enfant qui fut un fils, & eut nom Geofroy, & au maistr. raporta sur terre une grand dent, qu'il lui faillit hors de la bouche plus d'un pouce & pour ce il fut nommé Geoffroy à la grand dent. Quand il fut en âge chacun le doutoit qui en oyoit parl. r, & fit en son tems moult de merveilles. Le neuvième en après Melusine enfanta le septième enfant qui fut un fils & eut nom Froimond lequel fut assez beau; mais il eut au naître sur le nez une petite tache veluë comme la peau d'une taupe ou d'un taon & fut devot, le commun accord de son pere & de sa mere, fut fait Moine de Maillere donc vous aurez cy après. Adonc Melusine demeura environ deux ans sans porter nul enfant, mais la troisième année porta un fils qui fut le huitième & fut grand à merveilles: il apporta au naître trois yeux dessus terre l'un de quels il eut au front, & fut si cruel & mauvais qu'il occit avant qu'il eût quatre ans deux nourrices. Et de castui met l'histoire, & comme il mourut & fut en terre au monstrier neuf à Poitiers.

Melusine nourrit tant ses enfans que Uriam qui fut premier né, eut dix huit ans & fut grand & fort à merveilles & faisoit moult de force & de jeanesse & chacun se plaignoit de ce qu'il avoit le visage si étrange, car il l'avoit court & large & l'un des yeux rouches & l'autre pers & les oreilles grandes comme les manilles d'un van. Et Odon son frere avoit 17 ans, Gucon étoient si vîtes & si experts que tous ceux qui se voient s'en donoient grandes merveilles, & toujours s'entretenoient Uriam & Guion tous les nobles pays & les aimoient, & aussi les enfans l'un l'autre, faisoient souvent faits d'armes & tournois.

Or advint qu'en ce tems deux chevaliers poitevins vinrent en Hierusalem, & conterent les nouvelles par le pays que le Soudan de Dames avoit assiégé le Roi de Chypre en la Cité de Famagoste, qu'il tenoit en grande angoisse, & n'avoit ledit Roi nul heritier que une fille laquelle étoit fort belle, & tant furent portées ces nouvelles au pays que Uriam le sceut.

Adonc dit à son frere Guion frere ce seroit belle amoné de secourir le Roi encontre les Sarrazins, nous sommes déjà huit enfans mesles, la terre de notre pere ne demurera pas sans heritiers, posé que de nous ne fut rien, dont pour cette cause tous le disent: car me voici pret à faire ce qu'il vous plaira. Vous direz bien dit Uriam nous devons pener pour acquerir honneur. Vous dites vrai dit Guion mais pourquoy mandons les deux chevaliers qui sont venus du saint voiage d'outremer enquerans plus avant la verité de cette affaire. Adonc manderent les deux enfans les enquirent de la maniere de leur voyage des usages & manieres du pays où il avoient été & il leur en dirent la verité nous avons entendu dit Uriam que vous avez passé par une isle où il a un Roi chrétien qui est fort oppressé du Soudan des Saarrazins si nous émerveillons que vous ne demeurâtes en la guerre avec le Roi chrétien pour lui aider & reconforter, vous qui êtes renommez si vaillans à ce qu'il nous semble que tous bons chrétiens sont tenus d'aider l'un à l'autre contre les Sarrazins, & aussi le nous semble grand amoné de les conforter en leurs necessitez.

DE MELUSINE.

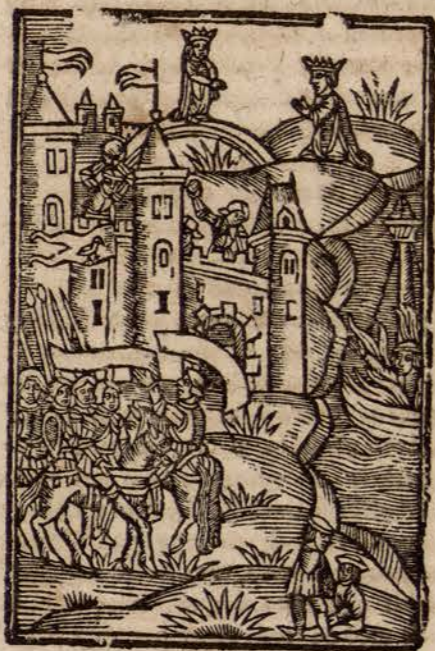
Alors répondirent les deux Chevaliers aux deux Seigneurs, Sachez que si nous eussions veu la joye comme nous eussions peu entrer en la Ville sans être morts ou prins nous fussions volontiers demeurez & eussions attendu l'adventure avec le Roi de Chypre telle que Dieu nous l'eut voulu donner, & sachez que deux Chevaliers ne pourroient porter le faix contre soixante ou quatre vingt mille Sarazins & ce fut la cause qui nous détourna d'y aller: car celui est plein de grande folie qui souffle le vent pour le faire retirer. Votre excuse est bonne & juste dit Uriam mais si gens qui auroient pouvoir de mener vingt cinq mille hommes d'armes y pourroient ils rien faire & venir assez à tems pour secourir cestui Roi, adonc répondit l'un d'eux oui sire, confidez que la Cité est forte & le Roi est vaillant de sa personne, & a assez compement de vivre & de vitailles, & de gens d'armes pour garder la ville encores y a t'il plusieurs fortresses ou ceux de Rhodes se viennent rafraichir, dont le Roi de Chypre & ceux de la cité ont grand reconfort, & sachez qu'ils y viendront bien & je voudrois que mon compagnon voulu aller en cette compagnie que vous dites & nous ydeussions aller entreprendre le voiage avec eux. Mon frere & moi nous vous recevrons dit Uriam, & vous y menerons Dieu aidant dedans un peu de tems. Et quand ils l'entendirent en furent joieux & dirent que s'ils y vont, cela leur provient de vaillance & noblesse.

Comme Uriam & Guyon prirent congé de leur Pere & Mere, & de Paye qu'ils leur firent.

Uriam & Guyon virent à leur mere & lui commencèrent à dire Madame & tres honorée mere, s'il vous plaît il seroit tems que nous allâssions voiage, pour connoître les contés & les pays étranges, afin d'acquerir honneur & bonne Renommée, comme ont fait les anciens chevaliers & être introduit à çavoir parler toutes sortes de langues, afin de communiquer avec toutes sortes de gens qui ne sont comuns par deça. Et si la fortune ou bone aventure nous vouloit être amie nous aurions bonne volonté de conquerir terre & seigneurie car nous regardons que nous sommes ja huit freres, Dieu nous croisse, & somestaillez si Dieu plaît, d'en avoir autant ou plus, & est ce à dire que le vôtre fut parti en tant de Seigneurie pour notre gouvernement pour moi & mon frere nous n'y consentirons jamais, car nous sommes bien aise qu'il n'en ait qu'un qui tienne tout le haut éclat que Mon seigneur mon pere & vous tenez car des maintenant mon frere Guion & moi quittons notre part de tout ce qui nous pourroit échoir de par nous excepté votre bonne grace, avec l'aide que nous ferez presentement s'il vous plaît pour notre voiage accomplir. Enfans dit Melusine votre requête vient de grande vaillance de cœur, & pourtant elle ne doit être refusée & sur cette maniere je parlerai à votre pere car sans conseil je ne dois pas accorder votre requête, adonc ses 2 enfans & Raimondin lui dit Dame s'il vous semble que ce soit chose bonne à faire faite à votre volonté, Sire, dit Melusine vous dites bien, & sachez qu'ils ne feront chose en ce voiage qui ne leur tourne à grand honneur & profit au plaisir de Dieu: adonc elle revint à ses 2 enfans pensez d'orenavant de bien faire car votre pere vous accorde votre Requête, & moi aussi, ne vous souciez de rien, car en brief tems je vous aurai donné de votre fait à l'aide de Dieu, tellement que me scaurez bongrez; mais dites moi qu'elle part vous voulez aller, afin de vous pourvoir de

L'HISTOIRE

ce qu'il faut. Adonc répondit Uriam; Madame, nous avons eu nouvelles que le Roi de Chipre est assiégué du Soudain en la cité de Famagoste & là s'il plaît à Dieu nous avons mention d'aller pour le secourir contre les Sarrazins. Or donc; dit Melusine, icy faut pourvoir, tant du fait de la mer comme de la terre, & l'aide de Dieu j'en ordonnerai tellement qu'il vous souviendra de moi & ce ferai-je en bref. Lors les deux enfans s'agenouillèrent devant elle en remerciant honorablement, la Dame les redressa sus & les baïsa en pleurant car avoit grand doleur au cœur, quelque chose qu'elle fit de leur département, car elle les aimoit d'amour de mere non pas de nourrisse.



Melusine fut moult curieuse d'ap-
piéter l'affaire de ses enfans, fit
arriver à la Rochelle grandes & riches
Navires tant Galleres que rapins & gros-
ses Nels, la moindre d'iceux étoit cou-
verte, fut le Navire si grand comme
pour mettre quatre mille hommes d'ar-
mes.

Cependant les enfans manderent les
deux Chevaliers qui les avoient accoin-
tés au voyage, leurs dirent qu'ils s'ap-
parcillaient pour partir en brief; com-
me ils avoient promis, les Chevaliers
leurs repondirent; Seigneurs, nous som-
mes tous prêts, si avons accointé plusieurs
gentils-hommes qui sont appareillés pour
venir en votre compagnie, tous désirous
de vous servir & de vous faire plaisir.

Grand mercy dit Uriam, nous les me-
nerons si Dieu plaît & vous aussi.

Or donc à brief parler, tant fit Me-
lusine que tout fut prêt & eut quatre Ba-
rons tant en Poictou, que de Guyenne

à qui elle donna ses deux enfans en gouvernement & grand foison de Chevaliers
d'escuyers & de gentils-hommes jusqu'au nombre de deux mille cinq cens hom-
mes & bien cinq cens arbalétriers.

Adonc les vivres, l'artilleries, les harnois & les chevaux furent changés es vaisseaux
après monterent les gens es Navires, là eussies veu canons, bannieres & étan-
dards au vent, sonner trompettes aussi autres instrumens, les chevaux hannir, bon-
oyer que c'étoit grande beauté à les voir: puis prirent les deux enfans congé de leurs
mères & des gens du pais qui pleuroient de leur départie. Quand ils furent là venus

DE MELUSINE.

Melusine les tira à part en disant. Mes enfans entendez que je vous veux dire & coman-
der. Voici dix anneaux que je vous donne, dont les pierres sont d'une même vertu
& sachez que tout p'nera à loyauté, sans penter à mal ni tricherie, & vous les ayez
sur vous, ja ne serez déconfis en nul faits d'armes, mais qu'avez bonne & juste querelle
ni fort enchantement d'art magique, ni poisons de quelque maniere ne vous pourot
nuir ni grever que si tôt que vous les regarderez, ils n'ayent perdu vertu & force. Et
lors en baill à chacun un, & ils la remercièrent moult les genoux à terre après Melu-
sine reprit la parole, & dit mes enfans je vous en charge qu'en tous les lieux où vous
ferez, que tous les jours vous oyez le service divin avant que fassiez autre chose, aussi en
toutes vos affaires que réclamiez devotement aide de notre Créateur & le ser-vez crai-
gnez & aimez comme votre Dieu & votre Créateur honorez toujours à votre pouvoir
notre mere sainte Eglise & la soutenez, soyez les vrais champions contre tous mal-
veillans aidez & conseillez les femmes évés & nourrissez ou faites nourrir les orphelins,
honorez toutes Dames, reconfortez toutes pauvres pucelles qu'on voudra de hériter
déraisonnablement, aimez les gentils-hommes & leur tenez compagnie. Soyez hum-
bles, doux, courtois, humains & humilians aux grands & aux petits & si vous oyez un
homme d'armes qui soit pauvre, ou en petit état de vêtire en mesure donnez lui du
vôtre selon votre aisement, & selon qu'il sera de vaüé. Soyez larges aux bons, &
quand vous donerez quelque chose ne le faites pas longuement attendre: mais regardez
quand combien, & pourquoi si la perionne le vaut, ou s'il est maître de la maîtrise,
ou si vous donez par plaïssance garde bien que folle largesse ne vous surprenne, afin qu'
après on ne se moque de vous: car ceux qui auoient de ervi que vous leur fassiez aucun
bien se tiendroient pour mal content, & les étrangers se moquerent de vous enderriere
& gardez de ne promette chose que ne puissiez tenir, & si vous promettez aucune chose
ne faites pas trop attendre après la promesse, & par trop longue ment attendre étraint
en la vertu du dô. Gardez vous bien de convoiter la femme de celui de qui voulez être
aimés. Ne croyez pas conseil de garçon, & ne l'attuyez près de vous si vous n'avez bié
essayé mœurs & conditions & aussi ne croyez point le conseil des avaricieux ni tel hom-
me ne mettez en Office, car il pouroit faire peu de profit en son vivant, gardez bien
que n'accroyez chose que ne puissiez bonnement payer, & si nécessité vous contraint
d'accroître incontinent que vous avez l'paiement, faites-en restitution, & ainsi pour-
rez être sans danger, & vivre honorablement & si Dieu vous donne aventure, vous
conquerez pays, gouvernez bien vos gens selon la nature & édition qu'ils ont & ils se
sont rebellés, surmontez les sans rien laisser passer des droits de votre Seigneur, &
que soyez toujours sur vos gardes tant que la puissance soit votre, car si vous laissez sub-
merger, il vous faudra gouverner à leur voloné: mais toutes fois gardez bien, quoi-
qu'ils soient doux & débonaires, que n'établissiez point nouvelles coutumes qui soient
déraisonnables & prenez sur eux votre droit seulement sans le railler outre raison: car
si le peuple est pauvre, le Seigneur sera maudit & si besoin lui survenoit de guerre ou
d'autres nécessitez il ne faisoit de quoi s'aider, dont il pouroit cheoir en grand danger
& servitude, & n'en seroit ja plaint des étrangers ni des privez, car une toison d'une
année est plus profitable que celle qui a été tonduë deux ou trois fois encore je vous

défens que ne croyez ni ayez fiance, aucun flatteur, ni autre homme qui d'autrui médit en derriere, ni croyez aucun conseil de nul homme exilé fugitif de son pays, où il peut toucher au désir de nuire à ceux qui l'ont exilé, il n'en a une bonne raison, vous avez aussi bonne cause de lui aider, car ce vous pourroit empêcher de venir au degré d'honneur. Et aussi sur toutes choses je vous défens s'orgueillir, vous commande à tenir justice aussi bien au petit qu'au grand, & ne desirez de vous venger de tous vos forfaits; mais prenez amende honorable qui la vous offrira de chose de quoi on doit prendre amende & domage, ne dépréiez vos ennemis tant soient petits; mais voyez en votre garde à toute heure, gardez bien que tant que vous aurez été conquérant qu'entre vos compagnons ne vous montrez comme s'ite, mais aux petits comme aux grands devez parler & tenir à chacun compagnie selon la qualité, puis à l'un & à l'autre, car tout ce fait les cœurs des créatures amiablement attraire l'amour de ceux à qui ils sont humains, doux, courtois, humbles en Seigneuries, ayez cœur de fierté de lion envers vos ennemis, & devez montrer entre eux votre Seigneurie, si Dieu vous donne des biens, départez en vos compagnons selon ce que chacun est digne, quand à la guerre, ferez, croirez le conseil des vaillans hommes, qui ont hanté le métier & usage d'armes honorablement. Et aussi je vous défens que vous ne fassiez grand traité à vos ennemis: car en long traité gist aucune grande déception & grande perte & puissance de la partie: car toujours les sages reculent pour mieux faillir. Et le sage quand il voit qu'il n'a pas la puissance de résister à la force de ses ennemis, il pourchasse de tout tems un traité pour dissimuler tant qu'il se voye en puissance, & qu'il puisse nuire à ses ennemis.

Et adonc en peu d'heures ils se trouveront en voye, pourquoi les traits sont nuls, pourtant vous chatiez que ne pourrez votre ennemi, ou le pouvez mettre en subjection par honneur, lors si ne lui faites point courtoisie, il vous fera trouvé à grand honneur, vous lui faites moins par traité, & pour ce qu'il se trouve que d'un côté & d'autre sans déception se pourroient les uns dire ou penser que vous eussiez aucun doute combien que je ne dis pas qu'on doive refuser un bien traité, qui se peut avoir, mais qu'il soit brief, ou si long que ce soit à toujours, & sans plus en faire son mémoire aux vivans, profit & honneur de celui qui pense avoir le plus bon droit & qu'il y a selon la commune renommée. Et ainsi Melusine enseigna ses enfans, lesquels l'en remercièrent humblement, puis elle leur dit; Mes enfans, je vous ay envoyé en votre Navire assez or & argent pour tenir votre état, aussi pour bien payer vos gens jusques à quatre ans, n'avez doute que vous n'avez assez de pain & de biscuit, eau douce, vinaigre, chair salée, poissons & bons vins jusques à long-tems, & allez en la garde de Dieu qui vous veuille garder, conduire & ramener à joye, je vous dis que pensez de bien faire & tenir à votre pouvoir ce que je vous ai enjoint.

Comment Uriam & Guion prirent congé de leur Pere & Mere, & entrerent dedans la Navire.



Adonc ils prirent congé de leur pere & mere, & entrerent en leurs vaisseaux, puis les ancrs furent tirées & les voiles levées, les patrons firent leurs recommandations à Dieu selon leur coûtume, que Dieu par sa grace leur laissât accomplir leur voyage, puis vinrent en la mer, le vent se mit es voiles, & s'en allerent si roidement qu'en peu d'heures on en perdit la vûe. Adonc Raimondin & Melusine s'en partirent d leurs gens & vinrent au Château Ayglon. Et quand les deux enfans furent partis, ils furent long tems sur la mer, passerent par maintes Isles pour eux rafraichir, & tant nagerent qu'ils virent par mer plusieurs vaisseaux qui chassoient deux galeres. Adonc dit le patron aux deux freres. Il est bon d'envoyer une galere pour savoir quelles gens ils sont, cela me plaît, dit Uriam, ainsi le firent. Adonc la galere vint à l'encontre des autres deux en écriant, qui êtes vous là, ils répondirent. Nous sommes deux Galeres de Rhodes qui avons été trouvées des sarrazins qui nous chassent. Et voyons bien que vous êtes Chrétiens, oùi dirent ils, a long dit l'un des Rhodes, là sont les gens du Soudan de Dames qui vont au siège de Famagosse, & qui les pourroit tuer ferait un grand secours au Roy de Chypres, grand dommage au Soudan, puis ceux de la galere l'annoncerent aux freres. Lors monterent sur les châteaux des mas bien garnis de tous instrumens. Et quand les sarrazins virent qu'ils ne pouvoient fuir, ils prirent un vaisseau qu'ils avoient pris sur ceux de Rhodes, & avoient jeté ceux dedans la mer, & l'emplirent de busche d'huile, de graisse & de souffre. Et quand ils virent venir nos gens ils mirent le feu dedans, & l'envoyerent vers nos gens; mais ils s'en donnerent garde, car assaillirent par l'autre côté & entrerent entre eux. Et là commença le trait des arbalestiers & des canons: mais nos gens vinrent sur eux par force d'ondes & la nef puis ardoir se mit entre eux, & embrassa trois de leurs Nefs & furent péris ceux qui étoient dedans: finalement les Payans furent déconfis, gagnerent nos gens grand avoir, que les deux freres donnerent aux compagnons & à ceux des deux galeres de Rhodes, & se vinrent rafraichir en l'Isle de Rhodes, & donnerent aux freres de la Religion les festes qu'ils avoient conquises.

Et le maistre leur enquit leur voyage, & ils lui dirent qu'il faisoit qu'ils allassent secourir le Roy de Chypre, & il leur demanda qu'ils étoient & les deux freres lui dirent la verité. Lors le maistre en fut joyeux, & dit qu'il iroit avec eux secourir le Roy de Chypre, dont ils remercièrent.

L'HISTOIRE.

Adonc il fit assembler six Galleres ou il y avoit de vaillans gens d'armes, & voguerent tant qu'ils approcherent de l'isle de Colcos, & là apperçurent grande armée. Si dit le maître des Rhodes à Uriam, sire il seroit bon qu'on envoyât à cette isle un Rapin ou deux pour sçavoir s'il y a gens, il me plaît dit Uriam. Lors ils envoierent le Rapin, & s'en va grand erre nageant tant qu'ils vinrent en l'isle, & descendirent, y trouverent grand nombre des feux & de logis, donc à l'esperence qu'ils virent & il leur sembla qu'il y pouvoit avoir logé trente mille hommes d'armes, & y avoient sejournez quatre ou cinq jours. Adonc se retirerent aux vaisseaux & vinrent à l'encontre de nos gens & leur dirent ce qu'ils avoient trouvé, je croi que ce sont sarrazins qui vont voir le Soudan au siège, & ceux que vous avez déconfis dont nous avez donné le reste de leur vaisseaux étoient de leur compagnie, & les attendoient en cette Isle. Lors s'en vont grand erre par la mer, & vinrent à une Abbaie sur la mer qui étoit sur la montagne fondée de saint Adrien, & on dit que là est la potence ou Dymas le bon larron fut mis en la Croix. Sire dit le maître il seroit bon d'entrer en ce petit port tant que nous eussions envoyé à Limasson pour en sçavoir des nouvelles & pour sçavoir s'il nous voudroient recevoir pour mettre notre Navire à sauté dedans leurs clois. Maître dit Uriam, votre plaisir fait. Lors arriverent au port, & manderent à l'Abbaie qu'ils ne doutassent, car ils étoient leurs amis, & le Maître de Rhodes étoit avec ceux lesquels quand ils ouirent les nouvelles ils furent joyeux. Et firent grand joye à nos gens, & envoierent à Limasson de leurs freres annoncer la venue du secours qui venoit pour secourir le Roi en son pais, quand le Capitaine du lieu qui étoit Chevalier ouït les nouvelles il fut joyeux, & fit armer une galiote se mit dedans en un peu d'heure vint à nos gens si demanda le seigneur de l'armée, on le mena vers Uriam & Guion son frere, & le Maître de Rhodes & plusieurs barons qui étoient en un Pavillon qu'ils avoient fait tendre sur la rive du port, on lui montra Uriam qui étoit sur une couche avec son frere & le Maître de Rhodes. Quand le Chevalier l'apperçut il fut ébahi de la grandeur & de la fierté, néanmoins il le salua honorablement, & Uriam les reçut doucement, sire dit le Chevalier vous seiez le bien venu en ce pais, grand merci ce dit Uriam, sire dit le Chevalier, on m'a fait entendre que vous êtes parti de votre pays en intention de venir aider au Roi de Chipre il est vrai, dit Uriam: adonc sire dit le Chevalier, c'est raison qu'on vous ouvre partout ou vous voudrez aller parmi le Royaume de Chipre mais quand est celle qui est à redouté seigneur le Roi de Chipre, elle vous sera ouverte quand il vous plaira. Et aussi le port pour mettre vos vaisseaux à sauté, sire dit Uriam vous dites bien, grand merci. Or il est tems de partir, car mon frere & moi avons désir d'approcher de ses sarrazins non pas pour leur profit: mais pour leur dommage s'il plaît à Dieu que le puissions faire, sire le chevalier il est bon que fassiez tirer dehors de vos chevaux tant qu'il vous plaira, & prenez de vos gens si iront par terre.

Vous dites bien dit Uriam & fit armer quatre cens gens d'hommes des plus hauts barons & Ecuyers monterent à cheval, & allerent à bannière desployé bordé d'argent & d'azur à l'ombre d'un lion de gueule en bel ordonnance. Et le Maître de Rhodes & les autres s'équipèrent en la mer, & allerent vers le port, & Uriam chevaucha tant avec le Chevalier qui les regardoit, qu'ils vinrent en la Ville & furent bien logez. Adonc vint la Navire arriver au port, & on fit tirer les chevaux hors de

DE MELUSINE.

la nef. & tout ce qu'il leur plaît, se logerent, au dehors de la Ville en tentes & pavillons, & ceux qui n'en avoient point, se logerent au mieux qu'ils purent, & faisoit beau voir l'ost, quand il fut logé, les plus hauts Barons se logerent en la Ville, & le Navire ut tiré, le firent mettre au clos, y communiquerent bons arbalestriers pour défendre & garder les clois, si les sarrazins y venoient pour mal faire, adonc le Capitaine regarda bien l'ost, & le maintien de ses gens, les pris moult, & dit qu'ils étoient gens de grosse entreprise, qu'un si petit nombre en reprenoit d'avoir la victoire contre le Soudan qui avoit plus de cent mille sarrazins, & Uriam n'avoit pas à conter les gens du Maître de Rhodes plus de quatre mille combattans, si le tient à grande aide de cœur grande vaillance, quand il considéra la grandeur & la façon d'Uriam la fierté de son visage, & aussi Guion son frere, il dit à ses gens ceux sont dignes de conquérir tout le monde, il dit en soi même que Dieu les avoit envoyés pour secourir le Roy, & pour exaucer la foi Chrétienne, qu'il le demandera au Roi. Adonc le Chevalier fit faire une lettre, & y fit mettre en écrit la maniere d'Uriam & de son frere, de leurs gens, de leur venue, & comme il avoit nom, & de quel pay ils étoient, si appella un sien neveu, lui dit il faut que portiez cette lettre à Famagoffe, & la bailliez au Roi qu'il advienne dont si Dieu plaît ne vous adviendra que bien, force est que le fassiez, sire dit il, vous mettez moi & les lettres en grand aventure: car si par aucun méchef, comme il advient souvent, donc Dieu me vueille garder si j'étois prins des sarrazins, il n'est rien de ma vie, vous le sçavez bien; mais que pour l'amour de vous & du Roi, je leur donnerai confort & esperance d'être mis au plaisir de Dieu à délivrer du péril de mort ou il est je me mettrai à l'aventure, & je prie à Dieu qu'il lui plaise me conduire à seureté; car ainsi doit on servir son seigneur, adonc il print la lettre & monta sur son petit courcier de Barbarie, & se mit en chemin.

L'Histoire dit qu'Uriam appella le Maître de Rhodes & le Capitaine du lieu, il leur dit, Seigneur le Soudan est il guerre jeune homme né de grande entreprise, ils répondirent que oay, Comment dit Uriam, fut il jamais en ce lieu pour faire guerre que cette fois, ils répondirent que non, & qui donc dit Uriam, la meu de passer la Mer maintenant, puis qu'il est homme d'entreprise je m'émerveille qu'il s'en est tant tenu à ce que vous lui êtes près voisins, & à grande puissance comme on m'a dit sire, dit le Capitaine, notre Roi à une belle fille de l'age de quinze à seize ans, laquelle le Soudan a voulu avoir par force, notre Roi ne lui a voulu accorder s'il ne se fait baptiser, sçachez que toujours avons eu trêves ensemble, & par cy-devant les nôtres de si long tems qu'il n'est mémoire du contraire. Et quand le Soudan a veu que le Roi ne lui a voulu accorder sa fille, il lui a renvoyé les lettres avec une défiance, & étoit là sur la Mer avec cinquante mille sarrazins, & fit son harnois mettre à terre, & mit le siège devant Famagoffe où il trouva le Roi tout dépourveu de sa Baronnie, lequel ne sçavoit rien de sa venue: mais depuis y sont entrez plusieurs gens malgré lui, y a eu belle carnouche où il y a eu grand dommage d'un côté & d'autre.

Et puis les sarrazins sont rafraichis deux fois de gens nouveaux, tant qu'ils sont bien maintenant cent mille: mais à ce dernier voyage ils ont perdu grande partie de

L'HISTOIRE

leurs navires & de leurs gens qu'ils ont entendu en l'isle de Cotes, car une grande galere de la noire Montagne qui les poursuivoit, nous a dit qu'ils mirent en chasse deux Galleres de l'Hôpital & ne sçurent qu'ils sont devenus: car depuis ils attendirent bien six jours en l'isle: mais quand ils vinrent au siège, fire dit le Maître de Rhodes, cecy pourroit bien être vrai: mais voyez si Monsieur Uriam & son frere qui en sçavoient bien répondre, car ils les ont tous tuez & déconfis; nous ont donné de leurs fûtes & leurs Navires. Loué soit Dieu dit le Chevalier, or vous ay-je conté comme la guerre est meüe, & pourquoy le Soudan à passer la mer.

Amours, dit Uriam, ont bien tant & plus de puissance que telle entreprise faire, puisque le Soudan est entrepris par la force d'amours tant plus est à douter: car amours ont tant de puissance qu'ils font de corps hardis & de faire grande entreprise, ce qu'au devant il étoit à ce que le Soudan est hardy entreprenant de tant, est il plus à douter, toutes fois soit faite la volonté de Dieu, car nous partirons d'icy demain au matin après le service divin pour les aller visiter.

Adonc fit crier par la trompette que chacun apportât son harnois, & partit au tiers son de la trompette en bonne ordonnance chacun sous la bannière & qu'ils suivissent la bataille de l'avangarde, ce qu'ils firent.

Là eussies veu grand marteli à recouurer petites plattes, gantelets harnois de jambes ferrot lances & chevaux tourner corps d'acier & jasserans, habiller & meure à point toutes choses necessaires, en ceste nuit Uriam commanda à un vaillant Chevalier de son ost de faire luct & à cinq cens hommes d'armes & cinq cens arbalétiers. Or je retournerai au neveu du Capitaine qui chevaucha vers Famagosse. Et tant exploicta qu'il vint environ minuit au coing du bois sur une petite montagne & regarda en la vallée & vit l'ost des Sarrazins où il y avoit grande clarté des feux qu'ils faisoient par les logis & apperçut la cité si environnée de Sarrazins qu'il ne sçût quelle part tirer pour y entrer, & là fut long tems en cette pensée. Or advint que environ le point du jour quatre d'étrangers de plusieurs nations saillirent par une poterne de la cité & vinrent tout mouvoir l'ost par maniere de bataille, & à celle heure le gnet se paroit & étoit ja retourné au logis: & ceux entrèrent en l'ost avec aucuns de ceux du gnet qui oncques ne s'en donnerent garde cuidans qu'ils fussent de leur gens vinrent à la tente du Soudan.

Et adonc commencerent à fraper des lances & des épées sur tous les Sarrazins qu'ils rencontroient, & couperent cordes de pavillons & tentes, & firent grande occision de payens selon la quantité des chrétiens qu'ils étoient. Adonc l'ost s'écria à l'arme & incontinent ils s'armerent & quand les chrétiens virent ce ils s'en allerent vers la cité, occisant & jettant par terre tout ce qu'ils rencontroient en leur chemin. & quand le messager vit si grand effroi il picqua son cheval des éperons, vint passer au dehors des logis, & passa tout l'ost des Sarrazins, & incontinent il se trouva entre la ville & ceux qui avoient émeu l'ost. Et adonc il connut bien que c'étoient de ceux de la cité si leur écria: Seigneur pensez de bien faire, je vous apporte bonnes nouvelles, car la fleur de cavallerie de la noble chrétienté vous vient secourir, c'est à sçavoir ces deux Damoiseaux de Lusignan, qui ont ja déconfit une grande partie des gens du Soudan sur mer & menerent avec eux quatre mille cobatans. Et quand ils l'entendirent ils lui firent grande joye, & entrèrent en la ville sans

DE MELUSINE.

aucune perte, dont le Soudan fut doulent. Adonc commença l'escarmouche jusques devant des barrières: mais les Chypriens firent reculer les Sarrazins, & y en eut plusieurs morts & navrez, si fit le Soudan sonner la retraite, quand il vit qu'il ne pouvoit faire autre chose dont le messager vint au Roy & lui présenta la lettre, lequel le Roy reçut benignement, & rompit la cité & vit le grand secours qui lui venoit ainsi que le Capitaine lui écrivoit.

Lors tendit les mains vers le ciel en disant. Ha glorieux pere Jesus-Christ, je te remercie de ce que tu ne m'as point oublié, qui suis ta pauvre créature & ton pauvre servant qui ai long-tems vécu ici dedans en grand doute & misere de ma pauvre vie moi & les miens.

Adonc fit annoncer par toutes les Eglises qu'on sonnât les cloches, & qu'on fit procession à croix & bannieres & à torches ardentes en loant Dieu le créateur, & en le priant qu'il les voulut par sa grace préserver du danger des mécréans Sarrazins, si commença forte sonnerie & fut la joye moult grande, quand ces nouvelles furent épanduës parmi la ville. Et quand les Sarrazins oyrent la joye qu'on faisoit par la cité, ils furent ébais pourquoi on faisoit si grande feste, ils ont oui quelque nouvelle, que nous ne savons pas, dit le Soudan, ou ils sonnent pour nous donner à connoître qu'ils ont des gens assez pour se défendre.

Comme Hermine fille du Roy de Chypre envoya querir le Messager pour savoir quel secours il venoit & quels gens.



Quand la Damoiselle ouit les nouvelles du secours elle envoya querir celui qui les avoit apportées, lequel vint à elle en sa chambre, lui fit la reverence. Ami, dit Hermine, vous sçavez le bien venu; or me dites de vos nouvelles, & il dit ce qui en étoit; ami, dit elle, vous avez vu ces gens qui nous viennent secourir. Mademoiselle, dit le Messager ce sont les plus experts gens d'armes, & les plus beaux hommes les mieux habillez que jamais vinrent en ce pays, or nous dites, dit elle, de quels pays il sont, & qui est leur chef. Mademoiselle, dit il, ce sont Poirevins, & le mènent deux enfans damoiseaux, se nomeat Lusignan, & l'ainé a nom Uriam, l'autre Guion, & n'ont nulle barbe, ami dit la Damoiselle, sont ils si beaux Damoiseaux que vous dites, l'ainé dit le messager, est fort grand & avenant à mesure: mais il a le visage court & large à travers, un œil rouge & l'autre pers les oreilles grandes à merveilles, & de membres & de corps, est un des beaux chevaliers que je vis, onc le plus aîné n'est pas si grand, mais il est fort beau de membres & de visage, excepté qu'il a un œil plus haut que

L'HISTOIRE

l'autre: mais pourtant il ne méfied pas, & dit chacun qui les voit qu'ils sont dignes de conquérir tout le monde, ami dit Hermine, irez vous vers eux. Il répondit; Madame aussi tôt que je pourrai avoir tems & lieu propice pour sortir de la cité. Ami, dit-elle; vous saluerez de par moi les Damoisceaux, & donnerez à l'aîné ce fermeil, lui direz qu'il le porte pour l'amour de moi, l'anneau d'or & ce diamant doinez au moindre, & le saluez beaucoup de fois. Il répondit; Madame, je le ferez volontiers. A tant il partit d'elle, vint au Roy qui avoit fait ému, & le ferirent en l'ost, si qu'avant que l'ost fut armé, ils firent grand dommage, puis issirent Sarrazins hors de leurs tentes à delarroy, les challerent jusques aux barrières, là y eut grande escarmouche & maint hommes morts tant d'un côté que d'autre, tout l'ost arriva où l'escarmouche étoit. Adonc fut mis de hors le messager par une autre porte par devers l'ost ou trait d'un arc, onc il ne fut apperçû; adonc chevaucha en grand erre vers son oncle, car il lui tardeoit d'être arrivé vers lui pour aller dire les nouvelles, pource qu'il vit qu'il pouvoit plus perdre que gagner.

Comme le Roy de Chypre manda par tout son pays qu'on reçût honnêtement Uriam & son frere.



Adonc Uriam fit sonner la trompette au point du jour, & le lever, puis il fit trompeter & trasser les chevaux & les deux freres y rent la Messe, & assiles autres Princes & Barons; après la messe ouie il fit crier que qui voudroit boire une fois qu'il bu, qu'on donnât de l'avoine aux chevaux, & qu'à l'autre coup de la trompette chacun se mit en ordre qui seroit de l'avant garde; ce fait, ils délogerent, cependant arriva le neveu du Capitaine, lequel donna la lettre du Roi à son Oncle & il la bailla en la recevant après rompit la cire, puis vit comme le Roy lui mandoit qu'il mît la Ville au commandement des deux freres. Et ainsi qu'il commandât à toutes bonnes Villes, Châteaux, Portes, fles, portes & passages qu'ils les laissassent entrer, & qu'ils obéissent à eux. Quand le Capitaine eut vû ceci, il montra la lettre à Uriam & à Guyon. Et quand ils Peurent lûe tout hautement, ils appellerent le Capitaine & le maître de Rhodes aussi les deux Chevaliers qui leur avoient annoncé l'avanture du siège & leur lûrent la lettre tout haut. Lors dit Uriam au Capitaine; Nous remercions le Roy de l'honneur qu'il nous a fait, mais quand à nous notre intention n'est pas d'entrer en

DE MELUSINE

ses villes & châteaux tant que nous pourrons aller ailleurs, mais pensons au plaisir de Dieu de faire bonne guerre au soudan, & dites nous quel nombre pourra sortir de vos garnisons car il est besoin de le sçavoir, & s'ils sont gens dont on puisse être leurs car nous avons bonne intention de combattre le soudan, & mettre fin à cette guerre, & pour cette cause nous sommes venus par de ça. Ce sera fort à faire dit le Capitaine: car les Sarrazins sont bien cent mille. Ne nous en chaille dit Uriam nous avons bon droit en tout cas, ils sont venus nous courre sus sans cause. Et posé que nous leur fussions allez cour sus en leur pays nous le devons faire car ils sont tant de gens nous peu car ils sont ennemis de Dieu, & pourtant plus point un grain de poivre qu'un sac de froment & la victoire ne git pas à la grande multitude de peuple: mais en bon gouvernement & bien vrai qu'Alexandre qui conquist tout le pais, ne voulut on avoir plus de dix mille hommes d'armes contre tout le monde par une journée. Quand le Capitaine l'ouit parler si vaillamment, il tint à grand bien disoit qu'il conqueroit encore moult de pays & puis lui dit je vous trouverai quatre mille hommes combatans dix mille bringandiniers, qu'Albalétriers qu'autres. C'est assez dit Uriam. Or faites que nous les ayons à demie jour. Es près de nos ennemis & il lui répondit qu'ils n'y auroit faute, donc le neveu du Capitaine s'agenouilla devant Uriam, & Guion en disant. Nobles damoiseaux la plus belle pucelle & la plus noble que je sçache vous saluë moult fois & vous envoie de ces joyaux, si prit le fermeil d'or ou il avoit maintes pierres tres riches & dit à Uriam, sire tenz ce beau fermeil de par Hermine fille de notre Roi laquelle vous prie humblement que le partiez pour l'amour d'elle. Et Uriam le print joieusement, & le fit attacher à la cotte d'armes & lui dit mon ami cent mille mercis à la noble damoiselle, qui tant d'honneur m'a fait sçachez que je le tiendrai moult cher pour l'amour d'elle; & grand merci au Messager. Après il presenta à Guion l'anneau de par la damoiselle & lui dit qu'il lui portât pour l'amour d'elle, & il lui dit que si feroit-il, si le mit en son doigt & en remercia fort la damoiselle & le Messager & donnerent les freres de riches dons, tantôt la trompette sonna, & chacun se mit en chemin, & la voioi ou belle compagnie le Capitaine envoie par tout les ports, & fit assembler tous les dames, & en ent cinq cent plus qu'il n'avoit dit aux deux freres lors Uriam se logea sur une petite rivier & le lendemain au matin se délogerent & cheminerent tant qu'ils vinrent un peu devant midi en une belle prairie sur une riviere & y avoit beaucoup d'arbres aussi il y avoit comme à demi quart de lieue un grand Pont, où il convenoit passer de là n'y avoit que les sept lieues jusques à Famagosse, ja Uriam fit loger ses gens dit qu'il attendoient le Capitaine & les gens qu'il devoit amener.

La demeurèrent la nuit & le lendemain jusqu'à l'heure de tierce, toutefois aucuns Chevaliers & plusieurs escuyers s'étoient allez ensemble ébattre vers le pont & virent qu'il avoit environ quinze hommes d'armes descendus avoient les lances en leur poings & les bassinet mise en guise qu'ils s'armoient en la contrée: d'autre part ils voioient fondre environ 400. hommes d'armes qui se mettoient fort en peine de passer outre pour crever ceux de ça. Adonc vint à eux un de nos Chevaliers & leur cria qui êtes vous, & l'un répondit, chrétiens sommes au Roi de chypre & ceux de la sont Sarrazins & les suivent six milles payens qui viennent au fourrage ceux nous ont occis cent de nos compagnons; seigneurs dit le chevalier si vous pouvez tenir

L'HISTOIRE

vous aurez tantôt secours. Nous en avons grand besoin, dit l'un d'eux, allez & nous attendrons tant que nous pourrons résister. Adonc le Chevalier frappa des éperons & vint à ses compagnons leur compta le fait. Et quand ils ouïrent ce ils se hâtèrent de venir en l'ost, rencontrèrent vingt arbalétriers si leur dirent qu'ils allassent aider à garder le pont où il y avoit quinze hommes d'armes contre les païens.

Quand iceux les entendirent, ils allèrent hastivement vers le pont, & à la proche ils virent qu'il y avoit sur le pont trois Chrétiens qui étoient abatus de coups de lances. Avancez, dit l'un non demeurons trop, voiez comme ces mâtins oppressent les chrétiens, lors ils tendirent leurs arbaètes & mirent en couche, & laisserent tous aller en une fois, en tuèrent vingt deux morts sur le pont à cette fois.

Quand les sarrazins virent ce ils furent ébahis, & s'en allèrent reculant au bas du pont, adonc les chrétiens allèrent redresser leurs compagnons qui auroient été abatus sur le pont, lesquels reprinrent bon courage. Lors les arbalétriers commencèrent à tirer si fort qu'il n'y eut si hardy sarrazin qui osât mettre le pied sur le pont, là firent venir les archers & là commença l'escarmouche à renforcer: mais mieux voulut aux sarrazins qu'ils se fussent tuez arrier, car les Chevaliers vinrent en l'ost. Adonc Uriam s'arma, & aussi fit armer mille hommes d'armes, & cent arbalétriers pour le suivre si besoin en avoit, afin qu'ils fussent pres de les secourir, & pour les conduire, ordonna un baron de poitevin, & commanda que tout l'ost fut armé en bataille, les laissa en garde à son frere Guion & au maître de Rhodés.

Adonc il fit partir avant l'éëndart, chevauchant en bataille bien ordonnement, & fut Uriam devant le bâton au poing, & le tint ensemble si bien serré que l'un ne passoit l'autre d'un pouce; mais avant qu'ils furent au pont, arriverent sept milles sarrazins qui fort oppressoient nos gens, & les avoient ja boutez presque jus du pont, & tant vint Uriam qu'il mit pied à terre la lance au poing, aussi firent ses gens, & fit déployer la bannière, & furent les arbalétriers, d'un côté & d'autre du pont, & commencèrent fort à opposer sarrazins, & les firent reculer; adonc Uriam Lufignan à haute voix, & monta sur le pont sa bannière devant, & les sarrazins d'autre part & commencèrent fort à bouté les lances. Uriam frappa un sarrazin de sa lance parmi la poitrine, tellement qu'il lui perça le foye & le poulmon, & là fut fiere la mellée: mais enfin les sarrazins perdirent le pont & cheurent plusieurs en la rivierre, lors les chrétiens passerent le pont legerement, & à tant commencèrent la bataille fiere, y en eut des morts & des navrez, & reculerent les sarrazins & perdirent la place. Uriam fit passer le pont aux chevaux; car il apperçut bien que les sarrazins se retiroient, adonc vint l'arriere garde qui âprement passa le pont. Et quand les sarrazins l'apperçurent ils monterent tous qui peut à cheval, s'en retournerent leurs gens qui emmenoiert leurs proyes de Vaches, Bœufs, Moutons, Pores.

Lors Uriam monta à Cheval & fit monter ses gens commenda l'arriere garde qui passoit le pont qu'ils suivissent en bataille, ce qu'ils firent.

Et donc Uriam & eux sui virent les Payens à desfoi qui s'en alloient gronder, & tous ceux qui étoient atteints étoient mis à mort, & dura l'occision bien cinq heures si se retirerent les sarrazin, & laisserent leur proye & vinrent à une haute montagne vers Famagosse, & là se mirent en grand ordonnance, & à tant vint Uriam &

DE MELUSINE.

ses gens les lances baïées, là eut à l'assemblée maint hom mes morts d'un côté & d'autre & eurent fort les sarrazins: car ils étoient grand nombre, & Uriam les assaillir âprement. Alors vint l'arriere garde, où y avoit cent arbalétriers, & lors dirent les sarrazins la place & se mirent en fuite, y eut bien quatre mille occis, sans ceux qui moururent au point, & dura la déconfiture jusques près l'ost des sarrazins, adonc Uriam fit retirer ses gens, & commencèrent avec eux la proye que les payens avoient laissée ainsi si s'éloignerent les uns des autres en peu de tems & s'en retournerent Uriam & ses gens à port, & les sarrazins allerent à leur ost criant à l'arme, & là virent les sarrazins courir aux armes, & issi hors de leurs terres, adonc un sarrazin conta au Soudan l'aventure qui leur étoit avenue lequel quand il ouit ce, il s'émerveilla moult qui pourroit avoir amené ces gens qui lui avoient tant porté de dommage.

Lors y eut grand émoi de trompette en l'ost des sarrazins dont ceux de la ville s'émerveilloient fort quelle chose pourroit être advenue en l'ost, & s'armerent & chacun se tint sur ses gardes, à la porte de la ville vint un des chevaliers qui avoit été au point lequel avoit passé l'aventure tous les sarrazins: & sçavoir les nouvelles d'une part & d'autre, aussi les grands faits d'armes que Uriam avoit fait, si s'écria à haute voix Ouvre la porte: car je vous apporte bonnes nouvelles, & lors il lui dirent qui estes-vous, il répondit, je suis un chevalier de la noire montagne, adonc il lui ouvriront la porte & le menerent au Roy, lequel le connut bien: car autre fois l'avoit vû, & le chevalier s'inclina devant lui, & lui fit la reverence, & le Roi le reçut benignement, & lui demanda des nouvelles, & il lui conta tout le fait, & comme Uriam avoit recours la proie à l'aventure du pont & toutes les autres choses, comme avoit intention de venir combattre le Soudan bien tSt. C'est homme cy me devoit Dieu dit le Roi, pour recouvrer mon pays des felons sarrazins, pour la sainte Foi Chrétienne exaucer & je ferai de main sentir au soudan que le secours m'est prêt que je ne le doute gueres. Mon ami, dit il au chevalier allez dire ces nouvelles à ma fille sire, dit le chevalier tres volontiers, adonc vint à la chambre de la pucelle, & la salua d'uccement, lui conta toute l'aventure, comment si le Chevalier dit la demoiselle fîtes vous en bataille. Oui dit il & ce chevalier dit elle qui a si étrange visage est si batailleux que on dit, Mademoiselle dit il mais plus de ceat fois: car il ne craint homme tant soit grand ou puissant & quoi qu'on vous en die, c'est un des plus preux & vaillant chevaliers que je v s onques. S'il vous avoit prins pour le louer, dit elle, il a bien employe sa mie Mademoiselle, dit le chevalier, je ne parlerai jamais à lui mais il vaut mieux que je ne dis.

Adonc elle lui répondit, ami bonné vont mieux que beauté, & tant me tairai d'eux & tairai d'Uriam qui demeure au pont, & trouva son ost logé par ce que le pont & aussi le Capitaine qui avoit mené les gens d'armes qu'il avoit levé des garnisons lesquels étoient bien de quatre à cinq hommes & deux mille arbalétriers, & y avoit moult de gens de pied, & furent tous logez en la prairie près la rivierre ou Uriam trouva son pavillon levé, & les autres qui avoient été à la poursuite des sarrazins se logerent un mieux qu'il pûent, celle nuit firent honnet.

Et ici me tairai de cette chose & du Roy de Chypre qui étoit fort joyeux du secours qui lui étoit arrivé, & remercia notre Seigneur Jesus Christ, ainsi passa

la nuit : mais quiconques fut aise ce ne fut pas Hermine : car elle ne pouvoit faillir de la pensée de Uriam & desiroit l'avoir pour le bien qu'on lui en disoit en elle même, que s'il avoit ores le visage plus étrange & contrefait qu'il n'étoit si est-il bien taillé pour la prouesse & bonné d'avoir fille du plus haut Roi du monde à amie, ainsi elle pensa toute la nuit à Uriam, car amour lui fit penser par son grand pouvoir & le lendemain au point du jour le Roi son pere eût ses gens prêts, & laillit de la cité avec mille hommes d'armes & bien mille que brigandiers qu'arbalétiers qui l'attendoient en embûche aux deux côtez de la barriere pour le recueillir s'il étoit oppressé des sarrazins, donc le Roi le ferit en l'ô: porta grand dommage aux sarrazins car il avoit commandé sur peine de la haut que nul print prisonnier mais qu'ils mîs sent tout à mort, & ce fit-il afin qu'ils n'aimassent la dépouille & la proye par avance, & en la fin qu'ils les peut tenir ensemble pour se retirer sans perte. Adonc commença l'ôt à s'émouvoir & venoient qui mieux pouvoit sarrazins à la meslée.

Quand le Roi apperçut qu'ils venoient à puissance il remit ses gens ensemble & le fit retirer le petit pas & se mit derriere l'épée au point & quand il voyoit un chevalier approcher il se retournoit & le faisoit reculer, & quand il l'attaquoit il le châtroit tellement qu'il n'avoit talent de le suivre & se porta si vaillamment que chacun disoit qu'il étoit vaillant & preux & n'y avoit si hardi sarrazin qui osât attendre un coup de la main. Lors vint le Soudan avec grande route de sarrazins armez sur un grand d'étrier qui tenoit un dard envenimé, & quand il vit le Roi qui ainsi mal menoit ses gens il lui jetta le dard par grand, ite & le frappa au côté fenestre tellement qu'il perça tout outre : & le jasseran qu'il avoit vêtu de le peut garantir & incontinent après il sentit grand engoisse & tira le dard de son côté & le cuida rejeter au Soudan, mais il trouva le détrier si appertement que le dard passa outre & ferit un sarrazin parmi le corps, tellement qu'il tuat mort par terre parcequ'il n'étoit pas bien armé & avant que le Soudan, qui s'étoit trop avancé pour retourner, le Roi le ferit qu'il l'abatit tout étandu sur la terre. Lors vinrent : les payens si fort qu'il convint au Roi se reculer entre ses gens & fut le Soudan redressé & remoné sur un coursier. Adonc fut grande la presse, & les payens furent si fort qu'ils rebouterent le Roi & ses gens dedans leurs barrieres, Lors commencerent les Chipriens qui gardoient le passage, à tirer flèches & vite tous de grand maniere, & là furent occis beaucoup de sarrazins. Et aussi le Roi avoit perdu moult de sang & affoiblissoit fort, dou ses gens commencerent à leur ébair & combien que le Roi souffroit grande douleur néanmoins réouïssoit il fort les gens & leur donnoit cœur, tant hrent que les sarrazins ne purent rien conquêter qu'ils ne perdisent & fut l'escarmouche moult fiere & perilleuse & ainsi le Roi reconfortant ses gens en endurant grand douleur les remit dedans la ville, & étoit merveilles comme un tel seigneur navré à mort se pouvoit tenir sur son cheval, & étoit le coup mortel sinon que le venin, car le dard étoit fort envenimé & en peu de tems il apparut bien, car il mourut de ce coup mais il avoit le cœur plein de si grand vaillie ; comme le fait le monstre qu'il ue se dégnoit plaindre à ses gens du mal qu'il souffroit jusques à tant que l'un des Batons s'en aperçût : parce qu'il étoit du côté fenestre depuis la jambe jusque au baton toct rouge du sang qui dégoutoit de sa plaie, & quand il s'a rretoit la place étoit toute merveille de son sang dont cetui baron lui dit. Monseigneur, vous avez ici beaucoup trop de

meuré venez vous en & faites retirer vos gens en la ville avant quil soit plus tard afin que les payens se metant par la mêle avec nous. Lors le Roi qui sentoit grand douleur lui répondit, faites-en à votre volonté, adonc le Chevalier fit mettre cent hommes d'armes qui étoient rafraichis au devant de la barriere de la cité & fit remancerà l'escarmouche avec cent arbalétiers, ainsi furent les Sarrazins repoussez dont le Soudan fut courroucé. & écria à ses gens. Avant seigneurs & barons aprenés à bien faire, car la Ville sera norre aujourd'uy, elle ne vous peut échaper, renforça la meslée ; là enflés ven assaillir & détendre d'un côté & d'autre : mais quand le Roi de Chipre vit que les Sarrazins se renforçoient il reprint cœur en lui, leur fit une mont fort pointe, & la souffrir tant de peine qu'il y eut plusieurs veines de son corps ouvertes & toute rouges, dequoi aucans disent que sa vie fut abregée. Et lors fut sarrazins moult reculez, & y en eut plusieurs morts & navrez si approcha la nuit y eut grand perte d'un côté & d'autre : toutesfois les sarrazins se departirent car le Roi reb gotoit tellement ses gens qu'ils ne doroiént les coups, non plus que s'ils furent été de fer ou d'acier. Et quand les sarrazins furent partis le Roi & ses se retirèrent en la Ville, mais quand ils scurent l'aventure du Roi ils commencerent grand deuil. Et le Roi voyant ce, leur dit mes bonnes gens ne faites telle douleur, mais pensez de bien vous défendre du foudan & Dieu vous aidera s'il lui plaist le qu'il en tout tems nous vueille secourir & être en aide, car je serai tantôt guéri, adonc repaisit le peuple en peu d'heures & toutesfoi le Roi disoit ces paroles pour rejouir son peuple & échaper sans mort si commanda qu'on fit bon guet, & leur donna congé, & vint en sa chambre Et incontinent sa fille laquelle avoit ouï dire qu'il étoit venu, le vint defarmer, & quand elle apperçut que son harnois étoit plein de sang, puis a playe elle cheut pâmée le Roi se voyant commandr qu'elle fut porté en la chambre. Après les Chirugiens vinrent voir le Roi qui étoit couché en son lit, lui dirent qu'il ne s'ebaissoit point & que ce n'étoit rien, je scai bien comme il me va dit le Roi la volonté de Dieu soit faite. Cela fut cû par la cité, parquo la douleur des habitans commença plus sans comparaiso qu'elle n'étoit paravant. Ici se tint l'histoire du siège du Roi, & commença à parler Uriam, de son frere, & comme il exploiterent, depuis il vint en son logis qu'il trouva deça le point & son pavillon tendu.

Comme Uriam & son frere Guion, & le grand Maître de Rhode marcherent au secours du Roi de Chipre qui étoit assiéé dans la ville de Famagosse.

LE lendemain au matin Uriam après la Messe ouye fit venir devant sa tente les Capitaines, Canons, Etendars & les gens avec eux tous armez pour eux faire visiter il les regardoit moult, les étrangers comme les siens & leur contenance & si retint bien en son cœur ceux qui lui sembloient en leurs conditions les plus haifs, puis fit faire le nombre des gens d'armes qui là étoient assemblez en la prairie, & aussi tant les siens comme ceux du Maître de Rhodes & du Capitaine, trouva qu'en tout il étoit de neuf à dix mille combatans, si leur dit écoutez tous beaux seigneurs nous sommes cy assemblez pour soutenir la foi de J. sus Christ de la quelle il nous a tout regeneré & sauvez comme chacun de nous scait bien, qui a premierement sou-

L'HISTOIRE

fert mort & Passion pour l'amour de nous racheter des peines d'Enfer; pour ce seigneur veu & considerez en vos cœurs qu'il nous a fait cette grace, nous ne devons point refuser la mort, qu'il lui plaira nous ordonner & pour soutenir les Saints Sacremens qu'il nous a administré pour notre salut, combien que nous avons affaire à forte partie, car ils sont bien dix contre un de nous, mais quoi nous avons bon droit, car ils nous sont venus assaillir sans nous avoir bonne cause sur notre droit heritage, car & aussi nous le devons par raison car Jesus Christ pria tout seul la guerre pour notre salutation, & par sa mort seront tous les bons sauvez qui les commandemens tiendront, donc sçachez que tous ceux qui y mourront seront sauvez & auront la gloire du paradis, & pource Seigneurs je vous dis que j'ai intentions au plaisir de Dieu de presentement moi pour voir pour approche de nos ennemis & de les combattre le plus que je pourrai si vous prie que s'il y a homme en cette place qui ne sente son cœur ferme pour l'aventure qu'il plaît à Dieu nous envoyer qu'il eût à part car un seul couart failli est aucunes fois perdue une bédogue & tous ceux qui voudront venir en bon e volonté, tant de mes gens comme des autres je leur donnerai assez d'argent pour le necessitez, je leur donnerai Navires pour passer la mer. Après ces paroles il fit lever la bannière au trait d'arc dessus la montagne, & la fit tenir à Guion son frere sur un haut d'estré, leur dit, tous ceux qui ont des voyes de venger la mort & de notre Seigneur, d'exaucer la Foi Chrétienne, & de aider au Roi de Chypre se tirent sous ma bannière en pleurant de joie & de pitié qu'ils eurent de ce que Uriam fut réjoui, fit sonner ses trompettes & se mirent en chemin.

Adonc le Maître de Rhodes & le Capitaine de Lynasson se mirent en bataille, dirent bien que envers Uriam & ses gens nuls hommes n'auront durée, ainsi chevauchèrent tant qu'ils virent près de montagne ou de la bataille aoit été faite le jour de devant. Messieurs dit Uriam la dessus cette riviere il seroit bon que nous allassions loger jusques à tant que nous fussions rafraichis, & tandis regarderons comme nous pourrons pour la plus seur gever nos ennemis, ils répondirent c'étoit bien, adonc s'en allerent loger tout ensemble afin qu'on ne les peut prendre à découvrir.

LE Soudan avoit envoyé secrète épie,, parquoi il sceut que le secours venoit au Roi, & comme il étoit navré dont la cité étoit trouble, si délibéra de faire assailli la Ville, fit sonner les Trompettes quand le soleil fut levé, & fit ordonner ses batailles, les painziers vinrent aux barrières, & la commença la pillerie, arbalétriers tiroient monstres par dehors & par dedans, la eut maint sarrazins mort car ceux de dedans tiroient de gros canons dépingales, adonc vint le soudan qui s'écria à haute voix avant Seigneurs & Chevaliers mettons peine de prendre cette cité avant que le secours leur vienne, par Mahom, celui qui pourra entrer dedans le premier, je lui donnerai son pesant d'argent en l'état qu'il y entrera, lors on les eût veu saillir aux fosses portant pies, hoyaux, pieux des Navires & autres instrumens & eux efforcer à toute puissance d'entrer & d'assaillir tant que c'étoit merveilles à voir, mais ceux qui étoient dessus les murs leurs jettoient

DE MELUSINE

pierres, pieux aigus l'huile chaude, plombs fondus poisons pleins de chaux vive, tonneaux pleins d'étoupes engreissées en souffrées tout ardent, tellement que malgré eux il leur font leur laisser la place & remonter d'autre part & y demeura des sarrazins ards & assolés, un grand nombre de bleffez, adonc le soudan fit renforcer l'assaillat des nouvelles gens; mais ceux de dedans se défendoient vaillamment comme pieux & hardis, aussi ils avoient les cœurs plus vigoureux pour la fiance du secours qui leur étoit bien près. Or laisserai d'en parler, & dirai de Uriam qui aoit envoyé les épies secrètement, lesquels quand ils virent que le soudan faisoit assaillir la ville, ils retournerent incontinent vers Uriam, lui dirent comme le Roi étoit fort bleffé.

Comme le Soudan fut tué devant la ville de Famagoste.

QUAND Uriam & Gayon ouïrent les nouvelles ils furent dolent, Uriam fit sonner la Trompette, fit armer l'ôt en quatre batailles dont il eut la premiere: soufrère la seconde, le Maître de Rhodes la tierce. Et après fit demeurer en la vallée le sonnage, le fit garder de cent hommes arbalétriers, commencerent à monter la montagne, adonc virent l'ôt des sarrazins qui assalloient la Cité, lors Uriam dit à ses gens, Seigneur ses gens sont grand nombre, mais Dieu aidant ils le ont tous nôtres, & bien brief, plus dit derechef allons tous contre l'ôt sans eux rien mesfais, allons assaillir premierement ceux qui assailloient la Cité, je croi à l'aide de Dieu qu'il ne nous pourront endurer, ils répondirent qu'il étoit bon de faire ainsi pour le mieux.

Adonc il voulut devancer la Montagne & passer par derrier, mais quand ils virent passer les sarrazins les adviserent & virent qu'ils n'étoient pas de leurs gens, si commencerent à s'efforcer & crier à l'arme, adonc Uriam dit au Capitaine qu'il tournât la bannière vers ceux de l'ôt, & qu'il les combattit à une grande partie asséssemblées, les autres batailles mirent entre le guet & ceux qui assailloient la Ville, tant a tendre ceux qui gardoient les logis où ils furent morts, adonc ils laisserent garnison pour les garder & s'en allerent vers l'assaillat, mais on vint dire au messager que les Pavillons étoient pris & les gardes mortes, & nous accoururent sur les plus mauvaises gens que je vis onques. Lors le Soudan se retourna, & vit venir bannieres & pavillons, les gens si serrez ensemble qu'il ne sembloit pas qu'ils fussent la moitié du nombre qu'ils étoient, adonc le soudan fut courroucé, fit sonner les Trompettes pour retraite; mais avant qu'ils eussent assemblés à moitié Uriam vint en bataille qui leur courut sus, la commença l'assésion & la perte mort grande, mais la plus grande de perte tourna sur les sarrazins; car ils n'eurent pas loisir de donner ils étoient foulés de l'assaillat, & si n'étoit pas chacun sous la bannière quand on leur courut sus comme gens qui étoient après & fort du métier des armes, en peu d'heures plusieurs le mirent en fuite, adonc le soudan qui fut plein de grand courag' rangea les gens autour de lui & l'eut maint hommes morts & bleffez, car il tenoit une furieuse Hache à deux mains & frappoit à devre & à senestre faisoit grande occision de nos gens, & mal advint à celui qui ne se détournoit en son chemin.

L'HISTOIRE

Quand Uriam le vit ainsi besogner, il fut dolent, dit en soy-même; c'est grand dommage, ce Turc ne croit en Dieu, car il est preux & habile de sa main, mais pour le dommage que je vois qu'il fait à mes gens; je n'ai cause de ne le plus épargner; aussi nous ne sommes pas en place de tenir longues paroles.



Adonc il mir la main à l'épée & piqua le cheval des éperons & vint au Soudan à grand erre; quand le Soudan le vit venir il ne se fâcha pas la hache, & cuida ferir Uriam se déjournant du coup de la hache qui fut pesante, & au basler qu'il fit par la force du coup, la hache lui vola hors du point. Lors Uriam le frappa de l'épée sur le heaume toute sa force, & fut le Soudan si chargé du coup qu'il ne voyoit ni entendoit & l'écuyer & les écriers le porta là où il voulut. Adonc Uriam le frappa de son épée entre le chef & les épaules: car le Soudan étoit tout embroché, & le heaume étoit tendre par le derrière, l'épée trouva le col nud excepté un peu de la garniture de gorgerette, treucha la garniture tout outre, & les deux maistresses veines, es rendans & gorgeron, tomba le Soudan à terre tout étendu, eut si grande foule de Chevaliers d'une part & d'autre que la bataille y fut si forte que nul de ses gens ne lui peut aider, & saigna tant qu'il mourut par la force du sang qu'il jetta.

Comme après que le Soudan fut mort, tous ses gens furent tués & déconfits.

Quand les Sarrazins apperçurent que le Soudan étoit mort, ils furent tous ébahis; & oncques puis ne se combattirent de bon cœur. Adonc Uriam & Guyon faisoient tant d'armes que nul ne les vit qui ne les priât, disoient les barons les uns aux autres que d'Dieu par sa grande bonté & miséricorde les avoit envoyés pour secourir le Roi de Chypre. Et sachez pour que les Chevaliers Poitevins & les autres ba-

DE MELUSINE.

rons s'éprouverent si vaillamment qu'en peu d'heures les Sarrazins furent déconfits, si quel mal soit de celui qui ne fut mort ou pris. Adonc Uriam & tous les gens es logis des Sarrazins & fait le hommage des Chrétiens mandé & les gardes qui firent joyeux de la victoire, s'en tinrent joyeusement en l'ost, & se logerent fort aisément, firent les deux freres partir la conquête tant que chacun s'en tint bien content. Après la déconfiture de la bataille le Capitaine se partit des deux freres & avec lui trente Chevaliers de noble affaire, & vint en la Cité, après on lui ouvrit la porte privement & puis il entra dedans & trouva les gens par les rues dont les uns faisoient grande fête pource qu'ils se voyoient délivrés des mains des Sarrazins & henoient l'heure que on eut elle enfant de Lusignan avoit été née, & qu'ils entrerent en leurs pays, & les autres gens faisoient grand deuil, menoient grandes pleurs & douleurs pour la blessure du Roy, qu'on disoit qu'il n'y avoit remède qu'il ne perdit la vie, si ne scût que penser car il ne savoit pas encore que le Roy fut blessé.

Adonc tant exploita qu'il vint au palais, & là descendit où il trouva le peuple bien mari. Il leur demanda qu'il leur faisoit. Assez dit l'un, car nous perdons le plus preux d'homme & le meilleur qui oncques furent le Royaume. Comment dit le Capitaine, le Roy est-il malade. Ha sire n'en savez-vous rien, dit le Chevalier, nous faillismes hier sur nos ennemis & au retourner, le Roy fut feru d'un dard envenimé tellement qu'on n'y trouve point de remède, car nous pensons toujours que ces deux nobles Damoiseaux & leurs gens dussent venir passer à trois jours, & la fille du Roy même telle douleur que c'est grande pitié à voir, car il y a deux jours qu'elle ne voulut boire ni manger, il nous fera mal devenu si nous perdons notre Roy & notre Damoiselle, car si ce a venoit, le pays seroit en grande orphante de seigneur.

Meilleurs, dit le Capitaine, & n'est pas encore perdu tout ce qui est en péril, & ayez bonne confiance en notre Seigneur Jesus-Christ, & il nous aimera, je vous prie menez moi vers le Roy. C'est léger à faire, dirent-ils, car il est en cette chambre, où chacun peut aller comme s'il n'avoit nul mal, il a fait son testament, & a ordonné du sien à ses serviteurs si bien que chacun s'en tient content. Lors le Capitaine entra dans la chambre, & s'inclina devant le lit du Roy & fit la reverence. Capitaine, dit le Roy, vous soyez le bien venu, je vous remercie de la diligence que vous avez faite d'accompagner ces deux nobles hommes, parquoi ma terre est hors de subjection des Sarrazins, car je n'avois plus puissance de gouverner mes gens, ni mon pays, je vous prie prie vous alliez leur dire qu'ils ne viennent voir devant que je meure, car j'ai grande volonté de les voir & de parler à eux pour la grande courtoisie qu'ils m'ont faite, & aussi j'ai grand désir de les voir & de parler à eux pour certain cas que je veux déclarer.

Monseigneur, dit le Capitaine, je les vais quérir par votre permission. Or allez dit le Roy, & qu'ils viennent demain devant Prime. Lors se partit le Capitaine & s'en vint vers l'ost. Et le Roy commanda qu'on encortinât toute la rue par où les deux freres devoient passer depuis la grotte de la Vieille jusqu'au Palais & fit appareiller le plus richement qu'il peut. Adonc le Capitaine vint en l'ost des deux nobles freres.

tes qui humblement les recurent, lors il leur conta comme le Roi étoit blessé, & qu'il leur prioit humblement qu'il leur plût de venir vers lui pour le remercier du secours qu'ils lui avoient fait & eux la raïste de leur peine & dépense à son pourvoir. Nous ne sommes pas ici venus dit Uriam, pour toudoyer pour argent, mais seulement pour soutenir la foy Catholique, & nous voulons bien que chacun sçache que nous avons assez financé pour payer nos gens: mais toutefois nous irons volontier vers lui sçachez que quand à moi je pense aller devers le Roi en tel état que je partis de la bataille, car si lui plaît, je veuil recevoir l'Ordre de Chevalerie de sa main pour la vaillance & honneur que chacun dit de lui, & vous capitaine lui pourrez aller dire que demain à l'heure qu'il a mandé que moi & mon frere, Dieu aidant irons devers lui & cent de nos plus haut Barons, Adonc print congé le Capitaine & vint à la cité où on le reçut moult honorablement, puis vint au palais où il trouva le Roi en aussi bon point comme il l'avoit lassé, & y étoit la fille Hermine qui étoit dolente du mal de son pere: mais nonobstant en elle se refortoït fort de ce qu'on lui disoit que les deux freres devoient venir le lendemain, car elle desiroit fort à voir Uriam.

Et adonc le Capitaine salua le Roi vous soiez le bien venu, dit le Roi qu'elles nouvelles de notre message & ne verra on point deux jeunes damoiseaux. Oui sire, dit le Capitaine & si plaïse vous sçavoir qu'ils ne veulent rien du monde, car comme ils disent ils ne sont pas toudroiers pour argent, mais ils se disent toudroiers de Jesus-Christ, & Uriam m'a dit que demain devant qu'il soit prime il viendra vers vous en tel point qu'il faillit de la bataille, car il veut recevoir l'ordre de Cavallerie de votre main. Je loue notre Seigneur, dit le Roi, que devant ma mort il lui plaït que je fasse Chevalier un si haut Prince & vaillant. Sçachez que j'en mourai plus aïe & quand Hermine ouït cette nouvelle, elle en eut grande joye au cœur qu'elle ne sçavoit qu'elle contenance faire: mais pourtant elle n'en montra nul semblant, mais montra qu'elle sentoït grande douleur au cœur puis print congé de son Pere & le biffa en sa chambre, & la commença fort à se plaindre de la douleur qu'elle avoit de Uriam donc la demeure lui tandoit moult, & fut long tems en pensée tellement que de toute la nuit elle ne dormoit & ainsi se passa la nuit jusques au lendemain à l'heure de prime.

Adonc le Roi fit commandement que tous nobles fissent parer les rues pour faire fête & honneur à la venue des deux freres & de leurs gens & chacun carrefour eût menestriers & trompettes, & que l'on jouât de tous autres instrumens qui pourroient être trouvez en la Ville & d'autres melodies donc on se pourroit à lui ser pour festoier & honorer les Damoiseaux, Pour certain le peuple en fit bien son devoir. Et environ prime les deux freres vinrent montez sur deux dériers, & étoit Uriam tout armé, ainsi qu'il partit de la bataille l'épée nue au poing & son frere Guyon étoit vêtu d'un riche drap de damars bien fourré, & alloient devant eux treze Barons en noble artoï & puis alloient le grand Maître de Rhodes & le Capitaine de misson, après les deux freres venoient en noble artoï avec loixante & dix Chevaliers, leurs écuyers en leur compagnie & leurs pages, en cet état entrèrent en la Cité. Là eussent veu commencer la fête grande, les trompettes, aussi menestriers sonner, aussi eussent veu gens de grand honneur qui étoient richement habillés

billez, lesquels crioient à haute voix bien soiez venu Prince de bonne victoire, par qui nous tanons & sommes ressuscitez du cruel servage des ennemis de notre seigneur Jesus-Christ. La eussent veu dames & Damoiselle & les anciens Gentils hommes qui s'émerveilloient de la grande fierté de Uriam qui étoit tout armé, le visage découvert, un chapeau ver sur le chef & l'épée nue au poing, le Capitaine portoit son heaume devant lui sur le tronçon d'une lance. Et quand ils apperçurent la fierté de son visage, ils dirent entr'eux. C'est un homme pour soumettre tout le monde à son obéissance il le montre bien disoit l'un, car il est entré en cette cité comme s'il l'eût conquise; & l'autre disoit-il la recource du danger dont il nous a ôtez vaut autant & est assez conquête, Puis disoient encore, combien que son frere n'ait pas la fiere. Phisionomie si semble-il homme de bien, & de haute entreprise, & ces paroles disent ils les envoierent jusques au Palais où ils descendirent.

*Comme Uriam & Guyon vinrent devant le Roi lui étant au lit,
& étoit Uriam tout armé.*



Adonc les deux freres vinrent honorablement faire la reverence au Roi, lequel les recût de bon cœur, & les remercia de leur secours leur dit que après Dieu étoit ceux par qui lui & tout son Roïaume étoient échappés un plus cruel paquen'est la mort car ils eussent venus les sarrasins les eussent tous détruits puis contrains à eux convertir en leur loi qui eut pis vala que la mort temporelle, car ceux qui eussent à se consenti de cœur ils eussent eu à toujours damnations perpetuelle. Et pourtant c'est raison que je vous contente à mon pouvoir, car je n'ai autre volonté que de faire mon pouvoir combien que je ne pourrais accomplir à la valeur du grand honneur que m'avez fait mais je vous suplice de prendre en gré ma petite puissance: de ce ne vous en faut douter dit Uriam: car nous ne sommes pas ici venus pour avoir de votre or de votre argent ne de vos villes ne chateaux ne terre, mais pour acquerir honneur & pour détruire les ennemis de dieu, & exaucer la foi catholique, sçavoir que nous tiendrons notre peine fort bien employée s'ils vous plaït nous faire tant d'honneur que nous vouliez faire mon frere & moi chevalier de votre main. Noble damoiseau dit le Roi & combien que je ne suis pas digne accomplir tout votre requête je l'avoue accorde mais avant sera la Messe dite. Sire dit Uriam, ce me plaït bien, & le chapelain fut tantôt après, lors Uriam & son frere & tous les autres ouïrent la Messe, & après Uriam vint devant le Roi puis tira son épée du fourreau & s'agenouilla, devant le lit où le Roi étoit & lui dit, sire je vous requiers pour tous le salaire du service que je vous

puis avoit ce & que vous pourrois faire en toute ma vie, qu'il vous plaise me faire chevalier de cette épée, vous n'aurez bien remunerez de ce que mon frere & moi avons fait pour vous & pour votre Roiaume, car de la main d'un plus vaillant Chevalier, je ne puis recevoir l'ordre de chevalerie que de la votre propre. Sire damoiseau vous me portez plus grand honneur que ne devez, & m'en dites cent fois plus que je ne veux car ce donc je vous accorde, & il n'est pas à refuser d'un si noble damoiseau d'en faire un chevalier; mais après que je vous aurai accomplie que m'avez requis du convenant, s'il vous plaît vous me donnez un don lequel ne tournera à préjudice de dommage du vôtre, mais tournera à grand profit & honneur, je suis tout prêt, dit Uriam d'accomplir votre volonté, adonc le Roi eut grande joye, se dressa à son seant, & print l'épée par le plumbeau que Uriam lui tandoit, lui donna l'accolée en disant au nom de Dieu chevalier soiez qu'il vous octoie amandement, & puis lui rebaila l'épée, en ce faisant les playes s'ouvrirent & en failli le sang à grand randon parquoy Uriam fut dolent & aussi furent tous ceux qui le virent; mais lors se remit le Roi dans son lit, dit qu'il ne sentoit pas nul mal, après il commenda à deux chevaliers qu'on allât querir sa fille ce qu'ils firent, & quand le Roi la vit il lui dit ma fille remerciez les nobles hommes de secours qu'ils m'ont fait & à vous, car si n'eût été la grace de Dieu & leur puissance nous étions tous détruits ou exilés de notre pais ou bien il eût fallu nous convertir à leur loi, qui nous eût pis vallu que de mourir. Adonc elle s'agenouilla devant eux, les remercia humblement, & sçachez qu'elle étoit telle maniere émuee comme si elle fut ravie, & ne sçavoit qu'elle contenance faire, tant de la douleur qu'elle avoit au cœur de l'angoisse que son pere sentoit que des pensées qu'elle avoit de Uriam, & tant qu'elle étoit comme une personne qui est issée nouvellement de son dormir; mais Uriam qui appercût qu'elle étoit troublée la faitit doucement, la dressa en soy enclinant contre elle en ce faisant s'entrefirent moult d'honneur, la disoient ceux du pas si ce nombre d'homme avoit pris notre damoisele à femme, bien nous iroit nous n'aurions douté de payé ni d'homme qui nous voulut faire mal. Adonc le Roi appella sa fille, & lui dit ma fille serez vous ici auprès de moi, car je croi que ne me rendrez plus gueres grand compaguie, elle s'assit auprès de lui en pleurant. Lors tous ceux qui étoient la commencerent à plorer de la pitié qu'ils avoient du Roi, aussi de la douleur qu'ils voyoient que sa fille menoit.

Adonc le Roi fut dolent quand il vit sa fille mener telle douleur, lui dit ma fille laissez ce deuil que vous menez je vous en prie; car en chose qu'on ne peut amender c'est folie de s'en donner trop grand courroux, combien que c'est raison naturelle que chacune créature soit dolent de son poëme quand on le pert; mais si Dieu plaît je vous pourvoierai si bien que vous en tiendrez contente avant que je parte de cette mortelle vie, aussi seront les barons de son Roiaume. Lors commença la pucelle à pleurer plus fort que devant, aussi les barons menoient telle douleur que c'étoit pitié à voir: mais Uriam & Guyon & furent moult couroncez, & le Roi voyant leur douleur, il lui dit ma fille, & vous tous autres cette douleur ne vous est pas necessaire à mener, car je n'en amandrois ne vous aussi en quelque maniere; mais m'accroissez ma douleur, parquoy je vous commande à tous que cessiez cette douleur si aimez que demeure encore en vie un peu de tems avec vous. Et après ils se

tinrent le mieux qu'ils pûrent pour la parole que leur avoit dit le Roi, & de rochef le Roi reprit la parole adressant à Uriam, lui dit, Sire Chevalier la votre merci, vous m'avez donné un don voir pour tel convenant que du votre ni de votre chevanche, je ne vous demanderai rien, demandez tout ce qu'il vous plaira dit Uriam, car si c'est chose que je puisse faire, je l'accomplirai volontiers, sçachez que ce que je vous demande c'est que je vous veu donner noblu chose. Or sire chevalier, je vous prie qu'il vous plaise prendre ma fille à femme, tout mon Royaume dès maintenant je le mets entre vos mains, m'en demets à votre profit. Et est vrai qu'il avoit fait apporter la Couronne laquelle il prit, & dit tenez Uriam, ne refusez pas la requête que je vous fais. Lors furent les Barons du pays si joyeux qu'ils larmoient de joye & de pitié qu'ils en avoient. Quand Uriam entendit ces paroles, il pensa un peu, en fut dolent, car il avoit volonté d'aller par le monde pour voir le pays & les contrées & à querir honneur; mais toutes fois quis qu'il avoit accordé le don au Roy il ne s'en voulut pas dédire, quand les Barons du pays le virent ainsi priser, ils s'écrierent à haute voix. Ha noble homme! ne veuille refuser cette requête, Seigneurs Barons dit Uriam, non ferai je.

Adonc il s'inclina devant le lit du Roi, & prit la couronne, la mit sur le giron de Hermine en disant, Damoisele elle est vostre, & puisque la chose est ainsi venue, je vous aiderai à la garde de tout mon vivant, adonc le Roi eut grande joye aussi tous les Barons; & fit venir l'Archevêque de la cité qui les fiança; mais Hermine dit qu'elle verroit quelle fin son pere prendroit de sa maladie avant qu'elle en fit plus & Uriam repondit. Damoisele, puisqu'il vous plaît, il me plaît bien. Lors fut le Roi dolent, & lui dit Hermine vous me montrez bien que ne m'aimez gueres, quand la chose que je desire plus en ce monde voir devant ma fin, voue ne le voulez accomplir; or je vois bien que desirez ma mort. Quand la pucelle l'entendit, elle se mit à genoux & dit; Mon très-redouté Seigneur & pere, si c'est chose au monde que je vous refusasse jusques aumourir, commandez moi à votre bon plaisir, & je ferai ce qu'il vous plaira. Adonc le Roi dit; je vous recommande à tous que laissez ce deuil, tendez & parez bien ces sales & tout le Palais, menez grande joye, & faites appareiller les vi&uailles, puis allez querir l'Archevêque, faites faire le service honorablement, après le service accompli, faites dresser les tables: après dîner ici devant moi, & faites la feste comme si je fusse maintenant sur pieds; car ce allegera ma douleur; lors ils firent ce qu'il leur commanda, quand la Meste fut dite & les tables dressées, Hermine fut assise en une table devant le Roi son pere, & Uriam étoit assis du côté d'elle, & Guyon seavit honorablement devant Hermine & son frere Uriam, lors le Roi eut grande joye. Mais il faisoit meilleur semblant que son cœur ne pouvoit supporter, car le venin qui étoit la playe lui vernissoit tout le corps après dîner le Roy appella Uriam, lui dit; Beau fils, je veux que vous épousiez demain ma fille, & vous veu couronner Roi de ce Royaume: car je ne puis plus vivre; & pour ce je veux que les Barons de ce Royaume vous fassent hommage devant ma mort, si dit Uriam, puis qu'il vous plaît, il me plaît bien; là étoit présente Hermine qui ne refusa pas à faire la volonté de son pere.

Comme Uriam de Lusignan épousa la belle Hermine, fille du Roy de Chipre.



LE lendemain à l'heure de Tierce l'épousée fut noblement parée, & la Chapelle dressée, & les épousa l'Evêque de Famagosse, après Uriam vint vers le Roy, s'agenouilla devant son lit, & le Roy prit sa couronne lui mit sur la teste, & Uriam le remercia. Adonc le Roy appella les Barons du pays, & leur commanda à faire hommage au Roy Uriam son fils, ce qu'ils firent volontiers, puis la Messe fut chantée, & quand ce fut fait, ils s'assirent à dîner, puis commença la feste qui dura jusques au soir, & après le souper recommença la feste.

L'épousée fut couchée, après Uriam se coucha, & l'Evêque benit le lit, puis chacun se départit & allerent les uns coucher, & les autres danser, & Uriam fut avec sa femme, qui doucement s'entreacoiterent, le lendemain à l'heure de tierce vint Uriam accompagné de la Baronnie de Poitou & du Pays de Chipre devant le Roy, & s'inclina & le salua humblement. Beau fils, dit le Roy, vous soyez le bien venu, je suis joyeux de votre venue, faites venir ma fille, puis nous orons le service divin, adonc vint Hermine la fille, laquelle fut amenée par Guyon son beau frere, & par l'un des plus hauts Barons du pays, & étoit noblement accompagnée de grandes Dames, Damoiselles, & elle venue devant son pere, s'inclina & le salua. Et il lui dit, ma fille vous soyez la bien venue, & suis joyeux, quand Dieu m'a fait cette grace en mon vivant, que je vous ai si bien assenée, & sachez que j'en mourrai plus légèrement, pource que je suis assuré que vous & mon pays êtes hors de doute de Sarrazins, car vous avez bon garant, & avez bonne garde de bon Prince, & bataillant que bien vous gardera contre tous vos mal veillans, & par auspicial contre les ennemis de Jesus-Christ,

Après ce, le Chapelain commença la Messe, puis le Roy fit appeler Uriam, Hermine sa fille, & leur dit, mes enfans je vous prie que pensez de bien & tenir bonne foi, l'un à l'autre, car je ne puis plus tenir compagnie, je vous recommande au Roy de gloire qui vous octroye paix, & mout ensemble & vous veuille donner en bonne vie longue en tout tems par amandement, & vous octroye puissance & victoire contre les ennemis de Dieu, en disant ce mot, il ferma les yeux & alla à Dieu; mais quand ils aperçurent qu'il fut mort, la douleur commença mout grande, lors Hermine fut mené en sa chambre, car elle faisoit tel dueil que c'étoit pitié à voir. Qui vous vaudroit de tenir si long discours, le Roy fut enseveli le plus honorablement qu'on peut

& furent les obseques faites, & le corps enterré richement selon l'usage du pays, & étoit mout dolent le peuple du pays; mais ils se recôfortoient fort de ce qu'ils avoient trouvé, & recouvert Seigneur plein de si grande prouesse, & étoient avec tous soulagez, & aussi peu à peu cessa la douleur. Et tantost après Uriam alla parmi le pays visiter les lieux forts, & bailla une partie de ses biens à Guyon son frere & au Maître de Rhodes, & les fit entrer en mer pour sçavoir, s'ils portoient nouvelles que les Sarrazins ne revissent point armez pour venir sur son pays: car sachez, dit le Roy, que nous ne pensons pas d'attendre tant qu'ils viennent nous requérir, ainsi les irons visiter brièvement; mais que nous ayons avant fait l'ordonnance de notre pays, & à tant se part Guyon & le Maître de Rhodes, & le Capitaine de Lymasson entrerent en mer à tous trois mille combattans.

LE Roy Uriam & la Reine Hermine allerent visiter parmi leurs Royaumes, leurs Villes & Bourgs là où on leur fit dons & riches présents, & y furent reçus honorablement, & virent ceux de bonnes Villes à l'encontre du Roy & de la Reine avec tons d'instrumens dont le Roy Uriam se tint bien content, & pourvut bien à tous les sujets de toutes choses nécessaires pour la guerre, & si aucune chose avenoit au tems avenir, & chacun étoit émerveillé de la grande fierté & puissance de corps, & disoient qu'il e faisoit douter plus qu'homme qu'ils eussent jamais vu, & ainsi Uriam alla de lieu en lieu par son Royaume. Et tout ce qui étoit en bonnes mains par raison & justice faite, il aimoit & ne changeoit point les Officiers, & où il voyoit qu'il étoit besoin, il pourvoyoit de remede par bons conseils de ses Barons, & leur commanda à tous qu'ils fissent faveur à nul; mais leur commanda expressement comme au grand sans avoir aucune faveur à nul; mais leur commanda expressement d'aller parmi jusques à la verité au autrement, s'ils faisoient le contraire, il les puniroit si cruellement que les autres y prendroient exemple. Lors lui, sa femme & leurs gens retournerent à Famagosse, & fut la Reine enceinte. Ici se tait l'histoire d'eux, & parle de Guyon & du Maître de Rhodes.



Tant voguerent les Chrétiens par la mer qu'ils virent à approcher de certaine quantité de vaisseaux, mais par semblance ils n'étoient pas grand nombre, adonc ils envoyèrent une grande galere vers nos gens qui s'étoient mis en ordonnance & leur dirent des nouvelles. Et tant est ils tirèrent tous les voiles & allèrent à forde de vêt sans que la navire des Sarrazins les aperçurent, quand il les connut ils furent ébahis, se cuiderent retirer au port de bernhamaisnes

L'HISTOIRE

galleres, les avancerent & leur coururent sus, là eût grande occision d'un côté & d'autre, & à fref parler les Sarrazins furent tous déconfits, & leurs Navires pris & les gens jettes en la mer, les Navires étoient pleins de biens, après nos Barons se mirent en la mer pour retourner en Chipre, mais par fortune du vent de la mer qui tourmenta un peu ils arriverent à Crusy, quand le Roi d'Armenie frere du Roi de Chipre le scût, il envoya sçavoir quels gens ils étoient. Adonc le Maître de Rhodes leur dit; seigneurs dites au Roi que c'est le frere de Uriam, Roi de Chipre qui vien visiter la mer, afin que les Sarrazins ne fissent point d'armes pour courir sus aux Chipriens, pour le Soudan qui a été déconfi & mis à mort aussi tous ses hommes à la bataille de Famagoste, comment dirent ceux d'Ameute, y a-t-il autre Roi en Chipre que le Roy qui étoit frere de notre Roi, ouï dit le Maître de Rhodes: car le Roi fut frappé d'un dard envenimé par le Soudan tellement qu'il est mort, en son vivant il a marié sa fille à Uriam qui occit le Soudan en sa bataille, & déconfit tous ses gens, quand ceux l'entendirent, ils le virent annoncer à leur Roi qui fut dolent de la mort de son frere: mais nonobstant il vint à la mer en grande compagnie d'armes, & entra au vaisseau, où Guyon & le Maître de Rhodes étoient; Quand Guyon scût sa venue, il lui alla à l'encontre, & s'entrefirent grande reverence. Le Roi dit au grand Prieur de Rhodes: Maître puisque ce jeune Damoiseau est frere du Mary de ma Niepce, je serois mal courtois, quand il arrivera en ma terre, si je ne lui faisois bon recueil, si lui dites, je vous qu'il lui plaise de venir en notre pais, nous lui ferons la meilleure chere que nous pourrons. Sire, dit le grand Prieur de Rhodes, je le ferai, adonc parla à Guyon & lui conta tout, Guyon lui répondit que volontiers le feroit pour l'amour du Roi plus si faire ce faire ce pouvoit, car bonne foi & raison le veulent.

Lors se partirent ensemble & Guyon mena belle Cavalerie de Poitevins avec ees lui & toutes fois avoit chacun d'eux, vête la cotte d'acier & étoient en bon arroi comme gens faits au métier d'armes, & compterent en petits vaisseaux, & arriverent à terre & après allerent à Cheval à Cruri.

A Donce Roy d'Armenie avoit lors une belle fille qu'il avoit eue de sa femme laquelle étoit allée de vie à trépas, n'avoit encore la fille que environ douze ans & n'avoit le Roi plus d'enfans, sachez que lui & son frere le Roi de Chipre avoient épousé les deux sœurs qui furent filles du Roi de Maleger, & eurent chacun une fille de leur femme, dont celle qu'Uriam avoit épousée qui avoit nom Hermine, en fut l'une & l'autre fut Florie, dont je vous ai commencé à traiter, la pucelle se tenoit pour lors à Cruri, adonc fut la pucelle bien joyeuse: car fort desiroit avoir les étrangers, lors se vêtit & para richement, & fit bien orner les dames & la damoiselle, & à tant entra le Roi à Cruri, & vint au château, là descendit & la compagnie qui venoit avec lui, monterent en la grande salle, adonc Florie qui desiroit leur venue vint à l'encontre & s'humilia vers son pere; lui dit faites feste à ces nobles gens & les recevez honorablement, & spécialement ni le frere du mary de ma Niepce de Chipre votre cousine, quand la pucelle entendit ce, elle fut joyeuse.

Adonc celle vint à Guyon & le prit par la main disant; sire vous soyez le bien venu au Royaume de mon pere, mademoiselle grand merci dit Guyon. Adonc commença la feste à être grandement servie de beaux & riches mets, & Guyon & la damois-

DE MELUSINE.

selle s'entredisoient de moult gracieuses paroles, sçavoir si Guion n'eût eu loisir il lui eut dit toute sa pensée: mais cependant qu'ils étoient en grands soulas, vint une galliotte au port qui venoit de Rhodes & furent ceux de dedans joyeusement receu de la Ville, ils furent joyeux quant ils trouverent leurs gens & tantôt demanderent où étoit le maître. Il leur fut dit qu'il étoit au palais vers le Roi avec son frere au Roi de chipre, lesquelles le Roi d'armenie festinoit fort, Or tantôt dit l'un, allez leur dire qu'il y a passé par devant notre isle moult grosse Navire de sarrains & ne sçavons où ils sont tournés: mais toute fois ils ont pris le vent pour venir en chipre & dit-on que c'est le caliphe de bandas & toute sa puissance, adonc un frere chevalier vint au fort, dit au maître de Rhodes telle nouvelle nous sont venus, pourvoies le remede. Quand le Maître l'entendit il vint à Guyon & lui dit; Sire, il est tems de nous en aller pour certaines nouvelles qui sont venues, il est donc bon de retourner en chipre pourquoi dit Guion, sçavez vous chose de nouveau qu'il soit besoin de nous retirer si hardiment. Oui dit le maître: car le caliphe de bandas est passé devant l'isle de Rhodes à grande multitude de grosses navires, il y avoit dedans grand nombre de sarrains & tournerent le chemin de chipre, Quand Guion ouït cette nouvelle il dit à la pucelle qu'il tenoit par la main; Damoiselle, je vous prie qu'avez souvenance de moi: car je ne puis plus demeurer avec vous & toute fois voies si en tout tems votre vassal à faire tout ce qu'il vous plaira de me commander. Sire, dit la damoiselle grand merci, puis Guyon vint au Roi & print congé de lui: mais quand le Roi scût pourquoi il se partoît si hativement il fut dolent & les conduisit jusques au port si monterent leurs voiles allerent singlants à force de vent, plusieurs voiles tirant devers chipre. Adonc florie étoit monté aux fenêtrés d'une haute tour & tant qu'elle peut onques voir sa veüe elle ne bougea des fenêtrés.

A Lors caliphe & Brandimont de Tarce qui étoit oncle du grand soudan le damas avoient ouït nouve les comme le grand soudan avoit été occis & déconfit en l'isle de chipre avec tous les gens dont ils furent dolens, si se mirent en mer & assemblerent environ soixante mille payens pour venir détruire l'isle de chipre & tous les habitants & ce cuidoient ils de bien faire en peu d'heures: car ils cuidoient qu'il n'y eut point de Roi, pour ce que le Roi avoit été occis en la bataille de soudan & pourtant ils s'avancerent le plus qu'ils purent d'arriver au pais sans ce qu'ils fussent appercût & ce faisoient ils pour mieux venir à leurs intentions: mais ceux de Rhodes Pa'oient ja fait sçavoir au Roi qui avoit fait assembler les gens & mettre en ordonnance pour recevoir la bataille & avoir ordonné garde sur les ponts que si tôt qu'ils les verroient venir qu'ils feroient signe par feu, parquoi en moins d'une nuit on sçauvoit par le pais, & chacun qui pourroit porter armes tireroit celle part ainsi l'avoit fait crier le Roi sur peine de hard, & lui il tenoit les champs au milieu des ports de son Royaume pour être plutôt là où les sarrains arriveroient pour prendre terre & faisoit le Roi si grand semblant qu'il donnoit à ses gens si grand cœur que lui & son armée eut bien osé combattre la caliphe de Bandas, & toute sa puissance. Or avint par la grace de Dieu que le tonnerre se leva en la mer si horrible que les sarrains furent bien ébahis, & les departit tellement la tempête qu'ils ne scûrēt en peu de tems de sept de leurs navires devinrent, le lendemain environ l'heure

de prime fut bien claire & le vent attempé, & adonc la grosse Navire des payens ce tint ensemble, & s'en alla vers le port de Limasson. Et sept cens vaisseaux qui furent égarés étoit toute l'artillerie des sarrazins, & s'en veioient arriver au port de Pôr au Champ, & tout ce chemin venoit Guion & le Maître de Rhodes & leurs gens qui étoient bien quatre mille, adonc apperçurent les navires, & quand ils approcherent près nos gens connurent que c'étoient des sarrazins, & les sarrazins connurent que les autres étoient chrétiens, lors commença l'effroi à être grand d'un côté & d'autre & commencerent à tirer canons, arbalètes, & l'approcher i's lançoient de dards si fort si dru qu'il sembloit que ce fut la gresse des traits qui vouloient & fut grande la bataille; mais Guion & le maître de Rhodes leur gens assailloient àprement les sarrazins qu'ils ne sçavoient qu'elle part tourner pour eux défendre; car nos gens qui étoient es Galleres tournoient si àprement entour eux qu'ils en furent tous ébahis là leur eût-on oui fort reclame, leurs Dieux, néanmoins ils furent tous déconfis.

Et quand l'amiral des cordes qui étoit le Maître de l'artillerie vit la déconfiture tourner sur siens, il fit lors jeter hors de la grande nef une petite Galiotte qui étoit de cette nef entra dedans avec huit de ses plus privez, & prièrent l'aventure du vent, & allerent si roidement que nos gens s'en émerveilloient; mais oncques ne firent semblant de les suivre, ainsi s'aborderent es vaisseaux & entrèrent dedans comencèrent à jeter tout à bord, toutefois ils prirent les sarrazins jusques au nombre de deux cens, dont Guion en donna cent au maître de Rhodes pour faire rendre aucuns Chrétiens freres de leur Religion qui avoit été prins des Turcs en la bataille qu'ils avoient eue sur la mer contre le grand Carren, lui donna aussi deux des Nerf conquises que le maître envoya à Rhodes & remercia Guion lequel print les autres cent sarrazins & les deux plus riches Nerfs de ceux qui avoient été conquises & les bailla à un Chevalier de Rhodes, lui dit Menez ces deux Nerfs & sept cent sarrazins à Gruri, me re commandez au Roi & à sa fille & de par moi presentez à la pucelle & les deux Nerfs comme elles sont garnies, & au Roi les cent sarrazins, & de ce faire les chargea le frere Chevalier & vint à Gruri, fit son message dûement & bien sagement, leur conta la déconfiture & le vaillant gouvernement de Guion. Vous soyez le bien venu, dit le Roi, grand merci au Damoiseau, la pucelle fut fort joyeuse de ces nouvelles, car elle aimoit moult Guyon, adonc le Roi & sa fille donnerent au Chevalier de riches joyaux, donc il les remercia print congé d'eux & retourna à Rhodes, après son département le Roi enquéta aux Payens où l'armée du caliphe de Bandas étoit & le Roi Brandimont, ils lui dirent qu'ils étoient en Chipre pour vanger la mort du soudan que les Chipriens avoient occis tous ces gens. Quand à vous dit le Roi vous avez bien failli à gêter le Roi de Chipre mon neveu, adonc ils les fit tous mettre au fers & en la fosse, fit vider les deux Navires & l'avoir qui étoit dedans fut porté au fort. Or je retournerai à Guyon & autre maître de Rhodes qui avoient enquis aux sarrazins où la grosse flotte alloit prendre terre, & ils leurs repondirent en Chipre, adonc nos gens eurent conseil pour ce qu'ils avoient trop de vaisseaux & peu de gens qu'ils mettroient en leurs Mefs toute l'artillerie qu'ils avoient conquises, & aussi des autres choses necessaire, ce qui fut fait, & le dagement fut donné au maître de Rhodes qui

qui l'envoya à Rhodes, fort seulement ce qu'il avoit départi lagement à ses compagnons qu'il ne voulat qu'aucun demeurast pour lui, quand ce fut fait, ils tendirent voiles, & allerent grand erre vers Chipre.

L'Amiral de Damas le Caliphe de bandas furent dolens de leur perte, & tant L'erre l'Amiral qu'il apperçut le port de Lymasson, viarent de grosses Navires devant la Ville, quand il fut auprès, il ouït sonnets, trompettes, & tirer Canons fort horriblement, & à l'approcher il conant bien que c'étoit Caliphe de bandas, & le Roi Brandimont de l'harfe, qui assailloit ceux qui gardoient le port, pour le prendre; mais le Capitaine du lieu y étoit avec de bons pavelas, arbalétriers & ses gens qui défendirent le port que les Sarrazins ne sçurent que faire, & le Caliphe de bandas & le Roy Brandimont regrettoient leurs vaisseaux qui étoient égarés par la mer pour la tempeste qu'ils qu'ils avoient eue, lesquels étoient l'artillerie. Lors vint l'Amiral qui leur écria Caliphe, mal vous va; car vous avez perdu votre Navire & votre trait que nous conduisons en la mer; car les Chrétiens nous ont rencontré sur la mer nous ont déconfis, & n'en est nul échappé, fors que nous qui sommes ici. Adonc le Caliphe fut dolent, & dit, mes chers Seigneurs, ici y a dures nouvelles, je vois bien que fortune dort pour nous quand à present, & ya déjà long-temps; mais elle est maintenant pour les Chrétiens, car il apprend bien à nous & aussi il a fait au Soudan notre Cousin, lequel lui & tous ses gens sont morts & déconfis en cette isle que de mal elle arse & brulée. Lors de l'Amiral, sire, si vous montez à vos gens que soyez aucunement ébahi, ils cuideront que vous soyez du tout en tout déconfis, & d'autre part à ce que j'apperçoi de ses gens qui sont au port ils n'ont talent de vous laisser arriver sans riette, car ils vous montront bien qu'ils ne se doutent point de vous; si voudroient bien que nous retirassions dedans la mer, laissons refroidir, & devant le point du jour seront à un petit port qui n'est pas loin d'ici, qu'on appelle le chef de saint André, & n'aurons la nuit qui nous deffende de passer, ainsi le firent. Et quand nos gens le virent partir, ils mirent un Rampin armé hors de port & les suivit tant qu'il vint sur le soir, ils s'approcherent environ une lieue du bord au dessous dudit saint André. Adonc le Rampin retourna au port de Lymasson, & dit ces paroles à nos gens. Lors le Capitaine fit faire du feu sur garde du soleil, & puis cliaer devers la. Et quand la plus prochaine garde vit le signe du feu ils se dirent de garde en garde, tant qu'il fut incontinent sçu par tout le Royaume. Et adonc chacun se mit en chemin tant à pied qu'à cheval, & se tirèrent en la place où le Roy Uriam étoit qui avoit là envoyé les espies pour sçavoir où ils prendroient terre, & manda qu'il seroit bon que chacun se tint en la forteresse de peur de surprise, & qu'on laissast prendre erre paisiblement excepté qu'on ne se laissast surprendre, afin que les Sarrazins ne prissent nulle de leurs fortes haches, car avec l'aide de Dieu n'en repassera pas la mer.

Quand les Sarrazins qui étoient entrés en la mer apperçurent le jour, ils desancrerent, puis vinrent tous d'une flotte arriver, & prirent terre. Et ceux de l'Abbaye les apperçurent bien, & manderent à Lymasson. Adonc le Capitaine le manda par un Chevalier au Roi Uriam, lequel en eut grande joye, & l'appel-

fat comme ne fut pour batailler, & le Caliphe fit pour tirer la terre, & fit faire les loges la auprès comme à demie lieuë du port sur un gros ruisseau d'eau douce, lequel cheoit en la mer, en la cornie d'un bois, pour soi rafraichir, & laissa quatre mille payens pour garder les navires & cependant vint Guyon & le Maître de Rhodes & leur gens qui arrivent à Limasson, & leur enseigna là comme les Sarrazins avoient pris terres & que leurs Navires étoient à une lieuë du chef saint André. Nous les irons visiter, dit Guyon: car qui les pourroit avoir jamais nul n'en retourneroit en furie ne en Tharce. & n'ayant ces paroles ils s'appointerent ne la mer & allerent tant qu'ils vinrent si près des Sarrazins qu'ils virent le port du chef saint André & les navires qui étoient en grand nombre. Adonc mirent leurs gens ordonnance, & ce fait ils vinrent comme foudre & tempête frapper sur leur navires des Sarrazins à force de trait & de javalot & si horriblement qu'il n'y eut Sarrazins qui s'osât mettre en défense: mais qui peut faillir sur terre & courir de vers l'ost il se tint pour heureux: par ce moien en furent les navires prins, & tous les Sarrazins qui furent attins. Adonc nos gens envoyerent les biens qu'ils avoient conquis des Sarrazins, en l'Abbaye, & emmenerent ce qu'ils purent desdits vaisseaux, & si chargez de biens & de l'avoir des Sarrazins que plus ne pouvoient & au demeurant ils mirent le feu & firent les navires qui demeurent en prises de feu & ceux qui échaperent des vaisseaux & vinrent en l'ost. Adonc s'émeut l'ost & vint mieux qu'il pût vers le port, & trouverent beaucoup de leurs gens morts, & aucuns qui étoient cachez parmi les buissons.

Et quand ils virent que nos gens morts, se tournoient ils vinrent vers la mer & recouvrerent six de leurs vaisseaux qui preterverent de bruler. Et quand le Caliphe aperçut le dommage, il en fut dolent & dit au Roi Brandimont. Par mahom, je ne me partirai de ce pas tant que tu sois tout déconfit. Ne moi aussi dit le Caliphe.

Adonc mirent dedans les six vaisseaux qui leur étoit demeuré de bonne garde & puis retournerent en leur gens.

A donc le Roi Uriam étoit logé en une prairie sous une riviere, & fut en la place ou les Soudoyers du Soudan furent déconfit au pont. Et avoir le Roy envoié les épies, pour sçavoir si les Sarrazins se logeroient. Lors vint le Maître de Rhodes, qui descendit devant le trete du Roi Uriam & le salua humblement & le Roy qui fut joyeux de sa venue le reçut honorablement, & lui demanda comme Guyon son frere se portoit, Monseigneur dit le Maître de Rhodes, bien comme le plus assuré homme que je ne vis oncques, se recommanda à vous tant comme il peut. J'en suis bien aise dit le Roi mais dites moi comme vous avez fait depuis que vous departîtes d'avec nous. Et le Maître lui raconta toutes les aventures qui leurs étoient advenues, & de la Navire du Caliphe qu'ils avoient détruite au chef S. André & comme ils avoient arse. Vous avez vaillamment roiaagé dit le Roi Uriam & bien curieusement, donc je louë Dieu. Et quand est de mon oncle le Roi d'Armenie, je suis joyeux que vous l'avez laissé en bonne prosperité, mais nous faut adviser autre chose, comme les Sarrazins seront déconfits & quand est de moi & de mes gens, je me deslogerai presentlyment pour approcher d'eux, car ils ont trop sejourné en notre pays sans avoir aucunes nouvelles de nous, allez donc devers mon frere. Adonc le maître prins congé du Roi & vint grand être vers le port de Limasson, & alois le

Roi fit déloger son ost, & vint loger à une lieuë du Caliphe, & les Sarrazins ne savoient rien de leur venue, & le Maître vint à Guyon annoncer les nouvelles comme le Roy s'étoit délogé pour aller combattre les ennemis. Adonc Guyon délogea & vint loger à une petite riviere qui cheoit dans la mer, & sur icelle même riviere étoient logez les Sarrazins, & n'avoient entré eux qu'une riviere qui tenoit une lieuë de tour.

LE Roy Uriam desiroit fort de sçavoir, où les Sarrazins étoient logés & aussi de sçavoir combien ils étoient, & pour ce il appella un Chevalier Chiprien qui sçavoit toute la contrée, & lui dit, armez-vous, & montez dessus le plus haut cheval que nous avez, & viendrez avec moi où je vous voudrai mener. Si fit le Chevalier son commandement, & s'arma & monta sur son cheval, revint à lui, il trouva le Roi qui étoit monté sur un léger coursier, & étoit bien matin, & dit à plusieurs de ces Princes, ne vous bougez d'ici jusques à ce que ayez nouvelles de moy, mais si je ne revenois, faites ce que je vous manderai par cetui chevalier, & ils dirent que ainsi le feroient-ils, mais pour Dieu regardez où vous allez. Ne vous doutez, dit le Roi, lors ils se partirent, & quand ils furent hors du logis, le Roi dit au chevalier. Menez nous au plus court chemin, où je puisse voir le port où les Sarrazins sont arrivez. Et il le mena environ une lieuë sur une haute montagne, & lui dit Sire, voyez-vous là le port & l'Abbaye au dessus. Et comment dit le Roi Uriam, on m'avoit dit que leurs navires étoient arses, & encore voilà les vaisseaux dont ils peuvent maintenant être venus, adonc le Roi regarda la fenestre au long de la vallée, & vit l'ost de son frere qui étoit logé sur la riviere: d'autre part mit l'ost des Sarrazins qui étoient grand nombre. Voilà grand peuple de Sarrazins dit le Roi, ceux connois-je assez: mais ceux qui sont par deça, je ne connois pas quels gens ils sont, attendez-moi ici, & j'irai si sçavoir si je les pourrai connoître, & le Chevalier lui répondit, allez de par Dieu. Lors se parti le Roi exploita tant qu'il approcha de l'ost, & trouva un Chevalier qui faillit du port, lequel connut, & le nomma par son nom, lui demand Mon frere est-il en cette route, & quand le chevalier l'entendit parler, il le regarda si s'agenouilla en disant. Ouy Monseigneur, dites lui, dit Uriam, qu'il vienne parler à moi sur cette montagne, puis le Chevalier en l'ost & dit ces nouvelles à Guyon, & le Roi se retourna à son Chevalier, & lui dit ami bien va: car c'est Guyon mon frere qui est logé là dessus, puis vint Guyon & le Maître de Rhodes, & lors les deux freres qui est logé là dessus, puis vint Guyon & le Maître de Rhodes, quand ils les virent, ils s'entrefirent grande joye; lors le Roi leur montra les Payens, quand ils les virent, ils dirent, nous ne les savions pas si près de nous. Or avant dit le Roi, à l'aide de Dieu, ils ne nous peuvent échapper, si ce n'est par cette Navire que je vois là en ce haut, & quand Guyon le vit, il fut tout ébahi, & comment dit-il, les diables en ont encore apporté d'autres, nous leur ardimés n'y a pas trois jours toutes leurs navires. Adonc dit le Maître de Rhodes, je suppose que par aventure ils étoient dénavrez aucuns es vaisseaux qui ne furent pas trouvez, qui ont secouru ce peuple que vous voyez là. Ainsi peut il avoir été dit le Roi: mais il convient mettre garde: car parce que nous pourrons perdre le chef & le plus grand qui après nous pourroit nuire en autre tems, aussi nous dit le Maître de Rhodes, il semble que les ayez ja tout déconfit jusques au Caliphe & Brandimont.

L'HISTOIRE

Adonc répondit le Roi, s'il n'y avoit plus que ces deux selon ce que je vous ay ouy dire, il n'y faudroit pas tant de gens que notre Seigneur en a apprêté, il n'y faudroit que Guyon mon frere, il seroit tantôt délivré. Ha Monseigneur dit Guyon, quand vous serez rigolez de moi & d'un autre encor ne feront que deux: mais je louë Dieu de la vertu qu'il m'a donné, combien qu'elle ne se pouvoit comparer à la vôtre que Dieu vous maintienne. Mon frere dit le Roy, je ne caide pas rigoler de vous, car si notre fait étoit achevé à ces deux jeune fils tant en Dieu, & en vous que j'attiendois l'aventure telle que Dieu la nous voudroit donner sans doute, mon frere dit Guyon si la besongne ne tornoit ailleurs il ne faudroit attendre l'aventure, mais il est bon d'en laisser le parler & adviser comme nos ennemis seront détruits, Guyon dit le Roi, vous dites bien. Lors le Roi dit à son chevalier, allez en l'ôt, & les faites partir des logis en belle ordonnance, & le faite venir au pied de cette montagne. Lors il se partit & fit le commandement du Roi, & ceux de l'ôt obéirent à lui, & vinrent sous la montagne en bonne ordonnance. Et lors le Roi dit à Guyon son frere qu'il allât faire armer les gens, les fit passer la Riviere & les mit entre les Navires les sarrazins, & qu'il approchât si près de leurs ôts, afin qu'il pût facilement connoître & bien appercevoir leur maniere & contenance, & comme il verroit que la besogne se porteroit qu'il se gouvernât bien, & vous Maître de Rhodes, mettez vous en Mer avec vos gens, & verrez sur le pas du pont, afin que si les sarrazins se mettoient en leurs Vaisseaux qu'ils ne pussent échapper, je m'en vais ordonner mes gens pour combattre les sarrazins. Et ainsi se partirent de la montagne, fit chacun ce qu'il avoit ordonné. Adonc le Roi Uriam vint & ordonna les gens & les mit en bataille rangée, les archets & arbalétriers sur les armes, & vinrent au découvert de la montagne & virent l'ôt des sarrazins. Adonc s'en allerent par le pays en bel arroy jusques à une arche auprès de l'ôt avant que les Payens s'en aperceussent à plain mains quand ils virent ils crièrent à l'arme.

Adonc l'ôt s'arma de tous côtez, lors le Roi Uriam envoya courant à force de chevaux mille hommes d'armes entre eux qui moult les dommagement & les empêcherent tellement qu'ils n'avoient loisir d'eux ordonner à leur aise, nonobstant ce ils se mirent au mieux qu'ils purent en arroy. Et lors nos gens s'assemblerent avec eux; là eut grand occision de traits sur les sarrazins. Adonc vint le Roi Uriam qui se peine fort d'exiler ses ennemis, faisoit tant d'armes qu'il n'y avoit si hardi sarrazin qui l'osât attendre, mais fuyoient devant lui comme fait la perdrix devant le lanier. Et quand l' Caliphe de Bandas l'apperçût il montra au Roi Brandimont en disant, nous sommes bien fols, si pour cest hommes nous sommes ébais, le demeurant nous doutera & prisera peu.

Adonc poignit le Cheval de si grand ire que le sang lui saillit par les flancs; & sçachez que c'étoit l'un des fiers & des puissant corps qui n'aquit en ce tems, & tourna la terge derrier le dos, empoignit l'épée à deux mains, & frappa Uriam sur le coing du bassin de toute la force & le bassin fut moult d'ur, & pour ce l'épée glissa & vint le coup descendre sur le col du dèrier, entra si avant en la chair qu'il lui treucha les deux maistrès vaines qui soutenoient la tête du cheval. Adonc le dèrier qui ne se pouvoit plus soutenir, s'enclina & le Roi Brandimont s'approcha du Roi Uriam, lui qui sentoit son Cheval aller par terre embrassa brandimont

DE MELUSINE

par le fois du corps, le mit sous lui. La eut grands mêlées, tant de Chipriens comme les sarrazins pour recouvrer leur seigneur, y eut grand nombre de morts & de navres.

Lors le Roi Uriam tira un couteau fort court, puis lui pendoit au côté dextre, & glissa sous la gorgeite du Roi Brandimont, tellement qu'il l'abbatit mort, & puis se dressa sur les pieds, cria à haute voix à Lusignan. Si vinrent les Foievis qui l'ouyrent, & se mirent en la presse, tellement que les sarrazins perdirent la place. Adonc fut le Roi Uriam remonté sur le dèrier du Roi Brandimont suivirent le Caliphe de Bandas, & ainsi se renforça la bataille plus fort que devant, & tant qu'il y eut grand perte d'un côté & d'autre, furent fort grevez les sarrazins, tant de la mort du Roi Brandimont que de leurs gens. Et cependant vint Guyon de Lusignan qui se mit en la bataille avec deux mille hommes & se combattirent fort.

Et quand le Caliphe apperçût qu'il étoit ainsi surprins, il se partit de la bataille, lui deuxième le plus couvertement qu'il peut, s'en vint en la mer. La fut l'Admiral de Damas qui les fit entrer en une petite galloire, doat il étoit autrefois échappé, comme je dis dessus, & fit saillir du port la Navire qui étoit demeuré e.



LA bataille fut moult grande, & y eut grand occasion, mais quand les sarrazins apperçurent que Brandimont de Tharse étoit mort, & que le Caliphe de Bandas les avoit laissez en ce peril, il en furent ébahis, & commencerent à douter, & à perdre la place & aussi fuir vers la marine; mais ce ne leur valut guere, car leurs Navires étoient parties avec le Caliphe & l'Admiral de Damas. Que vous feroient ores long parier. Les payens furent tous déconfits. Adonc retournerent les Barons aux loges des sarrazins où il y avoit moult de richesses Ici se fait l'histoire & parle du Caliphe qui s'en allât dolent par Mer, & jura par les Dieux que s'il pouvoit arriver à Damas à sauté, que encore seroit il ennu aux Chipriens, ainsi vogueoit par la mer, & cuidoit être échappé des Chètiens; mais de quel fol pense souvent demeure la plus grande partie à faire, car le Maître de Rhodes étoit ja de

jà à faire voguer sur la Mer, & tout les gens en galères. Et quand il apperçût grand nombre des sarrazins il pensa que la bataille des sar.

razins étoient déconfite & en remercia notre S. J. Christ. Adonc il s'écria aux seigneurs & aux gens d'armes qui étoient avec lui, dit, beaux Seigneurs & bergens de Dieu les ennemis nous échapperont-ils ainsi de sera grand faute de nous. Lors qui eut veü mettre ses gens en ordonne & courir sur les sarrazins, & jeter canons & traits d'arbalète c'étoit un grand fait horrible à voir. Et quand l'Admiral de damas appercüt le méchef qui tournoit sur eux il liaussa le voile & fit avancer, les armes & échappa du danger de nos gens malgré qu'ils en eussent, & peu de tems la galliotte fut si éloigné que nous en perdirent la veüe, & virent bien que la poursuite leurs pourroit plus nuire que aider si les laissent, tantôt furent leurs vaisseaux déconfites & les payens tuez en la mer & remenerent avec eux les six vaisseaux aux chef S. André, puis saillir de la mer & le maître de Rhodes tout cent fier de la religion, & vint en son logis & alla conter l'aventure au Roi à son frere & aux Barons & comme les payens avoient été tous pris & déconfis leurs vaisseaux ramenez au port, & comme le Caliphe & l'Admirable étoit échappé en une galliotte parquoi le Roi fut dolent & ses Barons aussi, & après de partra ses compagnons tout ce qui avoit été gagné sur les sarrazins sans qu'il en retient à son port un dernier excepté aucunes des tentes & d'artillerie: puis se partit de la & donna congé à plusieurs de ses barons & à leurs gens, & les remercia moult. Et quand ils partirent ils s'en allerent tous riches.

Aprés ces choses faites le Roi Uriam vint à Famasse avec son frere & le maître de Rhodes, & les Barons qu'il amena de poitou & tous lfts plus hauts Barons de son Royaume, & la reçü la Reine Hermine moult joieusement, & rendit devotement grace à Dieu de la victoire qu'il leur avoit donné. En ce tems la Reine Hermine étoit fort en ceinte, & le Roi Uriam avoit fait crier une noble fête: car il vouloit en repos fétoyer les Barons du Poitou & autres Princes privez & étrangers. Et huit jours devant que la fête devoit être, commença arriver grand peuple en la cité, donc le Roi fut joyeux & fit crier sur peine ede corps que nul ne en cherit les visres & trois jours devant la fête la Reine Hermine acoucha d'un beau fils, & eut nom Henry pour l'amour du Roi, & donna le roi des riches dons & y avoie beaucoup de Barons de Poitou qui avoient pris congé du Roi, & de son frere & de la Reine pour eux en aller & leur avoit donné le Roi moult de richesses & puis le mirent en mer & leur avoit baillée lettres le Roi à son pere & sa mere. Et ainsi que la fête étoit au plus grand bruit vinrent dix sept des plus hauts Barons du Royaume d'armenie tous vêtus de noir & sembloit à leur contenance qu'ils fussent au cœur fort courroucez. Et quand ils vinrent devant le Roi, ils le saluerent doucement. Et le Roi Uriam les reçüt & ils dirent au Roi sire le Roi d'armenie votre oncle est trépassé. Dieu lui face merci, & nous est demeuré une belle Pucelle laquelle est sa fille & n'y a héritier qu'elle persä chair & en sa pleine vie il fit faire cette lettre & nous commenda qu'elle vous fut apportée: & nous ne charges que nous requerrifions pour l'amour de Dieu que ce dont il vous fait requête ne lui veuillez faillir: car nous savons bien que la chose est à votre profit, & honneur, seigneurs dit Uriam, si c'est chose que je puisse faire, je le ferai volontiers si print la lettre, l'ardent, dont la teneur fut telle.

Trés cher seigneur ai néveu, je me recommande à vous tant corame je puis

& vous prie d'avoir ma très chere & aimée nièce votre femme pour recommander, par cette lettre je fais à vous deux la premiere requête que onc je vous fis, que jamais vous ferai, car quand ces présentes furent écrites, je me sentis en tel point qu'en moi n'avoit point d'esperence de vie. Or n'ai je point héritier de mon corps qu'une seule fille laquelle Guyon votre frere a veü, je vous supplie qu'il vous plaise de le prier de par moi qu'il la veille prendre à femme & le Royaume d'armenie avec: s'il vous semble qu'elle ne soit digne, si lui aidés à trouver quelque homme qui sçache le pais gouverner & defendre des ennemis de Jesus-Christ. Or y veilles pourvoir de remede convenable: car à tout dire, s'il vous plaît à la fin je vous fais mon héritier, mais pour l'amour de Dieu prenez y garde & ayez pitié de ma fille, qui est ophelie de desolée de tout conseil & confort si vous lui faillés. Quand Uriam oüit ces pieux mots, il fut dolent de la mort du Roi, eut grand pitié au cœur des pieux qui étoient écrits en la lettre. Adonc répondit aux armeniens, disant ainsi seigneurs, je ne vous faudrai pas à ce besoin, car si mon frere ne se veut à s'accorder, si vous ferai je tout le confort & l'aide que je vous pourrai faire. Sire Roi dirent les Armeniens, notre seigneur vous le veuille rendre qui vous doivent bonne vie & longue. Et adonc le Roy Uriam appella Guyon son frere, qui ja sçavoit nouvelle de la mort du Roi d'armenie, dont il étoit fort courroucé, lui dit les paroles qui s'en suivent Guyon tenez ce don, car je veux faire héritier du Royaume d'armenie, & de la plus belle pucelle qui soit en tout le pais, c'est à sçavoir Florie ma cousine fille du Roi d'armenie, qui de la volonté de Dieu est allez de vie à trépas. Or je vous prie que ne fussiez pas ce don, car tel offre n'est pas à refuser. Monseigneur dit Guyon, je vous remercie humblement de cet offre & de ce present. A tunc eurent les armeniens si grande joye que nuls ne pouvoient. Et quand il eut consenti à la parole, ils s'agenouillerent devant lui, lui baiserent les mains à guise du pais.

Et lors reafonca la fête plus grande que devant, & cependant le Roi commenda d'appareiller la navire, dedans les vaisseaux fit mettre moult richesses, & ordonna y entrer belle Baronic, tant de Poitou comme de Chipre, & le maître de Rhodes pour le conduire en armenie, puis furent aux noces le firent couronner & prendre la possession de de tous les Pays & les hommages de tous les sujet, sçachez qu'ils fassent plutôt départir pour eux en aller si se ne fût pour attendre la revelée de la Dame Hermine Reine de Chipre, laquelle revelée à grand joye, y avoit noble geste & grande, donna le Roi Uriam des riches dons aux armeniens. Et après sa fête fait. Guyon print congé de sa seur la Reine, laquelle fut dolente de sa départie, lors le Roi le conduic jusques au port de limasson.

Adonc on dressa les voiles, & fit on desancrer la navire & s'empoignerent en la noble compagnie bien pourvus comme si ce fut pour aller en la guerre, & pour doute des sarrazins, & tant allerent qu'ils apperceurent le ballet de Cruli qui est la maîtresse Ville du Royaume d'armenie où on desiroit leur venue, & étoient assemblez moult de nobles du Pays qui attendoient leur venue, lesquelles furent joyeux quand ils virent approcher la navire, car ils sçavoient les nouvelles que leur seigneur venoit pour ce que les Barons qui étoient allez en Chipre pour porter les lettres avoient mandé la verité, afin de le recevoir honorablement & y e

toient les Barons du pays, les Dames & Damoiselles venues pour les festoyer, & honorer; à cette heure la pucelle Florie étoit là la Maistresse, tout regrettant la mort de son Pere, & n'avoit grande peur que le Roi Uriam ne la voulut pas accorder à son frere, étoit une cause qui moult lui angoissoit sa douleur; mais adonc une Damoiselle bien avisée, lui dit ainsi Mademoiselle, on dit que ceux qui étoient à lés en Chipre, arriveront brièvement au port, dont elle fut joyeuse, regarda en la mer & vit Navires & Galeres, & plusieurs autres grands vaisseaux qui arrivoient au port, puis ouit trompettes, & moult d'autres instrumens de divers sons.

Lors vinrent au port les Bretons du pays, & reçurent honorablement Guyon & sa compagnie, puis le menerent devers la pucelle, laquelle vint à rencontre de lui, Guyon la salua honorablement en disant, Mademoiselle, comme a-t-il été de votre personne depuis que je me partis d'ici; elle lui répondit doucement. Sire, il ne me peut estre guères bien: car mon pere est nouvellement trépassé de ce mortel monde, dont je prie Notre Seigneur Jesus Christ par sa sainte grace qu'il lui fasse vrai pardon & à toutes autres, mais sire, comme pauvre orpheline, je vous remercie tant humblement que je puis des Vaisseaux que vous m'envoyastes, & aussi de la richesses qui étoit dedans.

Comme Guyon épousa la fille Florie, & fut Roi d'Armenie.



Adonc un des nobles Barons d'Armenie par la bieu bantement en adressant ces paroles à Guyon, lui dit. Sire nous vous avons été queris, afin que vous soyez notre souverain Seigneur, Roy & conducteur, si seroit bon que nous vous délivrassions tout ce que nous baillez, & voyez cy Mademoiselle qui est toute prête d'accomplir ce que nous avons promis & au Roy Uriam votre frere. Et Guyon répondit, Seigneurs, ce ne demeurera pas à faire de par moi. Adonc ils furent fiancez, & le lendemain épouez à solennité, & fut la grande feste grande, & dura quinze jours & avant qu'elle fut finie, tous les Barons firent hommage au Roy Guyon. Et après choses, les Barons de Poitou & de Bhipre prirent congé du Roi Guyon, aussi fit le maistre de Rhodes, lequel fit arriver tous les Barons en l'Isle de Rhodes, le lendemain s'embarquerent, & en brief temps arriverent en Chipre, & comme il étoit Roi paisible, dont Uriam loüa notre Seigneur peu de tems après plusieurs de leur Barons de Poitou prirent congé, & le Roi leur fit de beaux dons, & écrit à son pere & sa mere tout l'état de lui & de son frere.

Aussi

Aussi se partirent les barons & le mirent en mer, où ils trouveront les vaisseaux tous prêts & envitailles desque métier leur étoit, adonc ils s'embarquerent en mer priorent le plus droit chemin pour à la Rochelle.

Comme les Messagers apporterent des lettres à Raimondin & à Melusine de leurs enfans qui étoient Rois.



Les barons qui étoient partis après relevée de la Reine Hermine singlerent tant par la mer qu'en peu de tems ils arriverent au port de la Rochelle, & ne entrerent en la Ville où ils séjournerent trois jours puis se partirent & errerent tant qu'ils arriverent à Lusignan, où ils trouverent Raimondin & Melusine, qui les receurent à grande joye. Adonc leur baillerent les lettres au Roi Uriam & de Guion leurs deux fils, quand ils eurent veu & ouy la teneur des lettres ils furent grandement joyeux; louerent notre Seigneur de la bonne aventure &

firent de riches presents aux Barons qui avoient apporté les nouvelles en ce tems Melusine fonda l'Eglise notre Dame de Lusignan & plusieurs monastres, abbayes au pais de Poitou, les renta fort richement en ce même tems fût traité le mariage de son fils nommé Olon à la fille du comte de la marche & en fut la fête grande, les nobles du pais s'assemblerent en grand honneur étoit le lieu de la fête noblement accoutré au dessous de Lusignan en la prairie & la durant arriverent de la Rochelle les Barons & Chevaliers du pais de Poitou, qui s'étoient dernièrement partis de Chipre; mais quand ils scürent les nouvelles de la fête, ils monterent à cheval, tant chevan herent qu'ils arriverent à Lusignan trois jours devant la départie de la fête, firent la reverence au pere & à la mere honorablement, puis pré enterent leurs Lettres.

Quand Raimondin & Melunne scürent les nouvelles qu'ils étoient Rois de Chipre & d'armenie & aussi des quatre victoires qu'ils avoient eues sur les payens, ils en louerent Dieu de voement, furent les Messagers recüs à grande joye, eurent de beaux & riches dons, se renforça la fête pour l'amour de ces bonnes nouvelles.

Comme Antoine & Regnaut demanderent congé à leur pere & mere pour aller voyager en étrange Pays

Bien heureux furent Antoine & Regnaut quand ils ouyrent les nouvelles des conquêtes & victoires que leurs freres avoient eues sur les sarrazins, & de l'honneur qu'ils s'étoient acquis en si peu de tems d'avoir conquis deux si nobles Roiaumes, & orient l'un à l'autre. Mon cher frere je vous dirai que deormais seroit tems que nous allassions chercher nos aventures par le monde, car pourci de demeurer ne pourroient conquérir ne l'ôt ne pris. Adonc ils vinrent à leur pere & mere & lui dirent mon seigneur & vous Madame s'il vous plaît, il seroit bien tems que nous allassions par ce monde à nos aventures pour acquerir l'Ordre de chevalerie: car ce n'est pas notre intention de la prendre que lors que nous jugerons notre avantage comme Uriam & Gyon nos freres l'ont eue, combien que nous sommes par si dignes de l'avoir si noblement né en si noble place, mais si Dieu plaît, nous avons intention de faire bonne diligence. Lors Melusine répondit enfans s'il plaît à Monseigneur votre pere, il me plaît bien Dame, dit Raimondin faites à votre volonté car ce qui vous plaît me plaît aussi, Sire dit Melusine il me semble qu'il est bien deormais qu'ils commencerent à voyager, pour connoître le monde, les étranges marches, aussi pour être connus & connoître le bien & le mal. A l'aide de Dieu icy pourroy-rai tellement qu'ils auront bien de quoi payer leur dépens. Adonc les enfans s'agenouillerent devant leurs pere & mere, en les remerciant de leur bonté l'aide qu'ils leur promettoient faire.

En ce tems es parties d'Allemagne entre Lorraine & Ardaïne y avoit une grande terre appellé la Comté de Luxembourg, qui pour lors étoit nommée Duché, pour ce l'appellerai-je en cette histoire Duché, & en cette terre étoit un vaillant Prince moult renommé lequel avoit nom aselin, étoit seigneur du pays si alla de vie à trépas, & ne demeura de lui nu héritier qu'une seule fille nommée Christine laquelle étoit belle. En cette terre y avoit grand foison de nobles Chevaliers & escuiers qui tous firent hommage à la pucelle, comme à la droite heritier. En ce tems fut en Asai un puissant Roi, auquel n'étoit demeuré de sa femme qu'une fille qui eut nom Melibée de laquelle trépas en sa gesine: & la fit mourir le Roi honorablement. Or advint qu'il ouyt nouvelle que le seigneur de Luxembourg étoit trépassé, & qu'il ne lui étoit demeuré qu'une fille qui étoit fort belle.

Adonc le Roi d'Anlay la fit demander en mariage: mais la pucelle ne s'y vouloit accorder, jura comment qu'il fut ce qu'il pouvoit qu'il l'auroit. Adonc desfia la pucelle & tous ses aidans. Et quand les Barons & la commune du pays le sceurent ils dirent puis que leur Dame ne le vouloit prendre à mary qu'ils lui manderoyent qu'il avoit tout envers la Pucelle, puis firent garnir leurs forts & leurs pays où se retirèrent le plus grande partie des Barons au Bourg & au Château de Luxembourg, avec Christine leur Dame que vous serois ores long conte il n'étoient pas pour lors assez forts pour combattre le Roi d'Anlay; car ils venoient à grande puissance, d'omages dans le pais, puis vint planter le siège devant Luxembourg, & y eut plusieurs escarmouche lesquelles eut grand perte d'un côté & d'autre. Or advint qu'il y eut un homme qui étoit grand terrien, un des plus grands gentils hommes du pays qui avoit été avec le Roi à la conquête de Chique, & aux victoires qu'il avoit sur les sarrazins, lequel s'en étoit venu avec les premiers Poitevins qui étoient ja venus à Lu-

signan, comme avez ouï Melusine & Raimondin lui avoient donné de beaux dons & joyaux, avoit veu Antoine & Regnaut, qui étoient ja forts & grands, de toute condition & fibre, lui sembloit bien qu'il devoient aller en suivre les conditions meurs, de la maniere de leurs freres, lequel gentil homme étoit fort vaillant lequel étoit dedans Luxembourg que le Roi d'Anlay avoit assiégé. Adonc lui étoit sage du métier d'arme à la guerre, retira à part les nobles du pais, leur dit, Seigneurs vous pouvez bien appercevoir que au long aller nous ne pouvons résister à la puissance de ce Roi, pour laquelle chose s'il vous semble bon mon opinion seroit d'y pouvoir de remede devant sans attendre plus tard, car il fait bon fermer l'étable devant que les chevaux soient perdus, ils répondirent C'est verité, mais nous ne pouvons ne voions pas qui y peut remedier sans la puissance de Dieu. Non dit-il sans la puissance de Dieu on ne peut faire grande chose, mais avec il est bon d'avoir aide. C'est une bonne raison dirent-ils, si vous savez nul bon chef pour notre profit, si le dites, car vous y êtes tenu, pource qu'elle est notre Princesse & à nous.

Adonc le Gentil homme prit la parole, conta comme Uriam & son frere étoient partis de Lusignan, toute l'aventure de leur voyage & de leur noble conquête, l'état de leurs Pere & Mere, le maintien de Antoine & Regnaut qui sa voit bien que qui iroit requerir secours aux deux freres qui y viendroient à grand puissance quand on leur conteroit le fait. Vous dites bien, dirent les nobles, adonc manderent Christine, lui conterent cette affaire, elle leur dit Seigneur, je vous recommande ma terre & la vôtre, & en faire comme il vous semblera pour mieux en l'honneur de moi & de vous, car sachez que pour mourir ne pour être desheritée, je n'aurai le Roi d'Anlay à mari, non pas qu'il ne vaille mieux que moi: mais pource qu'il me veut avoir par force. Et ils lui répondirent, ne vous doutez Madame, car s'il plaît à Dieu, il n'aura ja tant de puissance tant que nous pourrons aider de nos corps, Seigneurs, dit la Dame, grand merci, lors se départit de là, adonc un des Barons reprit la parole en disant, vous qui nous avez mis en cette querelle, dites en tout ce qui est bon d'en faire; je le ferai volontiers, dit le chevalier, s'il me semble bon me baillerez de vous autres, irons à Lusignan sçavoir que nous pouvons trouver chose qui nous soit profitable, nous le ferons volontiers, dirent-ils. Adonc choisirent ens'eux deux des plus notables pour aller avec lui, & partirent environ le premier somme monté sur chevaux à l'avantage & faillirent par une poterne, passerent par l'un des côtes de l'ôt que jamais ne furent appereus, exploiterent tant qu'ils virent environ soleil levant à huit lieues de là, se penèrent fort à chevaucher. Ici à parler d'eux, & parlerons de Melusine de ses deux enfans, à sçavoir Antoine & Regnaut.

La fête fut grande au dessous de Lusignan en la prairie, on y joua fort vaillamment; mais sur tout les Dames aux Antoine & Regnaut jouèrent mieux au dire des Dames qui là furent & aussi des Chevaliers; y furent donnez de moult beaux dons & riches joyaux; mais cependant Melusine pensoit à l'état des ses trois fils, leur fit faire de moult riches & grands habits & pourvoir de nobles hommes lavez pour eux gouverner honorablement par tout où ils servoient. Et cependant vinrent les Ambassadeurs de Luxembourg, qui firent moult honorablement la reverence à Raimondin & à Melusine, à la compagnie, & furent joyeusement receus.

L'HISTOIRE

Adonc fut connu le Chancelier qui avoit été à la conquête de Chipre, & fut grandement festoyé, lors Antoine pour le grand bien qu'il avoit oui dire de lui, le retint pour aller avec eux en voyage où ils avoient intention d'aller à l'aide de Dieu, il lui dit, Monseigneur, où avez vous intention d'aller, & Antoine lui répondit, à l'aventure que Dieu nous voudra donner pour avoir honneur de chevalerie.

Je vous enseignerai, dit le chevalier, la plus honorable que jamais Gentils-hommes eussent en eux aventure. Quand les Damoiselles l'entendirent, ils se vinrent accoller honorablement en lui disant Noble & sage homme, dites-nous que c'est volontiers dit le chevalier, tant pource que je serois joyeux de votre avancement, & de raison soutenir & manifester le bienfait & admonester ceux qui veulent avoir honneur, en suivre la voye de bien avoir. Sçachez, Seigneurs, que tous ceux qui veulent & aiment verité, honneur & chevalerie, ils doivent aider à soutenir en leurs droits les vives Dames, orphelines & orphelins, pource qu'il est ainsi qu'en la marche de Lorraine & Ardene à une moult riche contrée qu'on appelle la Duché de Luxembourg, laquelle Duché a long-tems gouverné comme son propre heritage un noble & vaillant homme.

Or advint que depuis un peu de tems en ça est allé le noble homme de vie à trépas, & n'est demeuré de nuls heritiers fors qu'une belle pucelle à laquelle tout le pais & bonnes villes ont fait hommage. Messieurs plaise vous sçavoir que le Roi d'Anfai l'a demandée à femme, mais elle pour rien qui soit ne s'y est voulu consentir. Pource qu'il a été autrefois marié lequel Roi d'Anfai en a eu tel dépit, qu'il a défié la pucelle & tout son pays, y est entré à bannière déployée fait tant guerre de feu & de sang, tout ce il le faisoit par son ouvrage sans cause & sans raison a assiégé la pucelle & ses gens en la ville de Luxembourg, a juré qu'il n'en partirait jamais jusques à ce qu'il l'aura prise & dit comment qu'il soit qu'il l'aura par force ou par amour, donc messeigneurs, il nous semble qu'il n'y a au monde plus honorable voyage ne plus raisonnable que cestui, car tous ceux qui aiment honneur doivent tirer celle part, vous dites vrai dit Antoine & sçachez que je parlerai à madame à sçavoir de l'aide que monseigneur mon pere & elle nous voudroit faire & à l'aide de Dieu nous irons secourir la pucelle que le Roi d'Anfai veut avoir par force dont il me semble qu'il est mal conseillé: car quand on les a eues par bon gré accordée à la loi de mariage, si a t il aucune fois entr'eux grand discord; Monseigneur, dit le chevalier, c'est verité, mais s'il vous plaît prendre le voyage moi & mes compagnons vous conduiront & vous aideront.

Adonc les freres lui répondirent grand merci, sçachez que là nous irons au plaisir de Dieu, adonc ils vinrent vers leur pere & le Chevalier retourna vers ses compagnons; leur dit comme il avoit exploité en ces paroles, & que sans leur requête avoit le secours des deux freres, & seroit encore prié de les y mener, & leur disoit la maniere comme il avoit conté le fait aux deux freres, en démontrant que c'étoit aumône grande de payer à la pucelle, sans ce que les freres sçeuvent qu'ils fussent aucunement tenus à elle. Or vraiment dirent tous les Barons, c'est joyeusement besogner.

DE MELUSINE:

Comme Regnaut & Antoine demanderent aide à leur Pere & Mere.

Lors Antoine & Regnaut, vinrent la leur pere & mere & leur conterent ces nouvelles en les conquerant qu'ils les voullent aider à faire cette entreprise Dames dit Raimondin en cette raison à un commencement d'armes, je vous prie chèrement que vous leurs fassiez faire tel arroi que nous y ayons honneur, & qu'il en soit parlé à tout jamais. Pour votre vouloir accomplir dit Meluene, je m'efforceray de faire si bien que en serez content, après la départie de cette fête & accomplirai votre commandement.

Adonc fit crier à la trompette que tous les Gentils hommes du pays, autre tels qu'il fussent qui voudroient venir aux gages de Antoine de Regnaut de Lusignen qu'ils vissent un jour qui seroit nommé à Lusignen, & que la ils seroient payez de leurs gages pour un an, & aussi fit crier par tout le pays de Poitou & es marches d'environ incontinent après la fête se départit, donc je vous avois parlé & se retira chacun en son pays. Ici je me tairai de la fête, & vous dirai comme Melusine fit l'appareil de ses deux enfans pour eux en aller au secours de la pucelle.

Comme Melusine fit assembler grand nombre de gens-d'armes, & les fit payer pour un an entier pour aller avec ses enfans en bataille.



Après que Melusine eut fait les gages il s'assembla dans la prairie grand foison de Gentils hommes chevaliers & autres, tant du pays de Poitou comme des marches voisines d'en tout le pays, lesquels furent nombrez quatre mil bassinets 5 cens Archers & Arbalétriers, sçachez

qu'il n'y avoit nuls gages fors de puissant valets d'armes armez de grosses dagues & rapelins, & furent logez en pavillons & bien ordonnez que chacun s'en loia, leur firent Raimondin & Melusine delivrer & payer leurs gages tout entierement pour un an. Et tandis qu'elle faisoit leur appareil les deux freres s'entretenoient avec l'écur de belles paroles & aussi les Barons, leurs demandoient de l'état de la pucelle & du pays, & ceux lui dirent la verité, & étoient joyeux de l'apparence du secours qu'ils voioient si prestement appareiller, car ils eussent bien pris en gré la moitié de l'appareil.

Adonc ils louerent Dieu bien devotement, & envoierent un messaier à Luxembourg pour leur annoncer le grand secours que Dieu leur envoyoit, dont ils furent joyeux puis allerent dire ces nouvelles à la Damoiselle qui moult se renforça, & commença à louer son créateur, incontinent la nouvelle fut répandue par la Ville,

& en eurent grand joye qu'ils ne pouvoient plus. Si firent sonner les trompettes; les menestriers firent grands feux par les carrefours de la Ville, disant à haute voix joye & victoire à notre pucelle, quand ceux de dehors les ouïrent, ils s'en donna rend grand merveilles, l'allèrent annoncer au Roi qui fut pensif. Adonc vint une épit qui lui dit. Sire soyez sur votre garde, car ceux de la Ville s'attendent d'avoir secours bien bref. Je ne puis savoir, dit le Roi, dont secours leur peut venir, je ne doute pas que je ne les aye par force ou par famine; ainsi passira le Roi d'Anfay, mais depuis il s'en trouva deceu. Or laisserai parler de lui & de Melusine, comme après qu'elle eut tout accompli de ce qu'il falloit à ces deux enfans, elle les fit faire chevaliers à leur pere, y eut bel ébatement en la prairie de Lubignan; & y en eut trois autres faits chevaliers en cette journée pour l'amour des deux freres, & eurent chacun robes, chevaux, harnois, & largement de finance, tout fut prêt pour partir.

De la belle remonstrance que Melusine fit à ses enfans.

Melusine appella ses enfans, leur dit, mes enfans de la compagnie de votre Pere & de moi vous vous départez, sera grand'aventure si jamais je vous revois, pourtant je vous veuille enseigner, c'est pour votre bien ce que je vous dirai, si l'entendez & retenez bien, car il vous sera bien besoin au tems avenir. Premièrement aimez & louez Dieu notre Créateur tous les jours, tenez fermement & saintement les commandemens de notre foi Catholique, soyez humbles & doux aux bons, rigoureux aux mauvais, faites en tout tems belle réponse aux grands, & aux petits, si tenez parole à chacun, quand tems en sera ne promettez chose que ne puissiez accomplir selon votre pouvoir, nettoyez les rapporteurs de paroles par devers vous, ne croyez envieux, ni ne croyez legerement, car ce fait aucune fois maint ennui, ny mettez avarecieux en office, ne vous accointez de femme d'autrui, départez à vos compagnons loyaument de ce que Dieu vous donnera: soyez doux, débonnaires à vos sujets, fiers & cruels à vos ennemis jusques à tant qu'ils soient soumis à votre obéissance si par force le font faire, si c'est pour traité, si les traitez amiblement à vous, prenez raison d'eux, puis souffrir aussi selon le cas; mais comment qu'il soit, ne tenez ja long traité, car ce plusieurs ont été d'iceux, gardez-vous bien de trop menacer & vanter, mais faites votre fait à peu de paroles ce que faire se pourra, n'ai ja nuls de vos ennemis en dépit tant soit petit, mais soyez toujours sur votre garde, ne soyez pas entre vos compagnons comme sire, mais soyez communs, aussi honorez chacun selon son degré, leur donnez du vôtre selon votre aisement, & que la personne le voudra donnez aux bons hommes d'armes de chevaux cottes d'acier basins & argens selon raison, & si vous voyez un bon homme qui vienne devers vous mal vêtu ou mal monté, si l'appellez humblement, & lui donnez, robes, chevaux, harnois, selon la valeur de la personne, selon tout le pouvoir que vous avez alors.

Or mes enfans je ne vous sçai plus à présent que faire, fors que vous tenez verité à toutes vos affaires. Tenez je vous donne à un chacun un anneau d'or dont les pierres

ont une même vertu, car sçachez que tant que vous aurez bonne cause que vous ne serez ja déconfus bataille.

Et lors les baïsa tous deux amoureuxment comme leur pere, ils la remercièrent & prirent congé de leur pere qui fut dolent de leur départie, adonc ils firent sonner les Trompettes & se mirent rous devant, puis se délogea l'avant garde, après tout le sommage, & la grosse bataille, après, l'arriere garde en bonne ordonnance. Et faisoit beau voir l'ôt de l'avant-garde, & l'avoit à gouverner un vaillant chevalier & ces gentils hommes & les deux Ambassadeurs de Luxembourg, puis les deux freres menerent la grosse bataille, en l'arriere-garde furent les deux Chevaliers qui menerent Uriam & Gayon en Chipre qui leur conterent comme le soudan avoit assiéger le Roi de Chipre, aussi Raimondin & Melusine avoient recommandé l'état de leurs enfans à ces deux Chevaliers se logerent la premiere nuit au dessous d'une forte Ville sur une petite Riviere, étoit icelle Ville nommée Mirebel, & l'avoit fondée Melusine. En cette nuit les deux freres firent faire banquet ainsi que s'ils eussent déjà été en la terre de leurs ennemis, dont plusieurs se donnoient grand merveilles, mais ils ne l'osoient refuser, car Antoine & Regnaut étoient si terribles que chacun les doutoit. Et le lendemain au matin les deux freres firent crier sur peine de perdre leurs harnois & leur chevaux & être bannis de leurs compaignie que chacun chevauchât armé sous la bannière en belle bataille, nul ne l'osât refuser, en cette maniere chevaucherent environ deux journées tant qu'ils vinrent en champage, & étoient plusieurs ennuyez de porter leur harnois, tant pour ce qu'ils n'en étoit nul besoin, comme pour ce qu'ils ne l'avoient pas accoutumé, & en parloient quasi tous.

Adonc vint le Chevalier de l'avant-garde aux deux freres, leur dit, Messieurs le plus de vos gens se ricne mal content de ce que vous les contraignez à porter leurs harnois, car il leur semble qu'il n'en est nulle nécessité tant qu'ils viennent à approcher la lettre de nos ennemis, comment sire Chevalier dit Antoine, vous semble t'il point que la chose accoutumée de longue maine soit mieux connue de ceux qui n'exerceront que celle qui est nouvellement apprise, & si est moins grevable c'est bien dit, dit le chevalier, il vaut mieux dit Antoine qu'ils apprennent à porter leur harnois en tems, afin qu'ils les portent plus à leur aise, & eux rafraichis s'en allerent pour sçavoir comme ils pouvoient aisément soutenir & souffrir quand mérier en sera, car s'il leur convenoit apprendre contre les ennemis la peine leur doubleroit plus grande, vous sçavez bien qui n'apprent son métier en sa jeunesse, à grand peine pourra t'il être bon ouvrier en sa vieillesse, Monseigneur, dit le Chevalier vous en portez vaillamment, & est en votre raison bonne, adonc se partie de lui annonça plusieurs cette raison tant que cette nouvelle fut sçeuë par tout l'ôt. donc chacun se tint bien content, & dirent que tous en semble. Ces deux enfans ne scauroient faillir à avoir grand bien au monde si Dieu leur donne vie, viendront à grand perfection de bien & haut honneur.

L'HISTOIRE

Comme les deux freres firent de nuit crier alarme pour essaiër leurs gens.

Celle nuit l'ôt se logea sur une riviere qui lors étoit appellée aimée, & quand ce vint aux premiers l'omes les deux freres firent crier alarme effroyement parmi l'ôt, adonc y eut grand trouble chacun s'arma de toutes parts, & se mirent en bataille chacun sous sa banniere devant leur tante en belle ordonnance bien accompagnez de nobles gens & grand foison de fallots bien allumez, & y avoit si grand clarté comme s'il eut été jour, & toutes les bannieres s'apprêterent pour aller en bataille. Et sçachez que c'étoit grand beauté à voir la noble contenance, & la belle ordonnance des gens d'armes & les deux freres qui alloient de bataille en bataille & la où il y avoit faite d'ordonnance ils la lui mettoient, & les trois Ambassadeurs de Luxembourg regardoient bien leurs ordonnance, & disoient l'un à l'autre, ces enfans sont bien taillez de conquerre encore une grande partie du monde, or peut bien dire le Roi d'Anfai, qu'il comparera sa fol entreprise qu'il a fait notre puelle & à son país.

En ces parties furent long tems que les coureurs eurent partout decouvert, & qu'ils furent retournez en l'ôt & dirent qu'ils n'avoient rien veu donc s'émervillaient qui pouvoit faire tel effroi, mais en la fin il fut bien sçeu que tes deux freres l'avoient fait crier. Lors vinrent les deux Chevaliers de l'arrière garde, ceux de l'avant garde, aux enfans en disant.



Messeigneurs, c'est fine plaie à vous de faire travailler vos gens d'armes pour néant. Comment dit Antoine quand vous ferez faire un habit, ne le faites vous pas essayer, sçavoir s'il n'a rien à dire, & tous répondirent sire oui c'est à bon droit, adonc dit Antoine, si j'ai voulu essayer mes compagnons, avant qu'il en fut tems pour sçavoir comme je les

aurois prêts à mon besoin veu que nous approchions près de nos ennemis, afin que si aucune chose y eût eu de faite nous eussions pourveu de remede convenable & a moins de dommage.

Et quand ils entendirent cette parole, ils répondirent, Monseigneur il est vrai que ici n'aquerra son & te donneront grand merveilles de leur gouvernement, & disoient à eux même qu'ils viendront encore à grand perfection, il ne demoura gueres que le jour vint & les trompettes sonnerent & l'avant-garde, le sommage & le charroy délogerent & puis après l'ôt, tant allerent qu'un soir se logerent sur une riviere, nommé Meuse, au dessous d'une forteresse nommé D'anchâtel, de là n'a voir pas plus de deux logis jusques au siège de Luxembourg. Adonc vinrent les Ambassadeurs aux deux freres & leur dirent, Messeigneurs il n'y a plus que douze lieues jusques au siège & seroient bon que vous fissiez rafraichir vos gens sur cette ri-

viere

DE MELUSINE.

vieré, car ici y a assez bon sejour & bonnes prairies, & aussi de vous voudrez & devrez faire.

Comme les deux freres Antoine & Regnaut envoierent leurs lettres au Roi d'Anfai.



Adone Antoine répondit incontinent aux Barons Seigneurs, l'avint est tout fait dès que nous partimes de Lusignan, car aussi tôt que mon frere & moi aurons envoyé vers le Roi d'Anfai, s'il ne veut faire ce que nous demanderons, il se peut bien tenir seur de la bataille, & en donnera Dieu la victoire à qui il lui plaira, mais il nous sembla que nous avons bonne esperance que Dieu nous aidera, & aussi nous lui pensons requerrir raison que combattre à lui; mais il faut aviser qui portera notre message. Sire, dit le chevalier, moi s'il vous plaît, ce homme qui seait le chemin & le pays nous irons au plaisir de Dieu.

Il me plaît bien dit Antoine, mais ce ne sera pas encore jusques à ce que je l'aurai approché de deux ou trois lieues près afin d'aventure, que si la bataille venoit vers nous, que nous ne tardions pas longuement, car s'il la veut nous voudrions

être là arrivez. Et ainsi demeurèrent jusques au lendemain matin que l'ôt se délogea & passa la riviere sous Diagne en belle ordonnance, chevaucherent tant qu'ils vinrent loger un soir entre Verrent & Luxembourg, le lendemain bien matin Antoine envoya le chevalier de l'avant-garde & le Gentil-homme devers le Roi d'Anfai, en disant les paroles que ei-aprés s'ensuivent. Adonc tant exploitent qu'ils vinrent en l'ôt du Roi d'Anfai lesquels furent fort bien connus qu'ils étoient messagers, & firent tantôt mener au Roi lequel ils saluerent & firent la reverence comme ils devoient, puis le chevalier lui dit, Sire Roi nous sommes envoyez de par Antoine & Regnaut de Lusignan freres, pour vous montrer la faute & l'onvrage que vous faites à Mademoiselle de Luxembourg, lesquels vous mandent si vous voulez retablir les dommages & vilennie que vous avez faite à elle à ses gens & à son país, vous ferez bien de vous déquartir de ce pays, leur intencion est de le vous faire reparer ou comparer à force d'armes, & m'en répondez de qu'il vous plaira de faire: comment sire chevalier le Roi êtes vous venu ici pour prêcher, bien peu pourrez conquerre, car pour vos lettres ne laisserai je à faire à mon intention, mais tant pourrez prêcher qu'il vous plaira, car je prens fort chatement à ouïr vos prêchemens, & aussi je croi que vous ne dites ces choses sans par rais. Sire Roi, dit le chevalier, qui fut fort cour-

N

roucé, si vous ne faites promptement ce que les Seigneurs vous mandent, la truffe vous lesa tantôt brief montrée. Sire chevalier, dit le Roi menasser pouvez assez, car autre chose n'emporterez vous de moi, car votre maître ne aussi votre menace ne puisse pas d'un fêta, donc Sire Roi dit le chevalier, je vous défié de par ces deux Damoiseaux de Laignan, de par tous leurs aidans. Or bien dit le Roi je me garderai de méprise & de perre. Il vous en sera bien besoin dit le chevalier, puis ils se partirent. Et quand ils furent dehors des logis le gentil-homme prit congé de lui & alla à Luxembourg pour raconter les nouvelles des deux freres. Et quand il vint à la porte, il fut bien connu, & lui fut planche avalée & la porte ouverte: puis on lui demanda des nouvelles, & il leur dit faites bonne chere: car vous aurez tantôt le plus noble secours qui fut out vû & sçachez que si le Roi d'Anfai attend qu'il sera mort ou pris & tous ses gens seront déconfits. Adonc commença telle joye parmi la ville que ceux de l'ôt en ouïrent le bruit, & se donnerent grand merveille que ce pouvoir être & allerent dire au Roi. Et il aépndit, il se reconfortoit au secours de ces deux Damoiseaux de par qui le chevalier nous a défié, je crois bien qu'il en ont nouvelles & pour ce font ils telje joye, au nom de Dieu, dit un ancien chevalier ce deut bien est vrai, & seroit bien d'y prendre garde: car il n'est nul petit ennemi. N'avez doute dit le Roi, je connois assez bien au semblant: car devant qu'ils soient venus de Poitou, nous aurons fait une partie de notre volonté. Or vous laisserai à parler du Roi, & parlerai de l'Ecuyer qui étoit venu de Luxembourg pour porter les nouvelles à la belle Pucelle. Et adonc lui conta la verité du fait, elle l'enquit de mout de chose des deux freres de leur contenance & de leur être, & il lui dit Antoine porte sa griffe de lion à la jouë & la fierté & grand puissance de lui, puis lui conta de Regnaut qui n'avoit qu'un œil, & lui dit de beauté de leurs corps, aussi des membres dont elle s'émerveilla mout & dit que c'est grand dommage, quand y a défaut de membre en tels nobles hommes.

Tant heurta le chevalier qu'il vint en l'ôt des deux freres & leur raconta comment il avoit fait son message, & aussi l'orgueilleuse réponse du Roi comme il avoit défié de par eux, & aussi comme l'Ecuyer étoit départi, & étoit allé à Luxembourg conter les nouvelles de leur venue & quand les deux freres l'ouïrent, ils firent crier parmi l'ôt que tous ceux qui n'auoient bonne volonté de venir en la bataille, se missent d'une part & qu'il leur donneroit congé de retourner en leur pays, mais ils écrierent à haute voix. Ha francs Damoiseaux, faites sonner vos trompettes & vous mettez en chemin, car nous ne sommes point venus en votre compagnie, si non pour prendre l'aventure telle que Dieu nous vouldra donner. Ha Seigneur, allons courir sur nos ennemis, car à l'aide de Dieu & à la bonne volonté que nous avons, ils seront bien tôt déconfits. Quand les deux freres ouïrent la réponse de leurs gens, ils furent joyeux & firent déloger leur ô, & vinrent loger sur une petite riviere, & furent l'avant-garde & la grosse bataille logez ensemble, & firent l'arrière-garde, pour ce que on ne pouvoit aller plus avant, & souperent ensemble, puis on s'alla reposer, & fut ordonner que chacun fût prêt au point du jour & laisser pour garder les logis bien deux cens hommes & cinq cens Arbalétriers. Adonc l'ôt se mit en chemin, là viffiez bannieres & pannoas au vent, là pouvoit on voir la fleur de chevalerie, bassinets reluire & harnois cliquer ensemble, que c'étoit beauté de voir. Ils se

seroient ensemble si que l'un ne passoit pas l'autre. Les 2. freres furent au premier de front montez sur deux détriers armez de toute pieces, & en telle état allerent tant que environ soleil levant ils vinrent sur une petite montagne & voyoient en la vallé la ville & chateau de Luxembourg & le grand siège à l'environ, & sçachez que ceux du siège n'avoient point encore apperçût l'ôt des deux freres, mais ils étoient tous assésuré qu'ils devoient avoir bataille. Adonc Antoine envoya 4. cens bassinets pour étonner l'ôt & venoit après le petit pas en belle bataille, & sur les aisles avoit archers & arbalétriers en belle ordonnance. Lors les quatre cens combatans vinrent en l'ôt, & se ferirent dedans à cource de chevaux en criant Laignan & alloient parmi l'ôt occiant & abatait tout ce qu'ils rencontroient. Et quand ils furent approchez de la tente du Roi, les gens du guet de celle nuit qui n'étoient pas encore desarmez, leurs furent au devant pour le cry & tumulte qu'ils faisoient en exploitant leurs entreprises à l'encontre les uns des autres y eut beaucoup de lances brisées, & tourna le dommages sur ceux du siège, mais soudainement le Roi s'arma & se mit sous la bannier devant sa tente cependant qu'ils tenoient en pied tout l'ôt fut armé & se tirerent à la banniere du Roi qui leur demanda, Sire dirent ils, ce sont gens d'armes qui sont venus en votre ost fierement & crie Laignan, & vous ont ja fait grand dommage, & si n'eut été le guet de la nuit il vous en eussent encore fait davantage: car il leur sont venus audevant, & les ont combatus au dehors des logis où ils les ont reboutez par force. Ces deux Damoiseaux, dit le Roi, qui m'ont défié n'eussent guere arrêté à me porter dommage, mais je m'en pense bien venger.

Adonc vint Antoine & la bataille qui fit sonner les trompettes: Et quand le Roi d'Anfai l'apperçût il vint hors des logis en bataille rangée. Lors les batailles se rencontrerent, & les archers & arbalétriers commencerent à tirer: la eut des morts & de navrez grand nombre de Anfais, & néanmoins ils assemblerent à grandes batailles adonc Antoine poignit le cheval des éperons de la lance baissée, & frapa vit chevalier par telle roideur que la targe ne le Jissetam le peut onc garantir qu'il ne le tuât par terre puis il tira l'épée & frapoit à dextre & à fenestre si grands coups & si pesant qu'en peu d'heure il fut connu par toute la bataille, si que le plus hardy d'eux tous ne l'osoit attendre. Lors Regnaut vint sus un courfier criant Laignan, lequel faisoit tant d'armes que tous les ennemis le doutoient. Adonc la bataille fut fiere & horrible d'une & d'autre mais toutes fois la plus grande perte tourna sur le Roi d'Anfai & ses gens lequel fut moult dolent: & s'évertuoit fort & faisoit de beaux vasselages, mais tout ne lui volut rien, car les Poitevins étoient forts & fiers comme lions. Lors vit bien le Roi d'Anfai qu'il ne pouvoit résister contre la puissance des deux freres.

Comme Antoine & Regnaut déconfirent le Roi d'Anfai devant Luxembourg & comme il fut prins.

LE Roi cria à haute voix anfai aiant barons ne vous ébahissez point car la journée est nôtre, puis di oit. Faisons poindre nos chevaux & nous entretenons ensemble, & incontinent les verez tous déconfit. Adonc se rassemblerent en tout leur Roi, & firent une fiere rencontre aux poitevins, ls y eut maint hommes mort, & occis à grand douleur.

L'HISTOIRE

La mer de fut belle & claire, le Soleil éclaidissoit qui faisoit reluire l'or & l'argent, les couleurs des bannières & des panaceaux. Les driers brandissoient, & plusieurs alloient parai le champs sans mîre traînat leurs rênes.



A Donc fut la noise grande du charpentin des épées & des haches du bruit & cri des abatus & pour ce entendirent ceux de la Ville coururent aux armes, & chacun à la garde, car moult le doutoient de trahison.

donc l'écuyer qui là étoit en la maîtresse Tour avec la pucelle, quand il eut oïr la noise il mit la tête par u-

ne fenestre, & il aperçut la bataille fière & mortelle, bien connu entre les autres combatans que c'étoit antoine & Regnaut qui étoient venus combattre le Roi & ses gens, si s'écria Mademoiselle, venez voir le Dieu d'amour en sa propre figure, ami dit la Demoiselle, qu'est ce que vous me dites? Je vous dis, dit le chevalier, que vous venez voir toute la fleur de chevalerie noble & courtoisie qui de long pays est venue pour battre vos ennemis, pour votre honneur garder & votre pays & vos gens, ce sont les deux enfans de Laignan qui sont venus défendre & garder du Roi d'Anfai de toute sa puissance & aventurer leur vie pour votre honneur garder. Adonc la Demoiselle vint à la fenestre, regarda la mortelle bataille & horrible mêlée, puis tint, vrai Dieu que fera cette pauvre orpheline mieux uolunt que me fosse noyée, ou mourir d'autre mort cruelle, ou que je fusse mortelle que tant de nobles créatures fussent peries pour mon péché. Moult fut la pucelle dolente en son cœur du grand méchef qu'elle voioit qui venoit par elle de la grosse bataille. Et pour vrai l'occision fut grande d'une part & d'autre, car le Roi reconforta ses gens leur donna grand courage, car à celui point fit grand dommage aux Poitevins. Lors Antoine voyant le grand dommage que le Roi d'Anfai lui faisoit, il lui en dépût, dit en soi-même, sire Roi, votre dureté sera courte ou la mienne, j'aime mieux mourir que je vîsse ainsi meurtir mes gens devant moi.

Si commença à picquer le cheval des éperons par grand fier comme courroucé contre le Roi l'épée au poing & le ferit sur le bassin par telle force qu'il le fit encliner sur le col du cheval si étourdi qu'il ne vit s'il étoit jour ou nuit, ne il n'eût force de soi aider & soutenir. Et ce voyant Antoine remît son épée au fourreau & le print par le bois du corps, le mit hors de dessus son cheval & le tira si rudement, que peut s'en faillit qu'il ne lui creva le cœur au ventre, puis il le bailla à

DE MELUSINE

garder à quatre Chevaliers, leur commanda sur leur vie qu'ils lui en fussent répondre, ils lui dirent que si seroient ils si le lierent & l'emporteroient dehors, appellerent en leur aide trente cinq baillets, après Antoine retourna à la bataille, criant à haut Barons frappez tant que vous pourrez sans épargner la journée est à nous Dieu merci; car j'ai priés le Roi d'Anfai qui tant a fait de vilnoie à la pucelle, lors y eut mêlée, firent tant d'armes les deux freres que chacun qui envoioit, disoient que jamais ne virent deux chevaliers qui tant en fussent, que vous voudroit le Comte, quand ils sçurent que leur Roi étoit priés ils ne firent pas grand dessein. Et la gagnèrent les Poitevins noble conquête. se logerent es tentes & pavillons du Roi d'Anfai, & quand il fut un peu reveu il connut bien à rente, & ne se peut tenir qu'il ne lui dit Damoiseau, bien dit-vrai celui qui dit qu'en peu d'heure Dieu la benie, car aujourd'hui au matin on n'eût guere fait ceans pour vous. Sire, dit Antoine, c'est par votre péché qui faites guere aux pucelles sans cause, & voulez avoir à force igachez que vous en ferez bien payé selon votre droit, car je vous rendrai à subjection de celle que vous voulez avoir par force. Quand le Roi l'entendit il en fut honteux, & lui répondit puisqu'il n'est ainsi fortuusement advenu, j'aime mieux ma mort que ma vie, nenny, dit Antoine, je vous rendrai en sa mercy & en la subjection d'icelle.

Comme le Roy d'Anfai fut mené devers la Pucelle Strassienne.

A Donc Antoine appella les douze Chevaliers qui viarent à Laignan en ambassa te avec le gentil homme, leur dit. Menez ce Roi en la Ville vers la pucelle, lui dites que je lui en vois son ennemi pour en faire à sa volonté.

Lors ils le menerent jusques dans la Ville comme on leur avoit enchargé, où ils furent bien feroiez, car bisa sçavoir la pucelle ce qui étoit de la victoire. Les Citoyens & la pucelle menerent grand joye à leur venue, & dirent les messagers. Madame, les deux Chevaliers se recommandent à vous, & vous envoie le Roi qui est votre ennemi prisonnier pour en faire votre volonté. Sire dit la pucelle ici appartient grand guerdon, mais je ne suis pas assez puissante de le guerdonner, je prie à Dieu de bon cœur qu'il leur vueille rendre beaux seigneurs, je vous prie de dire à mes deux seigneurs qu'il leur plaise de venir loger ceans, & amener avec eux de leur Baronnie tant qu'il plaira, & tandis on fera ensevelir les corps marts, & aussi mon conseil advisera comme on les pourra satisfaire de leur point. Et vous sire, vous jurez par votre Raiauté que vous ne partirez pas de ceans sans le gré des nobles Damoiseaux qui vous ont ici envoié: car je n'ai pas le courage de vous mettre en prison bien fermée, non seulement pour l'amour de vous, mais pour l'amour de ceux qui vous ont ici envoiez.

Mademoiselle, dit le Roi mettez moi où il vous plaira, mais je vous jure que je ne partirai de ceans sans votre congé & le leur aussi, car j'ai vu tant de bonie tant d'honneur & vaillance en eux, que je désire être accointé d'eux, pour ce en pourrai mieux valoir: combien que ils m'ont porté grand dommage & à mes gens aussi, & quand à la voir il ne m'en chaut gueres, lors la Demoiselle le fit mettre en une chambre, & avec lui dames, Damoiselles, Chevaliers, Ecyers, pour lui faire oublier sa

L'HISTOIRE

erre pour le réjouir & ôter de la mélancolie, ce fait les messagers retournerent aux Tentes, & raconterent le mandement de la pucelle aux deux freres, & ils tinrent conseil, & ordonnerent le Maréchal de Pôe pour gouverner leurs gens tant qu'ils retournerent aussi, ils lui demanderent à faire ensevelir les morts & nettoyer la place où la bataille avoit été. Lors se partirent de la Ville & leur vinrent audevant cent gentils hommes & les barons du pays, qui firent la reverence aux deux freres, & les prirent de par la pucelle qui vint en la Ville, & ils répondirent que si seroient-ils volontiers. Alors les deux freres monterent à Cheval avec deux cent chevaliers. Et Antoine étoit monté sur un grand dérier, & vêtu d'une casaque de velours cramoisi tout broché de perles moult riches, & le bâton au poing, & aussi son frere ainsi vêtu & ordonné. Et quand les barons virent les deux freres ils furent ébahis de leur fierté, & disoient qu'il n'étoit homme qu'il peut résister contre leur puissance, & s'émerveilloient de la griffe Lion qu'ils apperceurent sur la joue d'Antoine, & disoient que ne fut ce, que n'y avoit point de plus bel homme au monde & plaignoient Regnault pour ce qu'il n'avoit qu'un œil, car il paraissoit toute beauté du surplus.

Adonc les deux freres partirent de leur tente & la noble baronie de leur gens avec les Chevaliers & barons du pays, chevaucherent tant qu'ils vinrent à Luxembourg entrèrent dedans, & y avoit devant eux Trompettes aux Heraux, & menétriers avoient les bourgeois encourtiné les raës, & y avoit des bourgeois aux fenêtres richement parées & vêtues. Si furent les deux freres regardez des habitans de la cité: disoient l'un à l'autre. Voiez les deux freres regardez des habitudez, celui n'est pas sage qui prend noise & débat à ses gens, & avoit grand merveille de la joue d'Antoine, aussi c'étoit une étrange chose à voir; mais la beauté qui étoit au demeurant faisoit cela oublier, & aussi il ne lui mettoit pas fort, & puis alerent vers la maîtresse forteresse, Dames & Damoiselles les regardoient par les fenêtres, disoient que onque n'avoient veu Damoiselles de plus noble affaires. Et lors vinrent au château descendirent devant la salle, puis leur vint à l'encontre Christine la pucelle accompagnée des Dames Damoiselles chevaliers & escuyer, les recût humblement en les prenant par les mains étant au milieu d'eux, ainsi monterent les degrés de la salle qui étoit tendue de belle Tapissierie selon l'usage du pays, de là allerent à sa chambre. Lors elle commença à parler en disant Messigneur, je vous remercie de secours que m'avez fait, je n'ai pas tant vaillant que je vous puisse remuerer nonobstant j'en ferai mon pouvoir pour engager ma terre de dix ans, & aussi Messieurs vous avez envoié de votre bonne grace le Roi d'Anfai mon ennemi, plaite vous sçavoir que je ne suis pas celle qui veillie ne deïve prendre punition de leur tenir prisonnier; mais vous appartient d'en faire votre plaisir qui en avez eü la peine de le conquêter si vous doit demeurer, car c'est raison, & aussi du don que m'avez fait, je vous en remercie, & le met en votre possession, & à vous est de sa mort ou de sa vie, le quel qu'il vous plaira faire, car quand est de moi je ne desire m'en mesler par dessus vous, mais je le vous quitte à plein. Mademoiselle, dit Antoine qu'il vous plaît nous en ordonnons tellement que ce sera à votre honneur & profit & à la grande honte & confusion, & de ce vous doutez, sçachez que mon frere

DE MELUSINE.

& moi ne sommes pas venus pour vous aider pour argent; mais pour droit & raison soutenir, aussi que tous Chevaliers doivent aider aux veuves & orphelins pucelles, & pource qu'on nous avoit dit que le Roi d'Anfai vous faisoit grand guerre, pourtant ne vous doutez que du vôtre voulions la valeur d'un petit denier, fort seulement votre bon amour & grace sans vilennie. Et quand la pucelle entendit ces paroles, elle fut ébahie de l'honneur que les deux freres lui faisoient, nonobstant ce elle répondit. Messieurs, au moins ne seroit ce pas raison que je ne païsse pas vos gens d'armes qui sont ici venus à vos gages soudoyers. Damoiselle, dit Antoine siffise vous; car mon seigneur notre Pere & madame notre mere les ont satisfaits d'un ou avant qu'ils partissent de notre pays, il n'y a pas un accompli que nous en partimes, & d'autre part nous avons or & argent assez si ne vueillez plus perdre vos paroles, car il n'en sera autrement. Et adonc derechef elle les remercia humblement.

Lors vint le maître d'hôtel qui s'agenouilla devant la pucelle, & dit, Mademoiselle tout est prêt, quand il vous plaira laver, & elle lui répondit quand il plaira à Messieurs qui ici sont, à moi répondit Antoine Damoiselle nous sommes prêts quand vous voudrez, puis la prirent par les mains, & fit Antoine mander le Roy d'Anfai, le fit seoir à table premier, & après la pucelle; puis Regnault frere dudit Antoine, après s'assirent quatre des plus hauts Barons du pays, & après par les salles chacun s'assit selon son degré, & furent si bien servis qu'il ne s'en falloit rien, & quand ils eurent dîné ils se leverent, & les tables furent ôtées, & graces dites, puis le Roi d'Anfai prit la parole, & dit. Seigneurs Damoiselles vueillez moi écouter. Il a plut à Dieu que fortune m'a à ce mené par votre prouesse, je suis & ai été moi & mes gens déconfus, & moi votre prisonnier, vraiment je ne m'en prise pas moins pour quelque dommage qu'il m'en puisse avenir, pour que je vous en donne tant d'honneur & vaillance que je prens plaisir à vous voir, & m'en pourrois je amender de vous.

Or beaux seigneurs Damoiselles à me tenir longuement prisonnier ne pouvez guerres conquêter. Si vous supplie comme je puis qu'il vous plaïse de me mettre à fiance & me faire tant de grace que je ne sois détruit ne desherité de toute ma Seigneurie; mais plaïse vous me regarder en pitié, & ne vueillez avoir trop de regard à ma folle entreprise, mais à votre franchise combien que j'aye déservi à être puni. Sire Roy Antoine, qui vous puniroit selon droit & raison, vous n'aurez de quoi à mander à cette pucelle la vilennie, l'injure & dommage que lui avez fait sans cause, mais puisque vous reconnoissez votre faute, vous en aurez plus legere pénitence, & sçachez que mon frere & moi ne sommes pas venus de notre pays pour la finance, de gagner pecune sur vous ne autrui; mais pour desir & esperance d'acquérir honneur & bon renom sans avoir en nous nul appetit ne volonté d'avarice, & pourtant dès maintenant nous vous quittons quand est de notre part mon frere & moi votre prisonnier ainsi que nous vous taxerons à restituer à Mademoiselle qui est ici, ses dommages tant de larcins que de pillages & de proyes par beste, & aussi de toutes autres choses quelconques, au regard & jugement de prud'hommes & hommes de foy qui seront élus pour le dommage parler & taxer, & sur ce baillerez hôtages avant qui vous partirez, vous jurerez & prometterez par votre foy au saint Evangile de Dieu, &

en feroz lettres sous votre scel d'accomplir & tenir ce que j'ai dessus dit outre plus en convena ce que jamais vous ne portez, ne souffriez porter à votre pouvoit dommage à Mademoiselle qui ici est, mais aidez & conforterez elle & son pays, tous les hommes en vers tous & contre tous ceux qui injure leur vouldroient faire ne pourchasser, sçachez que si ne voulez jurer & accorder de votre gré & franche volonté tout ce que je vous ai dit, je vous enverrai en tel lieu, dont vous n'échapperez jamais, & quand le Roi entendit, il répondit. Sire, je veux cette taxation & ordonnance finalement tenir, mais que Mademoiselle en soit contente. On dit-elle, puisqu'il plaît à Messieurs les Damoiselaux, & adonc Antoine reprend la parole, & dit. Or bon Roi je n'ai pas tout dit ce que je veux que vous fassiez, car il faut que fassiez fonder un Prieuré de 12 Moines en tel lieu qu'il plaira à Mademoiselle & à son conseil pour prier Dieu pour les ames de ceux qui sont morts, tant de votre côté comme de ceux de ce pais comme de nos gens qui par votre coulpe sont morts & peris, de ce payer vous faut bailler pleiges. Damoiselaux dit le Roi je l'accorde, adonc il jura sur les saintes Evangelies de tenir & accomplir tout ce que dit est, & en bailla hotage, en firent faire de bonnes chartres & lettres sceelées de son scel & des scels de tous les barons de son pais.

Et ce fait, Antoine dit au Roi je vous rens quitte & délivre tous les prisonniers que nous & nos gens avons en nos tentes & pavillons, mais l'avoit que est départi entre mes compagnons ne vous pourrais le rendre.

Comme le Roi d'Ansay appella les Barons de Luxembourg au Conseil.



Lusignan prenez votre Damoiselle pour sa femme & épouse, & par ce moyen il sera votre Seigneur, lors vous pourrez dire que n'avez besoin de marchands,

&

& n'est nul qui osât prendre sur vous une pouaille sans congé, ils répondirent, sire, si Antoine la vouloit prendre, nous en serioz bien joyeux. Seigneurs, dit le Roi, laissez m'en convenir, car j'en viendrai à bout, or m'attendez un peu ici, je m'en vais vers lui. Adonc vint le Roi à Antoine, & lui dit. Damoiselaux les Barons de ce pays vous prient humblement que vous amenez votre frere & votre conseil en cette chambre, car ils ont desir de parler à vous pour votre profit. Volontiers dit Antoine, si appella son frere & ceux de son conseil, entra en la chambre, & les Barons du pays qui là étoient s'enclinèrent vers les deux freres, leur firent honneur, adonc le Roi d'Ansay dit: Messieurs ces nobles Damoiselaux sont venus à votre mandement, dites leur pourquoi vous les avez mandez, sire Roi, dirent ils, nous vous prions de declarer votre intention, car vous la sçavez mieux que nous, volontiers le ferai, dit il, si commença à parler ainsi.

Antoine frere Chevalier, les Barons de cette contrée ont regardé & considéré l'honneur que vous avez fait à leur Dame, à son pays, & à eux aussi, & ont connu que ne vouliez rien d'eux, ne de leur Dame, si ont en eux même pensé que si ainsi demouroit, votre raison seroit petitement gardée, poutant il vous prient qu'il vous plaise leur accorder un don & fera sans votre coût: beaux Seigneurs dit Antoine, c'est chose que je puisse faire à mon honneur, je le vous accorde. Lur requête est donc passée, car ils ne requierent que votre profit & honneur. Or donc, dit Antoine Damoiselaux, dit le Roi, ils vous veulent donner la Duchesse de Luxembourg leur Dame, qui est la plus belle Dame de la contrée. Antoine ne refusez pas ce don. Quand Antoine l'entendit, il pensa en soi même longuement, puis il répondit: beaux Seigneurs, je ne crains pas être venu en cette querelle; mais quis que je le vous ai octroyé, je ne me dédirai là. Or soit la Damoiselle mandée, car il me plaît, adonc fut la Damoiselle mandée par quatre des plus hauts Barons, & en venant ils lui conterent les nouvelles, dont elle fut joyeuse, combien qu'elle n'en fist nul semblant. Et quand elle vint en la chambre, elle s'enclina devant Antoine & tous les Barons aussi, en le regardant elle se mua en une couleur plus vermeille que rose, adonc les Barons la benirent moult, puis lui conterent cette histoire, quand la pucelle le souit, elle leur répondit. Seigneurs, je rens premierement grace à Dieu & à vous de l'honneur qu'à present me survient; car si pauvre orpheline que je suis, n'est pas digne d'être en si haut lieu, comme d'avoir la noble fleur de la chevalerie, & noblesse de Chrétienté, d'autre partie je sçai & reconnois que vous êtes mes hommes, qui voyez plus clair à mes affaires & besongnes que je ne fais, ne me conseillez pas volontiers chose qui ne fût à mon profit & honneur. Je ne vous dois aucunement dédire, mais sui toute prête d'obéir à votre bon plaisir.

Comme Antoine de Lusignan épousa Christine de Luxembourg.

Damoiselle dirent les Barons, vous dites bien, lors tous prêtément furent fiancez à grand joye, le lendemain époulez & furent joyeux ceux du pays, quand ils sçurent les nouvelles, cette nuit Antoine coucha avec la femme, & engendra



Comme le Roi de Bohême envoya un messenger par devers le Roi d'Ansay son frere.

Après il vint un messenger à Luxembourg de par le Roi Frederic de Beheine qui étoit un vaillant & moult prud'homme, qui avoit soutenu contre les sarrazins la foi Catholique. Et partant le Roi de Croco & autres Rois sarrazins marchant après lui avoient couru sur son pays, car il n'étoit pas assez fort pour cette cause il s'étoit retiré à Prague avec la plus part de ses gens d'armes. Or ce Roi n'avoit point d'heritier qu'une seule fille qui se nommoit Aÿglantine, & étoit ce Roi frere du Roi d'Ansay, pour quoi il envoya devers lui pour avoir secours. Le messenger alla droit à Ansay, on lui dit que le Roi étoit à Luxembourg, tant fit le messenger qu'il trouva le Roi, & lui presenta les lettres de son frere Frederic il les ouvrit, & connut par icelles le méchef en quoi son frere étoit, lit tout haut ces lettres que chacun l'entendit.

Ha fortune comme tu es perverse & peu fiable, l'homme est bien deceu qui en toy & en tes dons se fie. Il n'y a pas long-tems que du plus haut de la Rouë tu m'as mis au plus bas, encors ne te suffit-il pas, mais tû me veux du tout détruire, quand mon frere qui est un des prud'hommes & vaillant Roi du monde lui veut débouter de son Royaume si Dieu n'y met remede. Adonc se tourna devers Antoine, en disant. Ha noble Seigneut, or me va de mal en pis, car votre noble chevalerie ne m'a pas seulement amoindri de mon honneur: mais avec moi le plus prud'homme qui fut en toute la lignée, qui plus vaillamment a défendu la foi Catholique contre les ennemis de Dieu. Or est ainsi que le puis secourir contre les ennemis, pour ce

sommes nous deux Rois exilés par votre prouesse, non pas par vous, mais par ma folle entreprise, car Dieu m'a puni moins que ne l'ai desservi, si commença à mener tel dueil que c'étoit pitié à voir.



le Roi en entendit ces parole, il se mit à genoux devant lui, & dit. Je ne vous prie pas de mourir, mais de me vouloir faire cette grace, je ferai votre frere Roi de Beheigne, & je vous en donnerai de mon frere qui est âgé de moi près de 20 ans, & n'a d'autre fils qu'une fille qui a nom Aÿglantine âgée de 15 ans, je la donnerai si vous plaît à votre frere, je l'ai accordé au Dieu; or allez à n'ai faites votre mandement, joiez-en vos semaines & vous logerez en ses terres nos terres qui encore y sont, & tandis je manderai mes gens qui sont en la guerre avec un mien chevalier en un lieu où l'on lui avoit fait grand tort. Lors répondit le Roi, sire Duc, Dieu vous le rende, adonc le Roi prit congé du Duc, de la Duchesse & de la baronnie, s'en alla avec ses gens vers Ansay doloit de la perte & bien joyeux du secours qui lui étoit promis pour secourir le Roi Frederic son frere. Etant chevaucha qu'il vint en son pays, où il fut bien reçu de la baronnie, puis alla voir Mediree sa fille qui n'avoit pas encore deux ans, après il retourna avec ses Barons leur conta comme il lui convenoit aller secourir son frere & comme le Duc Antoine & son frere iroient lui aider à le secourir avec leur puissance. La baronnie se portera bien d'iceux car les payens ne l'ont pourront résister. Or vous délivrez de faire votre mandement car nous irons avec vous. Lors le Roi fit sa sermone & manda ses amis, en peu de tems assembla 6 à 7 mille combattans & parut de son pays, y laissa bon gouvernement, &erra tant qu'au bout de 3 semaines il logea

devant Luxembourg en sa prairie es antes qu'il y avoit laissé, & les gens du Duc Antoine qui étoient allez, tant qu'ils furent cinq milles bassinets & cinq cens arbalétriers & archers assemblez, sans conter ceux de la Duché qui furent deux mille; mais nonobstant il n'en voulut mener que mille, laissa le demeurant pour la Duché, & aussi un Baron de Poitou, nommé le Seigneur d'Aigremont.

Comme Antoine print congé de sa Femme, & alla à Prague à tout son ost.

ET quand Antoine eut pris congé de la Duchesse elle fut moult dolente, mais elle n'osa en montrer le semblant, toutesfois elle le pria de revenir au plutôt qu'il pourroit, il lui dit que si feroit, puis il lui dit, Duchesse, pensez de vous & de votre fruit, & si Dieu par grace donne que c'étoit un fils, faites-le baptiser, & le faites nommer Bertrand, & la Duchesse dit, Monseigneur à votre plaisir. Lors s'entrebaiferent & partit le Duc, & vint à ses gens & fit sonner les trompettes adonc se délogea l'ôt & se mit en chemin, là eussiez ouy grand effroi de gens & de chevaux, adonc l'avant-garde chevaucha, que conduisoit le Roi d'Ansi & Regnaut de Lusignan qui étoit monté sur un beau dérier armé de toutes pièces, excepté du bassinet qui tenoit un bâton en sa main, ordonnoit ses gens, & sembloit Prince de haute entreprise, & après l'avant-garde venoit le sommage & la grosse bataille, & puis alloit l'arrière-garde d'Antoine, car on lui avoit dit qu'en ce pays il y avoit de grands volleurs; mais le Duc manda de fort en fort que si il étoit si hardi que de prendre rien sur lui ni sur ses gens qu'il en feroit telle justice que les autres s'en châtiroient, & ainsi passa tout l'ôt qu'il n'y eut homme si hardi de rien entreprendre sur son ost. Or une nuit se logea devant aix & tout son ost, & lui firent les bourgeois de la Ville de moult riches dons, dont il les remercia, & leur offrit son service si besoin en avoient, le lendemain il se délogea, & alla loger sur le Rhin qui est une grosse riviere, & firent ceux de Cologne grand danger de passer l'ôt par la cité du pont,

ANTOINE fut dolent quand il scût que ceux de Cologne faisoient danger de laisser passer par la cité lui & son ost, adonc leur demanda qu'il avoit intention de lever le siège que le Roi de Croco avoit mis soixante mille Sarrazins devant Pague, & en ce moyen avoit assiégé le Roi de Bethanie qui étoit dedans, & qu'il lui mandassent s'ils étoient de la partie des Sarrazins, & il auroit sur ce avis qu'il feroit aussi que malgré eux il trouveroit passage, non pas si bref que par leur Ville. Et quand ceux de Cologne oyrent ce mædenrant, & informez de la fierté des deux freres, ils eurent doute & envoierent devers Antoine quatre nobles Bourgeois de la Ville, qui humblement lui firent la reverence, & furent ébahis de la fierté & contenance, nonobstant ils lui dirent, noble Seigneur, les bourgeois de la Cité nous ont envoiez vers vous, sçachez qu'ils vous laisseront volontiers passer paisiblement par la Cité de Cologne, par ainsi que vous ne leur laisserez porter dommage par vous ne par vos gens, Et Antoine leur dit, si j'eusse eu volonté de leur être contraire, je leur eusse fait sçavoir & aussi j'en ai pas cause de ce faire, car je ne sçai pas qu'ils m'ayent meffait ne aux miens aussi, combien qu'ils me font penser qu'ils m'ayent meffait ce que jamais n'eusse pensé, empêchement n'aule mis,

allez leur dire s'ils ne sentent de vieux tems aucun meffait devers moi, ou devers les Ducs mes predecesseurs, dont ils n'ayent eu ou fait accord qu'ils me laissent passer seulement, si non qu'ils me fassent sçavoir. Et quand les Bourgeois entendirent les paroles, ils prirent congé des deux freres & des barons, puis annoncerent aux bourgeois le mandement du Duc, lesquels assemblerent leur conseil, & les anciens, & trouverent que jamais n'avoient eu discord aux Ducs de Luxembourg, à leurs amis alliez, & que puitqu'il étoit si vaillant & notable homme qu'il les laisseroit passer, & lui manderent ces nouvelles, & avec lui de beaux dons, tant d'avoine comme de pain, vin, chair vitailles à foison. Et quand le Duc Antoine ouit la réponse & vit les grands présents, il les remercia & fut bien joieux quand il çût que ceux de Cologne vouloient être les amis, & leur dit que quand ils auroient besoin de lui que son pouvoir seroit à leur commandement, & ils l'en remerciaient humblement. Et le Duc Antoine fit donner à ceux qui avoient amenez les présents de fort riche dons, que tant ou plus valloient que les présents dons à lui faits par la Ville, car il ne vouloit point que les habitans d'icelle Ville pensassent qu'il voulut rien avoir de leur, dont il lui tourna à grand vaillance, ainsi demeura cette nuit.

LORS séjourna celle journée devant Cologne, & fut bien aise, rafraichi des biens de la Cité, car le Duc les fit partir tant que chacun en eut largement, & le lendemain au matin le Duc entra en la Ville avec 300. hommes d'armes, & fit crier sur peine de la hart, que nul ne fut si hardi de rien prendre en la Ville sans payer, adonc il passa l'avant-garde en ordonnance, & dirent ceux de la Cité que jamais n'avoient veu gens d'armes en si belle ordonnance, & après passa le sommage & se logerent au de çà de la riviere du Rhin, & fut bien l'heure vèpre devant que le sommage fut passé. Celle nuit se logea le Duc en la Cité, & avec lui de ses plus hauts Barons de l'arrière-garde, où on lui fit grand honneur, & donna à souper aux Dames Damoiselle, aux Bourgeois de la Ville & à plusieurs gentils-hommes Chevaliers & Escuiers qui demeuroient en la Cité, & après souper commença la fête qui fut fort grande, & au départit il n'y eut Dames ni Damoiselle à qui le Duc ne fit donner un beau joyau, selon ce qui lui sembloit que la personne le valloit, & aussi le fit à aucun des Bourgeois, & par special à tous les Gentils-hommes, & acquit tellement leur amour, qu'ils eussent voulu qu'il eut été leur sire: le lendemain la grosse bataille passa, & puis l'arrière-garde en belle ordonnance, & logerent outre le Rhin, & prirent congé de ceux de la Ville, les remercia fort de l'honneur qu'ils lui avoient fait, ils répondirent toute à une voix: Noble Duc, la Cité & nous sommes prêts à faire votre commandement plus qu'à nul autre Seigneur, ne vous épargnez pas chose que puissions faire par vous, car nous en sommes tous prêts maintenant & autrefois, si se parit d'eux & s'en alla en la tente & le lendemain ainsi que le Duc faisoit sonner pour déloger, & que l'avant-garde étoit mise en chemin vinrent quatre chevaliers de la Cité bien montez & bien armez, excepté de bassinets qui descendirent devant le logis du Duc Antoine avec quatre cens hommes d'armes & cent arbalétriers qui les suivoient. Si saluerent Antoine, & lui dirent, très cher puissant Duc, le Comte de Cologne se recommande à votre bonne grace, pour

la noblesse qu'il ont veu en vous, ils desirerent en touttems être amis, & prie que vous les ayez pour recommandez, il vous evoient quatre cens hommes d'armes & cent arbalétriers d'Ecosse, payez pour huit mois pour aller avec vous partout où il vous plaira. Grand merci, dit le Duc, vous soyez les bien venus, cette courtoisie n'est pas à refuser, sçachez que je ne les oubliurai pas en tems & en lieu, sire dit l'un des Chevaliers, il n'y a nul de nous quatre qui ne sçache tous les chemins d'ici en Croco, si métier est nous vous guiderons bien, & seurement par tous les détroits passages & rivières. Lors répondit le Duc, ceci n'empire pas notre affaire, & je n'y refuse pas quand tems en sera. Lors les fit mettre en ordonnance sous sa bannière, si se déloga l'avent-garde, & allèrent tant par leurs journées qu'ils vinrent & entrèrent en Bavière auprès d'une grosse cité nommée Nurgmar où étoit le Duc Ode avec grande compagnie de gens, car il doutoit que le Roi Zelodus de Croco qui avoit assiégé le Roi Frederic de Betanie, le quel il tenoit en grande nécessité, car il avoit avec lui bien quatre-vingt mille Sarrazins, doutoit moult le Duc Ode que le Roi Zelodus ne vint sur lui, s'il vainquoit Frederic, pourtant il avoit assemblée son conseil pour sçavoir qu'il pourroit faire. Adonc vint un de ses anciens Ecuyers, lequel dit, Monseigneur, je viens des marches d'Allemagne; mais il y a un grand Seigneur qui m'aine les plus belles gens que jamais je vis, je ne sçai où ils veulent aller, fors qu'ils tirent le chemin pour venir ici, je me donna grand merveille dit le Duc Ode quels gens se sont. Si le Roi d'Ansaï n'eut été déconfis devant Luxembourg, je penserois que ce fût, il qui allât aider au Roi Frederic son frere contre les Sarrazins, & si ne l'étoit j'irois avec lui. Monseigneur dit l'Escuyer, il seroit bon de sçavoir quels gens se sont, & si ne vous veulent autre chose que bien, sire l'Ecuyer dit le Duc, il vous y faut aller puis que les avez veu, Monseigneur dit il je suis tout prêt, si se partit & tant entra qu'il aperçut l'ôt au fond d'une vallée sur une Rivière, vit les cuisines & les chevaux caurr & hantir, la voioit-on gentil hommes par troupeaux, avec la hante du fer, & la lance avec les arques, les autres éprouvoient leur harnois de trait de jet, l'épée & d'autres forts exercez. Voici bonne contenance de gens d'armes dit l'Ecuyer, ils ne sont pas apprentifs à ce métier telles gens sont pour doubter. Lors regarda à droite sur une petite montagne où il avoit cinq cens hommes d'arme, Là il le guet & les conteneurs détournèrent tout à l'entour de l'ôt, puis dit l'Ecuyer qui bien avoit veu en son pays ce sont gens d'armes droit à conquérir. Lors entra en l'ôt & demanda celui qui avoit le gouvernement de l'ôt & tantôt y fut mené. Et quand il vint devant Antoine, il fut ébahi de la façon toutesfois il le salua courtoisement, & lui dit Monseigneur, le Duc Ode de Bavière m'envoie par devers vous sçavoir que vous qui riez en son pays, & si ne lui voulez que bien, a si qui vous êtes qui menez si belle compagnie que je voisie assemblée car il sçait bien que vous n'allez pas en cette route que n'avez affaire, ami dit Antoine, dite à votre Seigneur que ne lui voulons que bien à son pays, & lui porterez dire que c'est le Roi d'Ansaï, Antoine de Lusignan Duc de Luxembourg & Regnant son frere, & plusieurs Barons, Chevaliers & Ecuyers qui allent secourir Frederic de Betanie qui est assiéger des Sarrazins, sire dit l'Ecuyer, Dieu vous donne bon voyage, à Dieu vous commande, je le vais dire à Monseigneur, allez en la garde de Dieu, dit Antoine, lors se départit l'Ecuyer & vint en la cité, raconta au Duc Ode tout ce que Antoine lui avoit dit, & la fierté

de lui & le gouvernement de l'ôt, puis dit, écoutez, sire soit les gens que je vis oncques qui mieux sont à priser & doubter, le Duc Ode dit. Il ment de grand honneur & vaillance à ses deux freres de venir de si loin pays pour querir leur aventure, & si leur vient grand bien de secourir le Roi Frederic contre les ennemis de Jesus-Christ, je promets à Dieu que ce ne sera pas sans moi, car il me seroit tourné à grand honte si je n'y allois attendu qu'il est mon cousin, que ma terre marche si près de son pays & Royaume, que les étrangers le viennent secourir de si loing pays. Et pour lors le Duc Ode fait son mandement, & avoit de trois à quatre mille combatans avec vous ferait long compte, l'ôt se déloga & passa par devant Nuremberg. Lors se Duc Ode sailloit en belle compagnie, se vint presenter au Roi d'Ansaï à Antoine & à son frere lesquels les reçurent joyeusement, & ainsi l'ôt chevaucha ensemble par l'espace de six jours.

LA puissance du Roi Zelodus de Croco fut fort grande, ne pouvoit pas bonnement assaillir le Roi Frederic, toutesfois il fit plusieurs failles sur les Sarrazins, où il les grava moult, y eut maintes grosses escarmouches & presque tous les jours étoit la mêlée à la barrière, & en la cité avoit environ cent bassinets de Hongrie qui étoient vaillans chevaliers, faillioient souvent, escarmouchoient l'ôt, & leur portoit grand dommage; or advint au matin que les Sarrazins vinrent escarmoucher, ceux de la ville avallèrent le pont & ouvrirent les portes & barrières, faillit le Roy tout armé à belle compagnie, y eut grande occision de payens, & les remirent jusques à leur logis. Lors le Roy de Croco étoit monté sur un fort dérier, sa bannière au vent acompagné de quinze mille Sarrazins, s'en vint en belle ordonnance vers la bataille. Là eut maints coups donnez & reçus par force convint à nos gens reculer jusqu'aux barrières, la eut grande mortalité & occision d'un côté & d'autre, car le Roy Frederic reconfortoit les gens, quand il aperçut le Roi Zelodus qui faisoit grand dommage à ses gens, il prit l'épée au point, frappa le cheval des éperons, & ferit le Roi Zelodus sur le heaume par telle vertu qu'il abbatit le col de son cheval, peu s'en fallit qu'il ne cheût par terre, car il perdit les deux dériers, mais ses gens le secoururent, & le dressèrent en son état. Et le Roi Frederic frappa un payen par telle force qu'il l'abbatit mort par terre. Le Roi Zelodus revint devers lui tenant une archargaye dont le fer étoit fort tranchant, il vit qu'il domageoit ses gens, si s'approcha de lui, lui jeta l'archargaye par telle force qu'il le perça de part en part. Lors le Roi Frederic qui se mit la déresse de la mort ne se put plus tenir, chut à terre tout mort, adonc furent les gens dolens entrèrent en la cité, leverent le pont & fermerent la porte, alors commença la douleur grande par la Ville.

Comme le Roi Zelodus de Croco fit prendre le corps du Roi Frederic qui avoit été tué en la bataille, & comme il le fit ardre & brûler.

PUIS après la bataille le Roi Zelodus fit prendre le corps du Roi Frederic, & le fit brûler devant la grande porte pour plus ébahir ceux de la cité, & quand ils sceurent la mort de leur Roi, ils en furent bien dolens, firent fort grand deuil, & par special Ayglantine sa fille qui menoit grand deuil, disoit, ô Dieu qui me pourroit reconforter quand je vois la mort de mon pere devant moi, & la destruction de mon

peuple & de moi, je ne vois pas le lieu dont secours me puisse venir, car j'ai ouï dire que mon oncle le Roi d'Anfai en qui je me ferois plus qu'en aucun du monde à été déconfit devant Luxebourg. Vrai Dieu or ne me feras je plus où attendre tors qu'à vos bonnes grâces. O noble & puissante Mère de Dieu, veuillez reconforter cette pauvre orpheline, & la garder en votre sainte miséricorde, en telle manière que les païens n'ayent nulle puissance sur mon corps, en disant ce que demandoit telle douleur que c'étoit pitié à voir elle détordoit ses mains & arrachoit les cheveux. Qui eut veu l'angoisse qu'elle sentoit, il n'y eût eu cœur si indolent qui n'en eût en pitié, ses Dames & Damoiselles la reconfortoient le plus qu'elles pouvoient, mais à son deuil n'y avoit point de fin, ceux de la Cité étoient si ébahis tant de la mort de leur seigneur, que pour le doute des sarrazins qu'ils ne sçavoient que faire d'eux rendre leurs biens saufs, car le Roi Zelodus les faisoit fort requérir, & leur remontoit comme ils ne pouvoient bonnement tenir contre les sarrazins, que s'il les prenoit par force ou autrement, qu'il n'y auroit en la rançon fors seulement que d'être tous brulés en poudre, dont la Cité fut en grand balance de soi rendre: mais il y avoit des prud'hommes Chevaliers qui avoit moult aimé le Roi, pour ce ils aimoient la pucelle sa fille, qui leur disoit. Fausses gens que voulez vous faire, le messager n'est pas encore venu qui est allé querir secours pour nous, ayez bon courage, car en bref vous aurez bonnes nouvelles s'il plaît à Dieu, quand ils ouïrent ainsi parler, ils répondirent aux sarrazins qu'ils ne le rendroient point, & qu'ils étoient tous reconfortés contre leur puissance. Et quand le Roi Zelodus le sçût, il en fut fort courroucé, jura par ses Dieux qu'ils les feroit tous bruler en poudre, mais en peu d'heure Dieu laboura, aussi tel jure de son marché qui après le laisse. Adonc Zelodus fit escarmoucher & assaillir la Cité, la priva de tout son pouvoir, ceux qui étoient le dedans lâchèrent pour la grand peur qu'ils avoient, & ce n'eut elle le doute des nobles au pays qui étoient, ils se fussent rendus leur vie sauve. Or je vous dirai du Duc Antoine & Regnaut son frere, du Roi d'Anfai & du Duc Ode de bavières qui menaient leur ost hâtivement, car bien avoient ouï dire toute la misère où étoient ceux de la Cité, mais ils ne sçavoient de la mort du Roi Federic, adonc un jeudi au soir ils vinrent loger sur une Rivière environ une lieue & demie de Prague. Et le lendemain au matin ils commanderent à un Chevalier du pays qui étoit en leur compagnie qui allât annoncer leur venue à la Cité, si monta à cheval & s'en alla devers la Ville, mais le Roi Zelodus avoit fait venir ses gens & faisoit assaillir la Cité, car il avoit grand desir de la prendre, & ceux de dedans se défendirent lâchement & bien l'apprévoient les sarrazins. Et pour ils les assailloient tant plus vigoureusement, & fut mal allée la besongne si l'ancien Chevalier ne fut venu lequel vit bien la foiblesse de ceux de dedans si échapa l'assaillant & vint à une petite poterne heurta. Lors ceux de la garde le conneurent bien & laissèrent entrer, quand il fut dedans il courut parmi les défenses, criant Seigneurs défendez vous, car voici la fleur de chevalerie de ce monde qui vous vient au secours avec le Roi d'Anfai, les sarrazins crurent comme cerf à batailler faites bonne chère, car nul sarrazin n'en échappera qu'il ne soit mort ou pris, & quand ils l'entendirent ainsi parler ils jetèrent un cri si haut que c'étoit merveilles à ouïr, disant, loué soit notre Seigneur Jesus-Christ. Et adonc

donc s'emploierent à se défendre en telle manière que nul des Sarrazins ne peut oncques demeurer auprès des murs. En cet assaut demeura au fond des fosses quantité de Sarrazins morts & bleffés, quand le Roi Zelodus apperçut que ceux de la Cité avoient repris si grand cœur, il en fut dolent, tant qu'il ne sçût que penser: car il voyoit de si grande défense qu'il n'y avoit si hardi Sarrazin qui osât approcher la muraille; mais s'en reculoient arrière. Quand le Roi Zelodus apperçut que ses gens reculoient, il fut fort dolent, & s'émerveilloit pourquoi ceux de dedans avoient repris si grand cœur en eux; mais il fut tantôt bien plus fâché que devant, car Antoine chevaucha en bataille à bannière déployée, & avoit fait laisser les logis, cinq cents hommes d'armes pour les garder & étoient le Roi d'Anfai, le Duc Ode, ne l'arrière garde, Antoine & Regnaut en la première bataille, là eussiez vû belle compagnie de bannière & pannoceaux venteler au vent, & banniets, harnois de jambes, for, l'azur & les couleurs des bannières reluire contre le soleil, tant chevauchèrent en ordonnance qu'ils virent Prague la Cité que les Sarrazins assailloient durement, voyoient leurs tentes & pavillons où y avoit grande foison de Sarrazins. Lors le Duc Antoine fit arrêter les gens tant que l'arrière garde fut venue, & ordonna sur lui les Arthers & Arbalétriers, lors furent apperceus des Sarrazins, lesquels l'allèrent dire au Roi Zelodus: sire, laissez l'assaut qui à la mal heure a été commencé. Sçachez que tant de Chrétiens viennent que les champs en sont tout convertis. Et quand le Roi entendit ces nouvelles il en fut courroucé, & ordonna ses gens au mieux qu'il put, Antoine & Regnaut firent sonner les trompettes, & firent aller la bataille tout le petit pas. Et quand ils furent approchés de l'ost, il y eut grand éfroi, & l'approcher fut grand le trouble, y en avoit là de tels qui eussent bien voulu être d'où ils étoient venus, car au banniect des lances y en eut beaucoup d'abbatus tant d'un côté que d'autre, y en eut des morts & navrez grand nombre, puis tirèrent leurs épées, & frappèrent l'un sur l'autre moult durement sans aucune pitié, là eut maint Sarrazin morts & abbatu par terre. Moult bien se portoit les Poitevins, faisoient grande occision de Sarrazins; mais le Roi Zelodus eut son enseigne moult hautement, joignit son écu à la poitrine, & banda sa lance, & picqua le cheval des éperons, & après le suivoient dix mille Sarrazins, si frappa un Chevalier Chrétien de sa lance par telle force qu'il lui mit le fer & le bois parrai le corps & l'abbatit mort par terre, ses gens le suivoient qui vaillamment se portoit, firent grand dommage aux Chrétiens, & les reculèrent le jet d'une lance, adonc le Roi Zelodus cria son enseigne. Seigneurs Barons, frappez tous, la jouée est vôtre, car ils ne nous peuvent écapper. Et les Poitevins les poursuivoient àprement, là y eut grand perte d'un côté & d'autre. Lors vint le Duc Antoine l'épée au poing, & quand il apperçut ses gens reculer à peu qu'il n'enraçât de deuil, cria à haute voix. Lufignan, puis se mit entre les Sarrazins plus rudement que foudre, abbatit tout ce qu'il rencontroit devant lui, ses gens le suivoient, lesquels étoient tout ébahis de ce qu'ils lui voyoient faire, car il n'y avoit si hardi Sarrazin qui l'osât attendre, mais ils se reculèrent vers leurs tentes, adonc le Roi Zelodus voyant ce il s'écria, avant Seigneurs défendez vous, comment est ce pour un homme seul que vous en foyez, c'est grand honte pour vous, à ces paroles il rallia ses gens & assaillit Antoine, & les Poitevins moult vigoureusement, lors vint l'Admiral avec

deux mille combattans, si se renferma la bataille fort horrible, là y eut moult Sarrazins morts.

Comme le Roi de Croco fut occis en la bataille.

Après vint l'arrière-garde que le Roi d'Anlai & le Duc Ode mennoient, lesquels se frapportoient vigoureusement en la bataille, là y eut grande occision, car ils entouroient bien le faix d'un côté & d'autre, sur ce arriverent Antoine & Regnaut tout d'un accord entre les Sarrazins & faisoient telle occision qu'il n'y avoit Sarrazin ni Chrétien qui ne s'émerveillât des grands coups qu'ils donnoient, & tant qu'à la fin il n'y eut si hardi Sarrazin qui les oût attendre, & par tout il les voyent les Chrétiens faisoient si bien que les Sarrazins eussent tourné le dos, si n'eût été le Roi Zelodus qui vaillamment les tint ensemble, & fit grand dommage aux Chrétiens, & renforça les gens tant qu'ils se défendirent bien, & quand Regnaut aperçut le Roi Zelodus, qui ainsi rendoit état à ses gens & mennoit la bataille si vaillamment qu'il ne s'en falloit rien, il jura qu'il mourroit en la peine, ou il délivreroit la place des Sarrazins, lors picqua le cheval par grand ire, & alla vers le Roi de Croco, quand le Roi le fit venir, il haussa l'épée & le frappa sur le heaume un coup de toute la force: mais l'épée glissa sur la casque du côté fenêtre, le blessa tellement que le sang lui couloit jusques aux talons, & Regnaut qui fut courroucé leva l'épée à deux mains, & frappa le Roi Zelodus sur le bassin un si grand coup qu'il fut tout étourdi, & tant que l'épée lui vola du poing & s'enclava sur le col du cheval & rompit par force la courroye du bassin, & adonc Regnaut le frappa de rechef tellement qu'il convint cheoir à terre, incontinent vint à lui grand nombre de Sarrazins & ne lui sceurent oncques faire aide. Quand les Sarrazins virent ce ils se mirent en fuite, nos gens les suivirent âprement & les occirent parmi les champs & les buissons, bien peu en échapperent. Et ainsi la bataille fait: ce fait les Chrétiens se logerent es tentes des Sarrazins. Lors les deux freres & le Roi d'Anlai, le Duc Ode se retirèrent avec cent chevaliers, allerent devers la cité où ils furent joyeusement receus, car les citoyens avoient grand joye de la victoire qu'ils avoient eue: adonc vinrent descendre au dalais, vint la pucelle Aiglantine à l'encontre du Roi d'Anlai son oncle & des autres Barons.

Comme le Roi Zelodus & les Sarrazins furent morts en la bataille furent ards & bruslez.

LA Pucelle Aiglantine fut bien joyeuse de la déconfiture des Sarrazins, & aussi de la venue de son oncle le Roi d'Anlai; mais elle avoit si grand douleur au cœur de la mort de son Pere qu'elle ne le vouloit oublier, néanmoins quand elle approcha de son oncle, vous sçoyez le tres bien venu, plutôt à Dieu que vous fussiez mon cher oncle arrivé deux jours plutôt, vous eussiez trouvé mon Pere envie que Zelodus a fait occire, & puis la fait brûler pour plus vituperer la Foi Catholique. Et quand le

Roi entendit il en fut dolent, jure que autant en seroit fait au Roi Zelodus & de tous les Sarrazins qu'il pouroit trouver mort ou vifs: adonc on fit crier par la Cité que de ça que logis un homme allât sur les champs pour assembler les Sarrazins dessus une montagne, qu'on y portât du bois pour ardre le corps, ainsi fut fait, & fut le corps du Roi mis audessus, furent tous couvert de bois, fut mis le feu dedans ensevelis & mis en terre fâite. Et après ces choses le Roi d'Anlai qui étoit fort dolent de la mort du Roi Federic son frere; mais le ducil lui convenoit passer quand il étoit venu de la volonté de Dieu, fit faire l'appareil pour faire l'obsequie moult honorablement. Lors le Roi d'Anlai monta à cheval avec lui le Duc Ode de Bavières & plusieurs autres Barons de Behaine, s'en allerent tous vêtus de noir aux tentes qui avoient été à x Sarrazins où les deux freres étoient logez, & firent venir le sommage, & ceux qui gardoient les logis, adonc les deux freres départirent l'avoit à chacun tant gras que petits, & n'y eût celui qui ne se fut bien payé, adonc vinrent le Roi, le Duc Ode & toute leur baronnie, qui humblement saluerent les deux freres comme le Roi Federic avoit été occis en la bataille, & comme le Roi Zelodus avoit fait ardre les corps en dépit de tous les Chrétiens, & pour ce il avoit fait ardre le Roi Zelodus & tous les autres Sarrazins. Vous avez bien fait, dit Antoine, vraiment le Roi Zelodus fit grand mépris & grand cruauté, car quisqu'un homme est mort, c'est grand honte à son ennemi de le plus toucher. Sire dit le Duc Ode vous dites verité, mais le Roi d'Anlai est ici venu pour vous prier, & regnaut votre frere de venir à l'obsequie du Roi Federic son frere qui ja est tout prêt de commencer les Pseaumes & vigiles qui furent dès le soir dites. Lors répondirent les deux freres nous irons volontiers, adonc monterent tous à cheval & vinrent en la Cité.

Les Dames & Damoiselles, Chevaliers, Escuiers, Bourgeois & gens d'état, la commune les regardoient moult, étoient ébahis de la griffe de Lion que Antoine avoit dessus la joue, louerent fort le beau corps & les membres qu'il avoit. Et disoient entre eux, ces deux Princes sont bien taillez de conquerir & tenir moult de terres & seigneuries en maintes contrées. Et ainsi vinrent à l'Eglise, & il les descendirent.

Comme les deux freres furent à l'obsequie du Roi Federic.

ET alors Aiglantine qui étoit auprès de l'Eglise, fit humblement la reverence aux deux freres, & les remercia du secours qui lui avoit fait, car après Dieu ils lui avoient gardé son honneur & son pais, adonc Antoine lui répondit Damoiselle, nous n'avons rien fait fors ce que nous devons faire; car nous bons Chrétiens sommes tous selon Dieu de détruire & opprimer les ennemis de Jesus Christ. Lors les deux freres la prirent par le bras & la dressèrent humblement en son siège. Là étoit la pucelle noblement accompagnée des Dames & Damoiselles du pays l'obsequie fut faite, & les chevaux offerts comme il appartenoit à un si vaillant Roi comme il étoit.

Et après le service les deux freres monterent à cheval, & leurs gens, le Roi d'ansai mena la pucelle jusques au Palais, la descendirent, puis monterent ensemble en la salle. Et le dîné fut prêt, si laverent les mains, puis s'assirent & furent bien servis après que les nappes furent ôtées ils se leverent & furent graces dites. Lors la Damoiselle qui fort dolente étoit de la mort de son pere fut envoyée en sa chambre, puis le Roi d'ansai appella les Barons du pays, leur dit seigneurs Barons, il vous faut adviser que vous ayez entre vous un vaillant homme pour gouverner le Royaume de ma nièce, car terre qui est en gouvernement de femme est peu de chose. Or regardez que ce soit à l'honneur & profit de ma nièce & de vous. Adonc répondit un pour tous les autres. Sire Roi nul de nous ne sçavons par honneur qui s'en doive mêler sinon vous, car si votre nièce Aiglantine étoit allée le vie au trépas, tout le Royaume de Bethannie vous écheroit, pourtant nous vous en chargeons d'en faire à votre volonté, car c'est raison. Pour le plus seur dit le Roi, il faut marier ma nièce. Or lui cherchez un Mari qui soit digne de gouverner son Royaume, car quand est de moi j'ai assez de pays à gouverner, pourtant je ne veux pas avoir le gouvernement de celui-ci. Sire Roi répondirent les Barons, s'il vous plaît que votre nièce soit mariée cherchez lui un Mari tel qu'il vous plaira, car par dessus vous il n'y a homme qui s'en voulut mêler. Et quand le Roi entendit ce, il réponoit, nous y pourvoirons à son profit & au vôtre, je m'en vais parler à elle pour celle même cause. Adonc les barons répondirent. Sire Jesus-Christ le vous veuille mériter, lors le Roi se partit & vint en la chambre de la nièce, que humblement le reçut; puis il lui dit ma mie vos belongnes sont maintenant en bon point Dieu merci; votre pays est délivré du denger des sarrazins par la puissance de Dieu & des deux freres de Lusignan. Or nous faut regarder comme votre terre soit gouvernée d'orenavant à votre profit honneur & de vos gens aussi. Mon cher oncle dit la pucelle, je n'ai plus de conseil d'autre que de vous, si vous requiers que vous y veillez pourvoir, car à vous je dois plus obéir que à personne du monde, & aussi je veux ce faire. Lors le Roi en eut grand pitié, lui dit, belle nièce nous y avons la pourveu, il vous faut marier à un tel homme qui soit digne de vous gouverner & votre oys, il n'est pas trop loing d'ici qui est bon, beau preux & hardi, bel oncle dit la pucelle, il a donc raison de belle & de bonnes mœurs. Je sçai bien que vous ne me conseillez chose qui ne soit à mon honneur là où vous le pourriez sçavoir; mais de me marier sitôt après la mort de mon Pere, je ne montrerois nul semblant de deuil ne de sa mort, me semble que je mettrois trop & en serois fort blâmé en derrière & tels me montreroit bonne chere qui en tendroit moins de comte de derrière; ma nièce dit le Roi de deux maux on doit choisir le plus petit quand il en faut avoir l'un, mais il est vrai qui pourroit bonnement attendre, ce seroit bon pour votre honneur que vous attendissiez; mais quoi je suis demeurant bien loing de vous, & ne puis ici gueres demeurer sans trop grand dommage & du mien, puis il faut satisfaire les deux freres du noble secours qu'ils vous ont fait ou du mien ou du votre. Et aucuns disoient que c'est bon d'avoir plus de profit & moins d'honneur est ce à dire que vous les puissiez remunerer de la courtoisie qu'ils vous ont faite, & la moitié de votre Royaume ne suffiroit pas au grand danger à la peine qu'ils ont soufferte & eue pour nous. Et d'autre part, sçachez que vous n'êtes pas trop suffisante à voir un tel & si noble

homme à mari comme est Regnaut de Lusignan, car il est bien digne d'avoir la plus grande & la plus noble Dame du monde, tant pour sa noble lignée, comme pour sa beauté & prouesse. Et quand la pucelle entendit le Roi son oncle, elle fut toute honteuse, consideroit qu'elle étoit en grand danger de son peuple & de plusieurs autres choses, si ne sçût que répondre, fors qu'elle se soumettoit à son bon vouloir, & lui dit en pleurant: Tres cher oncle, je n'ai point de confort en ce monde, fors que de Dieu & de vous pour ce de mon Royaume faites ce qu'il vous plaira. Belle nièce dit le Roi, vous dites bien, je vous jure que je ne ferai chose en cette partie, que je ne fasse pour le mieux. Or ne pleurez plus: car je veux que nous délivrez de cette besongne, car tant plus demeurera certe Baronnie qui sont bien deux mille combattans sur votre pais, plus aurez grand dommage. Lors elle connoissant qu'à droit il lui disoit, elle lui dit mon cher oncle faites en votre bon plaisir. Adonc le Roi vint en la grande salle où les deux freres étoient avec belle Baronnie, tant du pays que d'allieurs, & print le Roi la parole, dit à Antoine Noble Duc plaise vous entendre à moi les Barons qui ici sont vous supplient, & aussi faits ce qu'il vous plaise que Regnaut votre frere soit Roi de behaigne & qu'il prenne à femme Aiglantina ma nièce: Sire priez lui que ce ne veuille refuser car les Barons du pays le désirent moult avoir. Sire dit le Duc Antoine cette requête est digne d'être octroyée, aussi sera elle, or faites venir la Damoiselle. Et lors le Roi & le Duc Ode l'allerent querir, puis lui firent ôter le noir, & lui firent vêtir les plus riches habillement qu'elle eut des riches joyaux fermeaux, agneaux d'or riches pierres ceintures & chapeaux les Dames & Damoiselles richement entournées, & plusieurs eurent les chefs bien ornés de grosse perles, le Roi & le Duc Ode menerent la Damoiselle, les autres Dames venoient après, & elle entra en la salle avec la compagnie, elle fut toute illuminée de richesses & de beauté. Adonc Antoine & les Barons honorèrent la pucelle qui étoit moult belle, elle leur fit honorablement la reverence. Lors le Roi print la pucelle, dit, O noble Duc de Luxembourg tenez nous vos convenances, voyez comme nous voulons tenir les nôtres. C'est raison dit Antoine, puis dit à Regnaut. Beau frere recevez cette pucelle, l'honneur du Royaume de Behaigne, adonc Regnaut dit mon frere je rens premierement graces à Dieu au Roi qui est ici, & à tous les barons du pays honneur, car s'il n'y avoit tant seulement que la pucelle sans heritage, si ne la refuserai je pas, & à l'aide de Dieu j'ai esperance de conquerir assez de pais pour elle & pour moi combien que je prens tout en gré. Adonc lui dit Antoine beau frere vous avez raison, car vous avez le Royaume tout acquis devant âge or Dieu vous doit par sa sainte grace en conquerir d'autres sur les ennemis de Dieu. Lors fut mandé un Evêque qui les fiança. Et commença la fête, car on le sçût incontinent par toute la Ville en eurent grand joye, & fut toute la Ville grandement parée de couvertures & de riches draps d'or, & fit un noble appareil comme il appartenoit pour une telle fête, fut ordonné que les Noces se feroient sur le champ au maître pavillon, ainsi demeura jusques au tiers jours, & fit on faire maintes robes tant pour l'épousé, Dames, comme pour les deux freres, les Barons du pays & les étrangers. Cette nuit passa, & le lendemain qui fut la veille du jour qu'on les devoit épouser, on amena la pucelle avec elle les Dames & Damoiselles au maître pavillon, & on fit tendre moult de riches tentes à l'entour pour les Dames;

DE MELUSINE

Dieu mon créateur, & la puissance de votre frere & de vous, cette pauvre orpheline étoit totalement déolée, car elle & tout son paï fut chû en grand adversité entre les mains des sarrazins, mais l'aide de notre Seigneur & la vôtre m'en ont gardé, dont je vous remercie humblement quand vous m'avez daigné prendre à femme & épousé petite & si humble pucelle de petite valeur comme je suis. Quand Regnaut entendit la pucelle ainsi doucement & simplement parler à lui, il répondit. Ma loyale amour vous avez trop plus fait pour moi sans comparaison, que ie n'ai fait pour vous quand il vous a plût de votre grace m'avoir fait le don de votre noble corps, & héritier de tout votre Royaume, & avec moi n'avez rien prins que mon corps. Lors répondit la pucelle Monseigneur, votre corps vaut mieux que dix Royaumes, & plus est à priser quand à mon gré. Et en cette nuit ils engendrerent un beau Fils qui fut nommé Olfhar, lequel fut grand guerrier & conquit toute la basse marche de Hollande Zelande, Streve, Daïnermarche, & Movergne. Le lendemain matin chacun se leva & fut chantée la Messe & y fut menée la Dame, & après ils virent deux Chevaliers de Luxembourg qui apportoient des lettres à Antoine de par Christine sa femme, & vinrent devant lui, le saluerent par la femme en disant, Monseigneur, vous devez avoir grand joye, car Madame votre femme vous a apporté le plus bel enfant mâle qui fut onc veu au pays, Seigneurs, dit Antoine, loué en soit Dieu, vous soiez le bien-venus.

LE Duc Antoine fut joyeux de ces nouvelles aussi fut son frere, adonc Antoine print les lettres & les lut trouva que les deux Chevaliers disoient la verité si les embrassa moult joyeusement, & leur fit donner de beaux dons; adonc il s'alla au dîner, & dura la fête huit jours, puis retournerent en la Cité. Lors le Roi d'ansai & tous les barons printent congé du Roi Regnaut & de la Reine Aiglantine, lesquels furent dolens de leur partie, & Antoine eut convenance au Roi Regnaut que si les payens lui faisoient guerre qu'il viendroit secourir, dont Regnaut & ses barons le remercièrent humblement, puis s'entrebaïserent les deux freres à leur département. Tant chevaucha l'ô qu'il vint à Moupin ou Baviere, & se logerent en la prairie devant icelle Ville, & les fetoïa moult le Duc Ode par l'espace de trois jours, au quatrième se départirent & prirent congé du Duc Ode, chevaucherent tant qu'ils viarent à une journée de Cologne. Adonc vinrent les quatre Chevaliers qui gouvernoient les gens d'armes & les arbalétriers que ceux de Cologne avoient envoiez à Antoine lui dirent, Monseigneur, il est bon que nous allions devant en la Ville pour appareiller votre presage.

Seigneurs dit Antoine il me plaît bien, lors les quatre Chevaliers se partirent, leurs gens avec eux, chevaucherent tant qu'ils vinrent en la Cité de Cologne où ils furent joyeusement receus & s'enquirent des bourgeois de là comme ils avoient exploité en leur voiage, ils leurs conterent toute la verité avec la grande puissance & valeur des deux freres, & comme Regnaut étoit Roi de Beheine, quand ceux de Cologne l'entendirent ils furent joyeux, & dirent qu'ils étoient heureux d'avoir acquis l'amour de tels Princes. Si firent faire grand appareil pour recevoir le Duc Antoine & le Roi d'ansai & leurs gens. Tant chevaucha qu'il vint à Cologne, allerent les bourgeois de la Ville à belle compaignie, & firent aller ceux qui ve-

L'HISTOIRE

le Roi d'ansai & le Duc Ode de Baviere se logerent avec leur Baronnie environ les tentes des Dames, Antoine & Regnaut d'autre part, & ce la nuit on fit faire bon guet, comme si leurs ennemis fussent près de là, fut grande la fête & un souper moult notable, & quand il fut tenu chacun s'en alla reposer jusqu'au lendemain.

Comme Regnaut épousa Aiglantine fille du Roy de Beheine.



Comme après dîner les Chevaliers jouterent.

QUand l'aube du jour apparut, la matinée fut belle & clair, adonc l'épousée fut notablement appareillée & fut amené où la Messe & solennité se devoit faire, le furent honorablement, receus, puis elle fut ramenée au pavillon, quand le dîner fut prêt, ils lavent les mains s'assirent à table, en laquelle ils furent richement servis de plusieurs viandes fort exquisites, & après qu'ils eurent dîné & que les nappes furent ôtées ils se leverent, puis leverent les mains, & furent les tables abbatues, graces dites. Après les Dames allerent à leurs tentes, les nobles Chevaliers s'en allerent armer, & même Antoine si si en alla bien armé & équipé pour faire plus grand plaisir & honneur à son frere Regnaut.

LES Dames & Damoiselles retournerent & monterent sur les échaffaux, lors vinrent es Chevaliers sur les rangs, & commencerent les joutes fort nobles & n'y eut nul Chevalier qui se peut tenir contre Antoine & Regnaut, car avant qu'ils en virent contre eux, ils les abatoient tous, & quand ils virent que les joutes estoient faibles pour eux, ils se portirent des rangs, & s'en vinrent desarmer, & tout ce apperçut bien le Roi d'ansai, le Duc Ode & l'autre baronnie, la joute dura tant qu'il fut tant de soupper, ainsi les joutes cessèrent, & se départirent les Chevaliers.

Après les Menestriers sonnerent chacun se mit à dancier, & quand l'heure approcha qu'il se faisoit aller coucher, on mena l'épousée coucher en un lit richement paré ainsi qu'il appartenoit à une noble Dame, & après Regnaut vint qui se coucha avec elle après que lit fut benit. Adonc chacun se départit de la chambre, les uns chantans & dancier, les autres contoit de beaux contes, & les autres de belles aventures. & s'ébatoient à qui mieux pouvoit pour passer le temps & les autres allerent dormir. Regnaut & la pucelle furent couchez l'un avec l'autre, moult s'humilioit la pucelle envers lui, disoit, Monseigneur, si ce ne fut par la grace de

L'HISTOIRE

noient attendre outre la Ville, & firent loger par deça l'avant-garde la grosse bataille & le sommage. A tant rencontrèrent Antoine & le Roi d'ansay, leur firent la reverence & les prièrent tant qu'ils vinrent loger le soir en la Ville à grand foison de nobles hommes, & les fêtoyerent honorablement, donna aux Dames & aux Gentils hommes à souper, le lendemain à dîner, ce jour le reste de l'ôt passa, le lendemain au matin print le Duc Antoine congé de la Ville, les remercia de ce, leur dit que s'ils avoient besoin de lui qui leur aideroit à son pouvoir, ils le remercièrent.

Lors se partit Antoine & délogea l'ôt, tant errèrent qu'ils vinrent loger es prez au dessous de Luxembourg, quand la Duchesse scût la venue du Duc Antoine son Nari, elle fut fort joyeuse, & fut hors de sa Ville à grand compaignie de Dames & des nobles du pays, toute la bourgeoisie venoit après à l'encontre de lui, & le rencontrèrent à demi lieu de la Ville, là fut grand joye que le Duc & la Duchesse s'entrifièrent, le menu peuple louoit Dieu de la venue de leur Seigneur, & se logea l'ôt devant Luxembourg, Antoine & le Roi d'ansay & ses Barons se logerent en la Ville.

La fête fut grande par toute la Ville, & y demeura le Roi d'ansay l'espace de six jours, lui rendit toutes les obligations & le quitta excepté le Prieuré fondé pour prier les morts pour l'amour de Regnaut son frere, dont le remercia amiablement, puis se partit de Luxembourg & revint en son pays où il fut joyeusement reçu, & le Duc Antoine demeura avec sa femme, laquelle eut un fils en certain, qui fut appelé Lahier, élivra toute l'ardaine de rodeurs, & fonda bois une abbate de sainte vie. & fit faire plusieurs fortresses en la basse marche de Holande, fit de mout beaux faits d'armes avec le Roi O'phar qui étoit son cousin germain, & le fils du Roi Regnaut, depuis le Roi d'ansay eut affaire au Comte de Fribourg & au Duc d'Autriche, manda à An-ome qui lui vint aider ce qu'il fit, & print par force le Comte de Fribourg, & gaila en Autriche déconfit le Duc en bataille, & fit appaiser au Roi d'ansay à son honneur. & Bertrand le fils d'Antoine eut à femme Melide fille du Roi d'ansay, & fut le Roi d'ansay, le Duché de Luxembourg demeura à Lohier après le décès de son pere le Duc Antoine; mais de cette matiere ne parlerai plus maintenant, mais retournerai à parler de Raimondin; de Melusine & de leurs enfans.

Raimondin par son courage conquist grand pays, & lui firent hommage maints Barons jusques en Bretagne, & eut Melusine deux ans après deux fils, dont le premier eut nom Raimond, puis aima bien l'Eglise, bien le montra à la fin, car il fut rendu Moine à Maillerex, dont après il avint grand méchef, comme vous oïrez ci après en l'histoire, & l'autre fils qu'elle eut en suivant, eut nom Thierry qui fut fort barailleur.

Y laisserai à parler des deux enfans, & dirai de Geoffroi à la grand dent qui fut le plus fier de tous ses freres, sçachez que cestui Geoffroi ne douta onc homme, & dit l'histoire qu'il se combattit avec un Chevalier Faée, & aux mauvais esprits de Lusigna, comme vous oïrez raconter à la fin de ce livre;

Comme

DE MELUSINE.

Comme Raimondin fit un trou à l'huis avec son épée pour voir Melusine, dont mal lui en print, car il avoit promis de jamais ne la voer au Samedi.



A Donc Raimondin & Melusine étoient ensemble à Mermende. Si advint à un samedi que Melusine se absconfit ce jour de Raimondin comme devant est dit il lui avoit promis que jamais le samedi ne mettroit peine de la voir. Et aussi n'avois il fait jusques à celui jour, & n'y pensoit nul mal ne autre chose queleconque de nulle présomption ni de mauvaistie, car tant seulement tout bien. Or un peu d'avant d'aler lui vint nouvelles que son frere le Comte de Forestis le venoit voir dont Raimondin fut très joyeux, mais depuis il en fut mout dolent & courroucé, comme vous oïrez cy-aprés.

Comme

Adonc Raimondin fit grand appareil fort noble pour recevoir son frere; car mon joyeux étoit de sa venue. Pour venir donc à fin de conte & à brief parler, il alla devant de lui, le reçut humblement, puis allerent à la messe. Et quand le service fut fait, ils vinrent en la salle, laverent les mains & s'assirent à table où ils furent bien servis. La se commença une partie de la douloureuse tristesse, car Raimondin ne pensoit à nul mal. Toutes fois son frere ne se peut tenir qu'il ne lui demandât sa femme, & fut la maniere telle, mon frere où est ma cœur, faites la venir avant, car j'ai grand desir de la voir, beau frere, dit Raimondin elle est embesognée quand est pour aujourd'hui, & ne la pouvez voir; mais demain la verrez & vous sera bonne chere. Et quand il ouit cette réponse, il ne se tut pas, mais dit vous êtes mon frere, je ne vous dois pas celer votre deshonneur. Le commun langage court que tous les samedis elle est avec un autre en fornication, n'êtes vous pas si hardi tant êtes aveuglé d'enquerir ne sçavoir où elle va? Et les autres disent que c'est un esprit Faé qui tous les samedis fait sa pénitence. Or ne sçai lequel croire, & pour ce je fais ici venu pour vous dire ces choses. Quand Raimondin l'entendit, il faillit de la table, & entra dans la chambre épris de ire & de jalousie, prit son épée, & la ceignit, & alla au lieu où il sçavoit que Melusine alloit le samedi, & trouva un fort huis de fer épais, & jamais n'avoit été si avant, & quand il vit l'huis, tira son épée, & mit contre l'huis la pointe qui étoit dure, & tourna tant qu'il fit un perthuis, si regarda dedans, & vit Melusine qui étoit dans une cuve de marbre où y avoit des degrés jusques au fonds, & étoit la cuve de quinze pieds autour, & au quarté avoit allée de cinq pieds d'épais, là elle se baignoit & faisoit sa pénitence, commis vous oirez ci après.

Comme Raimondin par l'admonestement de son frere le Comte de Forests, regarda Melusine sa femme étant au bain, & comme il en fut courroucé contre son frere.

Quand Raimondin eut vû Melusine qui étoit en la cuve jusques au nombril en figure de femme qui peignoit ses cheveux, & étoit du nombril jusques en bas en figure de la queue d'un serpent grosse comme une caque de harang, & étoit fort longue. & la debatoit en l'eau, tellement qu'elle la faisoit bondir jusques à la voute de la chambre, il en fut fort dolent, & dit ma douce amour, or vous ai je trahi par le faux enheurtement de mon frere le Comte de Forests; je me suis parivré envers vous, dont j'ai une si grande tristesse au cœur que corps humain ne pourroit supporter. Adonc il courut hastivement en la chambre & prit de la cire, & étoupa le perthuis, puis vint en la salle où il trouva son frere. Et quand son frere l'aperçut, il connut bien qu'il étoit courroucé, & cuidoit qu'il eût trouvé quelque mauvastie en sa femme, il lui dit. Mon frere je le sçavois bien, avez vous trouvé ce que je vous disois, lors Raimondin lui écria. Fuyez d'ici faux traître, car vous m'avez fait par votre mauvais rapport parjuré ma foi contre la plus belle & la meilleure des Dames qui oncque naquit après celle qui porta notre Seigneur Jesus Christ; vous m'avez apportez toute la douleur par laquelle je perdrai toute douceur, & par laquelle je perdrai toute ma joye, si je croyois mon courage je vous ferois mourir de

malle mort; mais raison naturelle me défent de ce faire pourtant que vous êtes mon frere allez vous en & vous ôtez de ma présence. Et quand le comte de Forêt aperçût que Raimondin son frere étoit en si grand douleur il faillit de la salle, & aussi tous ses gens & monta à cheval, & s'en alla grand erre vers le comte de Forêt moult dolent, se repentant de la folle entreprise; car il sçavoit bien que Raimondin son frere ne l'aimeroit jamais & le voudroit voir.

Complainte de Raimondin.

Raimondin étoit en sa chambre fort dolent, disoit en soi même. Ha Melusine or vous ai-je perduë, ensemble la joye à toujours, aurai-je perdu beauté, bonté, douceur, amitié, courtoisie, charité & humanité, toute ma joye tout mon confort, mon esperance, mon cœur, mon bien, mon pris, ma vaillance: car tant peu d'honneur que Dieu m'avoit prêté me venoit de vous ma douce amour. Ha! faute borgne & aveugle forinne dure & amere, bien tu m'as mis du plus haut siège de la court au plus bas lieu de ta maison là où Jupiter abreuve les pauvres chetifs & malheureux tu sois ors de Dieu maudite par toi fit le forfait de mon chef Seigneur tu me le vens trop. Hélas tu m'avois jeté & mis en la haute autorité par le sens & valeur de la meilleure des meilleures de la plus sages des sages. Or il me la faut perdre maintenant par toi fauce borgne, traitresse, envieuse, bien est fort qui en tes dons se fie. Or hays, or aimes, or fais, or delaislé, il n'y en toi aucune seureté ni habilité non plus qu'il y a en un gochet au vent: las douce amie, je vous ai par mon venin & fauce trahison trahie, hélas ma douce amie, vous m'avez medeciné de mon premier venin, car je vous ai cruellement menti comme je vous ai ainsi trahie, & ai ma foi perduë. Si je vous pers pour cette cause je m'en irai en tel lieu où l'on n'aura jamais nouvelle de moi.

Comme Melusine se vint coucher avec son Seigneur, & comme il quitta sa douleur.

Raimondin demeura jusques à l'aube du jour en telle douleur. Et quand l'aube du jour fut apparut Melusine vint en qui entra en la chambre, quand Raimondin l'ouït il fit semblant de dormir, elle se dépoüilla, puis se coucha toute nuë de cette nuit. Lors Raimondin commença à soupiret comme celui qui sentoît grands douleurs en son cœur. Adonc elle l'embrassa & lui demanda, Monseigneur, que vous faut il êtes vous malade, & quand Raimondin vit qu'elle ne parloit rien de ce fait, mais pour néant le cuida, car elle sçavoit bien qu'il ne l'avoit découvert à homme, elle le souffrit quand à l'heure, & de lui montra semblant, dont il fut joyeux, & lui répondit Madame j'ai été malade, & ai eu un peu la fièvre en maniere d'Antoine. Monseigneur dit Melusiac, ne vous ébahissez pas, car tantôt vous serez guéri si Dieu plaît. Adonc il fut joyeux de ses paroles, lui dit mamie, je suis tout adouci de votre venue, & elle lui dit qu'elle étoit toute joyeuse, & quand il fut tems de se lever ils se leverent, puis le lendemain Melusiac print congé de lui, & s'en alla à Niort où elle fit faire deux Tours gemelles qui encore y sont.

Comme Froimond Frere de Geoffroi fut rendu Moine à Mailliers par le consentement de son Pere & de sa Mere.

Froimond pria son Pere & sa Mere qu'il lui accorderent qu'il fut rendu Moine à Mailliers, & fut vêtu par le consentement de son Pere & sa Mere, fut l'Abbé bien joyeux, aussi tout le Convent & étoient leans cent Moines en contant l'Abbé lors ils eurent grand joye de la venue de Froimond, ils en eurent depuis grand douleur comme vous aurez cy après; mais ce ne fut pas pour le fait de Froimond, car il étoit fort dévot tant comme il fut seans il fut dévotte vie, mais pour raison de lui il eut une merveilleuse aventure.

Comme un Messager apporta nouvelles à Raimondin que l'Abaye de Mailliers brûloit, dont il se courrouça & débrisa Melusine.

Raimondin étant à diné à Mermende vint un messager de Mailliers qui demanda Raimondin, & on le mena devant lui. Lors le messager s'agenouilla & fit la reverence en le saluant, & Raimondin lui rendit son salut lui demanda quelle nouvelle, sire, dit le messager à mon grand regret ce sont pitieuses nouvelles. Il nous les faut sçavoir, dit Raimondin, Dieu soit loué de ce qu'il nous envoie. Et le messager dit, Monseigneur, il est bien vrai que Geoffroi à la grand dent votre Fils a prins en lui telle mélancolie & tel jüeil de ce que Froymont votre Fils est rendu moine à Mailliers; qu'il est venu de fait au dit lieu, où il trouva au Chapitre l'Abbé & les moines a mis le feu dedans & les a tous brûlé & bien la moitié de l'Abbaye. Que dis tu dit Raimondin ce ne peut être & ne le pourrais croire Monseigneur dit le Messager, il est ainsi, si ne me croyez faites moi mettre en prison, si trouvez qu'il ne soit ainsi faites moi mourir de telle mort qu'il vous plaira. Adonc Raimondin se leva de table & vint à la court & demanda son cheval on lui amena puis monta dessus & se partit sans attendre personne & chevaucha vers Mailliers tant que le cheval le peut porter.

Adonc les gens monterent à cheval pour alier apres lui. Et étant chevaucha Raimondin qu'il vint en l'Abbaye, adonc il vit le méchef que Geoffroi avoit fait dont il print tel jücil en son cœur qu'à peu qu'il n'en rageoit. Ha dit il Geoffroi tu avois le plus beau commencement de haute prouesse de chevalerie pour venir au degré de plus haut honneur que fils de Prince qui fut vivant & maintenant tu t'es durout définis par ta cruauté. Par la foi que je dois à Dieu je croi que ce ne soit que sans tôme de cette femme, je croi qu'elle n'a point porté chose qui vienne à perfection; car elle n'a porté enfans qui n'ait apporté quelque étrange tache sur terre: ne voi-je pas l'horrible qui n'a pas encore sept ans, lequel a occis deux de mes Escuyers & avant qu'il eut trois ans avoit fait mourir deux de ces nourrices par force de mordre les mammelles & n'avois onc veu leur mere le samedy que quand mon frere le Comte de Forêt m'apporta de mauvaises nouvelles que je la fis en forme de serpent du nôbril en bas, & sçai que c'est aucun esprit ou sans ôme qui m'a ainsi abusé car pour la premiere fois que je la trouvai elle ne sçût bien dire mon aventure

Comme Raimondin s'en vint & se coucha au lit, & la douloureuse lamentation qu'il fit

Tant chevaucha Raimondin qu'il arriva à Mermende, & la descendit, puis il monta en une chambre, & se mit sur un lit. Si commença à se demener & faire lamentations, tellement qu'il n'y a si dur cœur qui n'en out pitié. Adonc les barons furent dolent de ce qu'ils ne parent appaiser la douleur, si eurent conseil qu'ils le manderoyent à Melusine qui pour lors étoit à Niort, & faisoit faire deux maitresses Tours qui sont belles à voir, adonc prirent un messager lui demanderent tout ce fait, lors grand mal firent, car ils les mirent tous deux en griefs tourmens. Or commença leur dure & amere départie qui dura à Raimondin tout son vivant, & Melusine durera sa pénitence jusques à la fin du monde, or le messager alla tant qu'il vint à Niort, & salua la Dame, puis lui donna les lettres que les barons lui envoierent. Lors elle rompit la Cité, là leur lettre & quand elle apperçût le méchef elle fut bien dolente, & plus du courroux de Raimondin que d'autre chose, car elle vit bien le méchef que Geoffroi avoit fait, & ne pouvoit être autrement pour le présent. Adonc elle fit venir son attoi & manda grand foison de Dames du pays pour lui tenir compagnie, & se partit de Niort & vint à Lusignan où elle demeura trois jours faisant mal chere, & toujours alloit parlant, & visitant tous les lieux hauts & bas en soupirant & jetant aucunes fois si grand cris que merveilles. Et dit l'histoire qu'elle sçavoit bien la douleur qui lui étoit prochaine, & quand est de moi je le croi bien; mais ses gens ne pensoient à cela, mais que c'étoit pour la déplaisance qu'elle sçavoit que Raimondin avoit prins. Ainsi fut Melusine à Lusignan par deux jours, & autres jours le partit & vint à Mermende bien accompagné de Dames & Damoiselles comme j'ai dit ici devant. Et lors les barons du pays qui étoient assembles pour reconforter Raimondin qu'ils aimoient de bon cœur lui vinrent à l'encontre & le receurent honorement, lui conterent qu'ils ne lui pouvoient faire cesser sa douleur. Or nous suffise, dit elle, car il sera tantôt reconforté si Dieu plaît.

Comme Melusine repaisoit son Seigneur.

Lors Melusine bien accompagnée de Dames & Damoiselles & des barons du pays en ta en la chambre où Raimondin étoit, & cette chambre regardoit sur les vergers qui bien étoient délectables, & avoit le regard aux champs par devers Lusignan, & quand elle vit Raimondin elle le salua doucement; mais il fut si dolent si marry qu'il ne lui répondit mot. Adonc elle print le parler & lui dit, Monseigneur c'est grande folie à vous qu'on vous tient le plus sage Prince qui soit vivant de vous demeurer de chose qui autrement ne peut être, & qu'on ne peut amander ni remédier vous arguez contre la volonté de Dieu qui tout a fait deffera toutes & quantes fois qu'il lui plaira. Et sachez qu'il n'est si grand pecheur que Dieu ne soit plus pitieux & plus par donnable, mais que le pecheur se repente parfaitement, & qu'il ne lui crie merci de tout son cœur, si Geoffroi votre Fils a fait cet outrage par son merveilleux courage, sachez que c'est pour le peché des Moines qui étoient de mauvaise vie, &

L'HISTOIRE

voulu notre Seigneur avoit la punition, & combien que cette chose soit inconnue à humaine créature, car les jugemens de Dieu sont trop merveilleux & si secrets qu'il n'est cœur d'homme qui les peut comprendre en son entendement, d'autre part nous avons assez de puoi Dieu merci pour refaire l'Abaye aussi bonne & meilleure qu'elle ne fut onc, & la renter plus richement pour meure plus de Moines que jamais, & Geoffroi si Dieu plaît s'amendera envers Dieu & le monde, parquoi je vous prie que vueillez laissez ce dūcil. Quand Raimondin entendit Melusine il sc̄ut bien que elle disoit vrai, il fut si outré d'ire que raison de nature s'en étoit allé de lui, adonc d'une très cruelle voix lui dit.

Comme Melusine chūt pâmée pour le reproche que Raimondin lui fit.



HA très fausse Serpentine ne ton fruit ne sera que fantôme ne ja hois que tu aye porté ne viendra à bon chef en la fin ? Comment aurons leur vie ceux qui sont arts en grievre misere, ne ton fils qui s'étoit rendu au crucifix il n'étoit saillit de bon fruit que Froimond, qui est détruit par art demoniacle; car tous ceux qui sont forcez d'ire sont és commendemens des Princes d'enfer; Et pourtant fit Geoffroy l'horrible & hideux forfait comme d'ordre son frere & les Moines qui n'avoient mort desservie, quand Melusine ouït cette parole, elle eut telle douleur au cœur

qu'elle en eut cheut toute pâmée, & fut demie heure qu'elle ne rendit aspiration ne haleine, adonc Raimondin fut plus courroucé que devant, car il étoit refroidi de son ire, commença à faire plus grand dūcil, & à peu qu'il s'occioit & se repentir des paroles qu'il avoit dites, mais c'étoit pour néant. Lors les barons & Dames du pays furent fort dolens, & dresserent la Dame à son séans, lui arrouferent le visage d'eau froide, tant firent qu'elle revint à elle, & dit à Raimondin,

Comme Melusine se revint & parla à Raimondin.

HA Raimondin, la journée que je te vis premierement fut pour moi douloureux se à la mal heure, je vis onc ton gent corps ne ta façon, ne ta belle figure, mais j'ai convoité ta beauté quand tu m'as si fausement trahie combien que tu t'es parjuré envers moi quand tu pris peine de me voir; mais pource que tu ne l'avois déconvert à personne jete l'avois pardonné, & ne t'en eusse point fait mention, & Dieu te plût pardonné; car j'eusse fait la pénitence en ce monde, las mon ami or sont nos amours tournées en douleurs; nos soulas en larmes & pleurs, notre bonheur en infortune

DE MELUSINE:

pénitence. Las mon ami si tu n'eusses fausse ton serment j'étois erré & expulsé de peine & tourment, & eusse eu tous mes sacremens, & vécu toute nature comme femme naturelle, & fuisse morte naturellement, & mon corps eût été enseveli en l'Eglise de notre Dame de Lusignan, & eusse fait mon anniversaire bien écoutelement. Or suis-je par ton méfait rabatu en la pénitence obscure où j'avois long-tems été par mon aventure, ainsi me le faudra souffrir jusques au jour du jugement par ta faulseté; je prie Dieu qu'il te vueille pardonner, puis commença à mener telle douleur qu'il ne voyoit en entendoit, & ne sçavoit quelle contenance faire, & dit la vraie chronique, que nul homme ne souffrit tel dūcil sans passer les articles de la mort; mais quand il fut un peu revenu en sa memoire, vit Melusine devant lui, il s'agnouilla & joinguit les mains, en disant ma chère Dame, ma mie, mon esperance, mon honneur; je vous supplie en l'honneur de la souffrance de notre Seigneur que vous me vueillez pardonner & que demeurez avec moi. Mon cher ami, dit Melusine qui regarda que les larmes lui cheoient des yeux en si grande abondance que sa poitrine en étoit arroufée. Le messait vous vueille Dieu pardonner, quand à moi je le vous pardonne de bon cœur; mais est de ma demeure c'est tout néant.

Comme Raimondin & Melusine cheurent tous deux pâmés.

RAimondin à ce mot se leva, & l'embrassa entre ses bras, s'entrebaïserent & eurent tous deux si grand douleur qu'ils cheurent tous pâmés en sa chambre. Qui lors eut veu Dames Damoiselles, Chevaliers & Escuyers mener grand douleur, en disant en commun fauce fortune, comme es tu si fauce & perverte que t'es entreprise de ces deux loyaux amans, puis s'écrierent tous d'une voix: Nous perdrons aujourd'hui la plus bel Dame qui onc gouverna terre, la plus sage, humble, charitable & privée de ces gens qui jamais fat sur la terre. si commecrent à plorer & mener si grand douleur, qu'ils entroublierent les deux amans qui gisoient par terre. Adonc Melusine revint à elle & ouït si grand douleur que ses gens menoient pour se départir si vint à Raimondin qui encore gisoit pâmée par terre, & se leva en son séant, & lui dit en la présence de tous ses gens.

Comme Melusine fit son Testament.

AMi, je ne puis demeurer avec vous, car il ne plaît pas à Dieu pour les méfaits qu'avez fait, & pour ce je vous veux dire devant vos gens ce que vous ordrez. Or sçachez & Raimondin que après vous jamais homme ne tiendra le pays en la bonne paix que vous le tenez, & auront vos heritiers qui seront après vous mout d'affaire, sachez que aucuns décheront par leur folie de leur honneur & de leurs heritage; mais quand est à vous ne vous doutez, car je vous aiderai tant que vous serez vivant en ce monde en toutes vos necessitez & affaires, ne chassez point Geoffroi avec vous qui est vôtre, car il sera fort vaillant & puïssans homme, & d'autre part nous avons encore deux beaux enfans, dont l'ainé a nom Raimonet, & n'a pas encore trois ans, & Thierry son frere n'a pas deux ans, faites les bien doucement nourrir, & aussi m'en prondrai encore garde, combien que je neux pas que vous ayez esperance nulle quand d'ici serai départie, qui sera de brief, que vous

me voyez jamais en forme de femme, & aussi je veux que votre fils Thierri soit Seigneur de Partenai, & de tous les appartenances de la terre jusques à la Rochelle nostre petit Roi nonnet sera comte du pays de forêt, & en laiffz convenir à Geoffroy, car il en ordonnera bien. Après toutes ces choses dit elle appella Raimondin à part, & les plus nobles du pays lui dit seigneur gardez que si cher comme vous aimez votre honneur, que quand j'irai departie d'ici que faciez tant que horrible: notre fils le quel a trois yeux, don il en a un au front, comment qu'il soit qu'on le fasse mourir presentement car je voudrois que si vous ne le faites mourir en quelque maniere qu'il soit, il fera tant de deception que tous les pays qu'il demeurera que ce ne sera pas grand domage de la mort & destruction que la perte & dommage qu'on pourroit avoir par lui; car il détruiroit tout ce que j'ai délé ne jamais guerre ne faultoit au pays de Poitou, Et regardiez à le faire ainsi où vous ne fites oncque si grand folie, ma douce amour dit Raimondin, il n'y aura point de faute, mais pour Dieu & pitié ne me veillé du deshonneur; mais demurer avec moi ou jamais je n'aurai joye au cœur, & elle lui dit, mon doux ami si c'étoit chose je pouffe faire je le ferois volontiers; mais il ne peut être & sçachez que je sens au cœur plus de douleur de notre départ cent mille fois que vous ne faites, car maintenant il faut qu'il soit, puis qu'il plaît à celui qui peut tout faire & desfaire. Lors elle l'accola & baisa doucement, en disant Adieu mon ami, mon bien, mon cœur & ma joye, encore tant que tu vivras aurai je récréation en toi; mais aussi aurai je pitié de toi; car tu ne me verras jamais en forme de femme. Et adonc saillit sur une fenestre qui avoit le regard dessus les champs & devers les jardins ou côté de devers Lusignea aussi legrement comme si elle eut volé.

Comme Melusine s'envola par la fenestre en forme de serpent.

Melusine étant sur la fenestre elle print congé de tous en plorant & soi recommandant à tous les nobles barons, Dames & Dames qui furent la présents puis dit à Raimondin, mon doux & loyal ami, voyez ici deux anneaux dont les pierres ont une me ne vertu, sçachez que tant que vous les aurez, ou l'un d'eux ne vous ne vos hoirs, s'ils les ont après vous ne serez déconfit en place ni aussi en bataille s'ils ont bonne cause, ne j'avous, ne ceux qui les auront ne pourroient mourir par aucunes armes quelconques, & adonc les lui rendit & il le print & après commença la Dame à faire le piteux regrets en regardant piteusement Raimondin & tous ceux qui là étoient enplorant de la grand pitié qu'il en avoient. Et encore en soupirant Melusine commença à regarder le lieu en disant. Ha douce contrée j'ai eu en toi tant de soulas & de récréation, & y étoit en ce siècle du tout en tout ma bienheureuse si Dieu n'eut consenti que j'eusse été si traïvement trahie. Hélas je voulois être noble dame caïme, & vouloit on faire & accomplir tout ce que je demandois ou ne serai-je pas suivie de chambrière; mais serai en peine & tourment jusques au jour du jugement & tous ceux qui me hantent ont avoient grand joye quand ils ne voyoient mais dorénavant ils se détourneront de moi, & auront peur & grand hieure de me voir, & de joye que j'en voulois avoir me feront p'aintes tribulations & grievedes penitences, alors dit à haute voix. Adieu tous & toutes, vous prie incessamment

qu'il



qu'il vous plait le prier nostre Seigneur devotement, qu'il lui plait alléger ma penitence; mais toutefois je veux bien que vous sçachiez qui je suis, & qui fut mon pere, afin que ne reprochiez mes enfans qu'ils soient als de mauvaise femme, né de faée, car je suis fille du Roi Elinas d'Albanie, & de la Reyne prestine sa femme, & nous sommes trois sœurs que nous avons été predestinée beaucoup durement d'être en grievedes penitences, & de ce, ne vous puis-je à present plus rien dire: puis dit à Raimondin. Adieu mon ami, n'oubliez à faire de votre fils Horrible ce que je vous ay dit: mais pensez de vos enfans. Raimonnet & Thierri. Alors fit un grief soupir, puis se baiffa à la fenestre, & saillit incontinent en l'air. Lors se mua en forme de serpent moult grande, grosse, & longue de quinze pieds. Et sçachez que en l'arrière de la fenestre par où elle passa, demeura, & est encore à present empraincte la forme du pied d'icelle. Alors grande douleur menoient la baronnie & Dameselle, & spécialement ceux qui l'avoient servie & sur tous autres Raimondin faisoit dueil beaucoup merveilleux. Si se mirent aux fenestres pour regarder quel chemin elle tiendroit, & la dame ainsi transmuée comme est dit, fit trois tours environ la forteresse, & à chacune fois qu'elle passa pardevant la fenestre elle jettoit un cry si merveilleux que chacun en pleuroit de pitié, & appercevoit ou bien que elle se departoit bien envies du lieu & que c'étoit par contrainte. Alors elle prit son

R

L'HISTOIRE

chemin vers Lusignan volant par l'air, non pas si haut qu'on ne la vist bien, on l'oyoit de plus d'une lieuë, car elle menoit telle douleur, & faisant grand effroy qu'il sembloit que la foudre & la tempête dût tomber par tout & en étoient les gens tous étonnez, & tant alla qu'elle fut à Lusignan & l'environna par trois fois & erioit piteusement & lamentoit d'une voix seraihe, dont ceux de la forteresse furent émerveilléz, & ne sçavoient que penser: car ils virent la figure d'une Serpente, & ouyrent la voix d'une Dame saillir d'elle. Et quand elle l'eut environné trois fois, elle vint fondre si horriblement sur la tour poterne, en menant telle tempête qu'il sembla à ceux de dedans que la forteresse d'eût tomber en abîme, & aussi que toutes les pierres du sommage se remuassent l'une contre l'autre, & la perdirent en peu d'heure & ne sçurent onc qu'elle devint: mais incontinent vinrent gens que Raimondin envoyoit pour sçavoir nouvelle d'elle, lesquels fut dit comme elle s'étoit venue rendre ceans, & la peur qu'elle leur avoit faite. Et ceux là retournerent devers Raimondin, & lui conterent le fait. Lors il commença à entrer en sa douleur. Et quand la nouvelle fut sçeuë par le pays, le pauvre peuple mena grand douleur, & la regrettoient piteusement, car elle leur avoit fait beaucoup de biens. Et on commanda par toutes les Abayes & Eglises qu'elle avoit fait fonder, à dire *Pseaumes & Vigiles*, & faire anniversaire pour elle. Et Raimondin fit faire beaucoup & de prieres. Après toutes ces choses les Barons du pays dirent à Raimondin, Monseigneur, il faut que nous fassions de vôtre fils Horrible ce qu'elle nous a commandé, & Raimondin leur dit faites-le. Lors prirent Horrible par belles paroles, & le menerent en une basse cave: car s'il s'en fut donné garde de ce qu'on lui vouloit faire, ils ne l'eussent eu sans peine. Alors l'enfermerent en fumée de foin mouillé, quand il fut mort, il fut mis en une bierre, & porté à Poitiers en l'Abbaye du Monstier-neuf, où il fut ensepulturé.

Comme Melusine venoit les soirs visiter ses enfans.

ET après Raimondin se partit de-là & vint à Lusignan & y mena ses enfans Raimondet & Thierry, & dit que jamais n'entreroit en la place où il avoit perdu sa femme. Et Melusine venoit tous les jours visiter ses enfans, & les tenoit au feu & les nourrissoit le mieux qu'elle pouvoit, & la voïoient bien les nourrisse: mais ils ne l'osoient declarer: plus croissoient les deux enfans en une semaine que les autres ne faisoient en un mois, dont les gens s'en donnoient grands merveilles; mais quand Raimondin sçeut par les nourrisse que Melusine venoit visiter les deux enfans, sa douleur lui allegea pour l'esperance qu'il avoit de la revoir, mais pour neant le pensoit, car jamais plus ne la vit en forme de femme combien que plusieurs l'ayent veüe en forme de femme. Et encore que Raimondin eut esperance de la revoir, si avoit telle douleur au cœur que nul ne le sçauroit dire, & oncques puis on ne le vit mener joie & avoit fort en haine Geoffroi à la grand dent, & s'il l'eût tenu en son ire il l'eût fait détruire. Et ici se tait à parler de lui, & parle de la contrition de Raimondin, comme il fut déplaisant pour sa faute, parquoi il entreprit le voyage de Rome.

Comme Raimondin vint devers le Pape de Rome, & se confessa à lui devotement.

Tant chevaucha Raimondin avec samesgnie qu'il vint es mons de Mont-lour & les passa, & chevaucha tant par la Lombardie qu'il arriva un soir à Rome auprès

DE MELUSINE.

de Noiron, & le lendemain vint à S. Pierre, & quand il fut là, il trouva le Pape Benoît qui lors regnoit & se retira devers lui faisant la reverence, & le Pape aussi à lui quand il sçeut qu'il étoit, & Raimondin se confessa au mieux qu'il peut. Et quand est de ce qu'il s'étoit parjuré vers sa femme comme dessus a été déclaré. Le Pape lui en chargea sa penitence telle qu'il peut, & dista ce jour avec lui, & y passa cette journée fort honorablement, le lendemain matin alla visiter les saints Lieux parmi la cité de Rome où il fut huit jours avant qu'il eût achevé, car il avoit affaire. Et quand il eut tout fait son affaire il prit congé du Pape, en disant, Pere Saint je ne puis bonnement imaginer en mon entendement que jamais je doive avoir joye pour user le reste de ma vie, & si ay esperance de m'aller rendre Hermite. Quand le Pape vit la volonté de Raimondin, il lui demanda où avez-vous intention d'aller. Pere Saint, dit Raimondin, j'ai ouï dire autres-fois qu'il y avoit une belle & devote place à Montferrat au pays d'Arragon. Et quand il ouït dire ces paroles à Raimondin, il lui dit: Mon beau fils, ainsi le dit-on. Alors Raimondin lui dit Pere saint j'ay grand devotion de me retirer en ce lieu & me rendrai Hermite & là pri-rai Dieu qu'il lui plaise faire aucun allegement à ma femme. Or beau fils dit le Pape avec le saint Esprit puissiez-vous aller, & tout ce que vous ferez en bonne volonté je vous le charge en lieu de penitence, alors Raimondin s'inclina & lui baisa les pieds, & le Pape lui donna sa benediction, puis Raimondin se partit & vint à son logis, & fit incontinent trousser ses sommiers & tout son arroy. Et quand est de ses gens; je ne vous en veux faire mention, ni aussi de son chemin, mais il chevaucha tant qu'il vint à Tholose, & donna congé à tous ses gens excepté à un Chapelain & à un Clerc & les paya de leurs salaires, & écrivit plusieurs lettres & les envoya à Geoffroi & aux Barons du pays faisant mention que Geoffroi prit les hommages, & qu'ils le reçeussent pour leur Seigneur. Alors se partirent de lui fort dolent, car il ne leur dit onc le chemin qu'il feroit.

Comme Raimondin au retour de Rome se rendit Hermite.

QUand Raimondin fut venu à Narbonne, il fit faire pour lui plusieurs robes d'Hermite fort simples, & aussi pour son chapelain & son clerc, telles qu'il leurs falloit, puis après se départit d'illec & s'en vint au détroit de l'étrang de Salées, & passa par dessous le château, & vint à Perpignan & y fut ce jour, & le lendemain se partit & passa Leveloz & le Pertuis, & vint dîner à Funiers, & alla au giste à Guomie, & tant fit qu'il vint à Barcelonne & se mit en une bonne hôtellerie, où il demeura trois jours & avisa la ville qui sembloit la plus belle, puis se partit au 4. jour & vint à Montferrat & visita l'Eglise & le lieu, & illec ouït le service, mais encore avoit-il vêtu de ses robes de ce siecle. Alors ceux qui furent commis à loger les peletins, lui demanderent s'il lui plaisoit demeurer ce jour & il leur répondit qu'ouï, lors les chevaux furent logez & on lui donna une belle chambre pour lui & pour ses gens. Et cependant Raimondin alla visiter les Hermitages, mais il ne fut que jusques au cinquième, car le lieu étoit si très-haut qu'il ne pût bonnement faire le voyage, & trouva qu'au tiers lieu n'avoit point d'Hermite, car il n'y avoit guere qu'il étoit repaisé. Or étoit la coutume que si dedans un terme qui étoit ordonné, n'en ve-

L'HISTOIRE

noit un autre qui voulût être en ce lieu, il convenoit que le plus prochain d'en bas vint demeurer au lieu, & celui deffous en celui d'auprès: & ainsi demouroit le lieu vuide de celui qui étoit plus près de la terre, tant qu'il venoit aucune bonne personne meüe de devotion qui se mettoit en ce lieu, & étoit la cause de cette permutation telle que le premier tire à mont les vivres pour eux sept & en prend refection la journée & celui qui est le plus proche deffus lui, tire amont en pareille maniere, tant enquist Raimondin de leur état & de leur vie que la devotion lui vint plus que devant de soy, rendre en ce lieu. Lors prit congé de l'Hermitage & vint en bas, & demanda le prieur de l'Abbaye, & on lui dist qu'il étoit au vilage de deffous, & l'appelle on Gulbaston, Si leur pria Raimondin qu'il le fissent mener où le Prieur étoit, & lui dirent qu'ils le feroient volontiers, ce fait il laissa ses gens, & s'en partit avec un des valets de ceans, & descendirent la montagne par les eschelles, & tant firent qu'ils vinrent au lieu où étoit le Prieur, lequel fit bonne chere à Raimondin, & Raimondin lui dit toute sa devotion & comme le lieu lui plaisoit. Alors le Prieur qui l'aperçut homme de bonne part, & lui sembloit être homme d'état & belle contenance, lui accorda, dont Raimondin fut bien joyeux, & en loua n'être Seigneur, & demeura toute la nuit avec le Prieur, & au matin monterent les eschelles, puis vinrent à l'Abbaye, & fut vêtu en habit d'Hermitage, & laissa du tout son vêtement du siecle, & sçachez qu'il vint garni de cinq ou six paires d'habits d'Hermitage, & chanta ou le service present Raimondin, lequel offrit à son entrée de mont riches joyaux & pierres precieuses, le service fait s'en allerent disner, & fit Raimondin porter à ses freres Hermites de sa pitance, & leur fit signifier la venue dont ils commencerent tous à louer Dieu qu'il le vueille maintenir en bonne devotion. Et ainsi demeura en l'Abbaye. Et le lendemain la Messe ouye fut convoyé jusques au pied de la salle qui joint aux chambres de ceans. Alors prit congé & monta à la chapelle, & son chapelain alloit tous les jours chanter la Messe au matin, & le clerc lui aidait à dire ses heures, & commença Raimondin mout sainte vie.

L'histoire dit que depuis se trouverent les huit freres ensembles à Montferrat & tintent entr'eux grand feste. Et firent tant que Raimondin leur pere vint au bas de l'Hermitage, & fut joyeux de voir tous ses enfans. Et après ce Raimondin remonta en son hermitage. Et les freres donnerent à leur departement de mout riches dons à l'Eglise, puis prirent congé l'un de l'autre, & s'en allerent chacun en leur contrée les uns par mer & les autres par terre.

Comme Geoffroy & Thierry visiterent leur pere tant qu'il vesquit, par chacun an jusques à la mort.

Geoiffroy & Thierry visiterent leur Pere Raimondin tant qu'il vesquit une fois par chacun an, & étoit assez près du terme qu'ils devoient partir devant trois jours ensuivans il vint une aventure, dont les freres furent étonné & dolens, car la serpente se montra sur les murs, ainsi que tous la purent voir à plein, & alloit autour de la forteresse par trois fois en signe qu'elle prit douloureusement congé du lieu, & se mit sur la tour pontume & là faisoit si grieves plaintes & grands soupirs, qu'il sembloit à ceux qui là étoient que ce fut la voix d'une Dame ce qui étoit com-

DE MELUSINE.

me dit l'histoire; alors Geoffroy & Thierry en eurent grand pitié, car ils sçavoient bien que c'étoit leur mere. Et pource, commencerent à pleurer tendrement. Et quand elle les aperçut pleurer elle s'enclina & jeta un cry si horrible qu'il sembla à ceux qui l'ouyrent que la tour d'eür fondre. Après les freres se partirent pour aller à Montferrat: & tant firent qu'ils arriverent au lieu, & trouverent leur pere trepassé, dont ils menerent grand deuil.

De l'obseques de Raimondin, & du deuil que Geoffroy & plusieurs autres firent.



Le lendemain vint le Roy d'Aragon, la Reine les Barons & Prélats du pays, & y avoit grand nombre de Dame, Damoiselles, Bourgeois & Bourgeoises de bonnes Villes, & y étoient Geoffroy & Thierry beaucoup richement habillez eux & leurs gens. Alors vinrent vers le Roy d'Aragon & vers les Princes & Prélats, & avoient avec eux le Prieur pour leur faire connoître les Seigneurs par nom & surnom. Et sçachez que Geoffroy & Thierry firent la reverence au Roy & à la Reine, & aux autres Barons & les remercierent de l'honneur qu'ils leur faisoient. Alors entrerent au Monstier & firent commencer le service où fut l'offrande fort riche, & fut les chevaux offerts mout honorablement, & comme on doit faire pour un tel Prince. Et après le service fut ensevely le corps, & furent scellé la sepulture par deffus, qui fut noblement ouvrée selon l'usage du temps. Si fut le dîner fort grand, le Roy & la Reine regarderent volontiers Bernardin le neveu de Geoffroy & Thierry, & mont leur pleur: car il servoit les Seigneurs si gracieusement que merveilles, & tant que après graces la Reine pria le Roy qu'il demandât à Geoffroy à qui cette enfant étoit.

J'avois dist le Roy à mon propos de le demander, car bien me plaît, lors il appella Geoffroy, & lui demanda de quel l'image étoit cet enfant qui étoit si bien endoctriné, il est fils de Ode Comte de la marche, dit Geoffroy qui est nôtre frere, Geoffroy dit le Roi, il est failli de noble extraction & aussi il le montre bien. Sçachez que l'enfant me plaît, aussi fait la Reine, & s'il vous plaisoit de nous le laisser nous en ferions tant pour l'amour de vous que nous en sçauriez bon gré au temps avenir. Sire dit Geoffroy, le pere en a encore deux, & deux filles, & puis qu'il vous plaît de la bonne heure fut-il né, il nous plaît bien, lors le Roy le remercia, & aussi fit la Reine. Et depuis cet enfant épousa la fille du Seigneur de Capieres en Aragon, qui plus n'avoit d'heritier, & en sont issus les hoires de Capieres qui vivent. Alors le Roi & les autres Barons prirent congé, lesquels les convoyerent mout honorablement, puis s'en retournerent à l'Eglise & mirent leur neveu en beau point, & lui donnerent un sage Escuier pour le gouverner & l'envoient au Roy bien accom-

L'HISTOIRE

pagné. Et le Roi & la Reine reçurent joyeusement & l'aimèrent beaucoup. Après ce, les deux freres prirent congé du Prieur & firent de grands biens à l'Eglise, & voulurent enmener le chapelain & le clerc de leur pere, mais ils ne voulurent onc partir, & là se rendit Hermite au lieu de son maître, & le clerc demeure serviteur comme il étoit auparavant, puis après se partirent Geoffroi & Thierry avec leurs gens, & emporterent le corps de leur pere. Et en toutes les Villes où ils gisoient faisoient tout autour du corps grand luminaire, & faisoient dire des Messes & prier Dieu par les Religieux pour leur pere, & les convoya, ledit Prieur de Montferant jusques à la Cité de Perpignan, puis prit congé & s'en retourna en son Abbaye, & ses deux freres & leur compagnie errerent tant qu'ils vindrent à Lusignan. Lors furent mandez les Comtes de Forêt, de la Marche qui étoient leurs freres, & firent l'obsequie de leur pere à nôtre Dame de Lusignan. A celui obsequie furent les Barons du pays & illec fut le corps ensevely en grande solemnité, & fut fait un beau dîner, & fut Geoffroi retenu pour être Seigneur de Lusignan, & conterent à Odon leur frere comme le Roi & la Reine d'Arragon avoient voulu avoir Bernardin son fils & il répondit que Dieu ait part, car je les tiens bien employé. Lors prirent congé de Geoffroi, les freres & les Barons & retournerent chacun en leur pays.

Comme quand Lusignan change de Seigneur, la serpente Melusine s'apparoît trois jours devant.

Cette noble forteresse de Lusignan en Poitou depuis le temps étant allé de main en autre qu'elle est venue entre les mains à conquête de l'espée du haut, noble & puissant Prince Jean fils du Roy de France, Duc de Berry & d'Auvergne, & Comte de Poitou, & Estampes & de Boulogne, mon très-cher Seigneur, lequel m'a commandé à faire ce present traité selon les plus vrayes Chroniques que j'aye leuës, tant de lui comme des autres. Et ce que j'ay en grand desir de faire son plaisir m'a fait entreprendre de faire ce petit traité au vray tout au mieux que j'ai pu si requiers à mon Créateur qu'il lui plaise que mon très-redouté Seigneur la vueille prendre en gré & aussi la noble sœur ma très-redoutée Dame, fille du Roy de France, Duchesse de Bar, & au noble Marquis de Lorraine, cousin germain de Monseigneur, qui lui a fait requérir qu'elle lui vueille écrire & lui vueille renvoyer cette Histoire. Et aussi je prie qu'elle puisse plaire à tous ceux qui la litont ou ouïront lire. Et quand est de moi je croi cette Histoire être véritable. Et dit-on que depuis la forteresse de Lusignan demoura trente ans accomplis en mains d'homme qui ne soit extrait de ladite lignée de par pere ou par mere, & est vray toutesfois comme j'ay dit ci-dessus, quand ladite forteresse doit changer de Maître ou Seigneur ladite serpente appert trois fois par trois jours devant.

Quand à moi j'ay ouï dire à Monseigneur que du temps que Serville la tenoit pour les Anglois & que le siège étoit de par mondit Seigneur, que Serville dit que peu de temps avant que la forteresse fut rendue que icelui Serville gisoit en son lit au Château de Lusignan & avec lui une femme née de Sancerre, nommée Alexandre qu'il tenoit en concubinage, il vit lors apparôître de son lit une serpente grande & grosse, & avoit la queue longue de sept à huit pieds, & étoit ornée de coqs

DE MELUSINE.

leur d'azur d'argent, & ne sceut oncques par où elle entra, car à celle heure les huis étoient fermez & avoit en sa chambre grand feu, & cette Serpente alloit & venoit, débarans sa queue sur le lit sans leur faire mal, & Serville dit à Monseigneur qu'il n'avoit jamais eu si grand peur, & si lui dist qu'il se dressa dessus son lit & prit l'espée qui étoit avec lui. Comment Serville, vous qui avez été en tant de place avec vous peur de cette serpente, c'est la Dame de cette forteresse, & qui la fit édifier, sachez qu'elle ne vous fera ja mal, elle vous vient de montrer comme il vous faut desfaïr de cette place, & dit Serville que Alexandre n'eut onc peur, mais dit bien qu'il ne fut onc assuré, & long-temps après elle se mua en guise de femme, & sembloit être vêtue de gros bureau, & seinte dessous les mamelles, & étoit affublée d'un couvrechef à la guise du vieil temps. Après dit qu'elle s'en alla seoir sur un banc près du feu une heure avoit le visage devers le lit & le dos au feu, si qu'il pouvoit bien tout à plein voir la face & bien sembloit qu'elle eût été belle femme & autre heure elle tenoit le visage devers le feu & ne se tenoit guere en une place, & dit Serville qu'elle demoura jusques à une heure après du jour. Alors le transfigura en guise de serpent comme devant & s'en alla débatant sa queue autour du lit, & fut les pieds sans nul malfaire, puis se depart si viste qu'il n'en peut rien appercevoir. Et ceci ay ouï dire à Monseigneur, que Serville lui avoit dit, & jura sur son serment que preud'homme peut faire & jurer, qu'après qu'il l'eut veüe, ladite forteresse fut bien brief à mondit Seigneur à qui Dieu donne la joye & à ses hoirs.

OR est vray qu'il y a un lieu à Lusignan auprès le puits, auquel lieu au temps ce nourrissoit des poulailles, qu'elle se monroit plusieurs fois à un homme qui demouroit en la forteresse & s'appelloit Golard, & ne lui a fait aucun mal, & à juré sur son Dieu sur son ame qu'il est verité. Item Juon de Galles jura par sa foy à Monseigneur qu'il l'avoit veüe deux fois sur les murs de Lusignan, trois jours avant que la forteresse fut rendue, & plusieurs autres l'ont veüe, dont qui en voudroit deviser la chose en seroit trop longue & encore plus avant il y a un Chevalier Poitevin nommé messire Perceval de Colongne, qui fut Chambellan du Roy de Chipre qui a dit & juré plusieurs fois à Monseigneur, que lui étant en Chipre avec le Roy, la Serpente s'étoit apparue à celui Roy, ainsi que ledit Roy lui avoit dit en cette maniere parlant à lui Perceval, je me doute trop pourquoi Monseigneur, dit le chevalier. Pource, dit le Roy que j'ay veu la serpente de Lusignan qui c'est apparue à moi, si me doute qu'il ne m'en vienne aucune perte dedans brief temps ou à Peirin mon fils, car ainsi appert-elle quand aucun des hoirs de Lusignan doit mourir, & jura Perceval que dans trois jours ladite aventure, que chacun scait arriva.

Sil ont les Princes & plusieurs été examinez, & ay sceu ce que les Croniques & les livres & histoires en racomptent. Et si j'ay ajouté ou dit chose en cette histoire qui semble à aucuns incroyable si te me vueille pardonner selon ce que jepuis sçavoir des auteurs, tant de grammairie comme autre philosophe, je repete cette histoire & chroniques être vray & les choses Faée. Et qui dit le contraire je dis que les secrets jugemens & punitions de Dieu sont invisibles & impossible à connoître à entendement humain, car il est trop grossier pour connoître l'équité spirituelle, ne

112

L'HISTOIRE DE MELUSINE.

aussi les yeux naturels ne peuvent voir les choses spirituelles en comprendre ce que c'est, & la puissance de nôtre Seigneur peut ajouter ce qu'il lui plaît, comme on racompte en plusieurs histoires de plusieurs Fées avoit été mariées & avoit eu plusieurs enfans, comme ce peut faire ne peut sçavoir humaine créature, car tels points & plusieurs autres à Dieu retenu en ses secrets & en montre l'exemple es lieux & personnes où il lui plaît, & plus fera la personne gresse & plus envie de croire, & plus sera delié d'engin & sçience naturelle, plutôt aura affection que ce soit choses secretes de Dieu ne peut aucun homme bonnement sçavoir.

Combien que S. Paul dir es Epistres aux Romains que toutes choses sont sçeuës par humaines créatures, voire sans les secretes choses que Dieu a reservez à sa connoissance sans autre, & la nature aux humains est à entendre à plusieurs hommes vagans qui sont par universelles contrées, par ceux sont sçeuës toutes choses par leur declaration de très-parfaite connoissance, non pas par un tant seulement, mais par plusieurs & ainsi est de nôtre histoire: car elle est beaucoup forte à croire & en plusieurs lieux sçeus, non pas par un seul de ceux qu'on desire, dont ainsi qu'une personne qui auroit, on ne voudroit croire maintes choses qui sont cent lieues ou moins près de lui, & lui seroit très-étrange & dira qu'il ne se pourroit faire celui d'estouffia, ce qu'il n'aura veu es lieux & diverses contrées, pays & nation & lira les anciens livres & les entendra & connoitra le vif & vrai des choses semblans incroyable. Or de ce je ne vous veux plus parler ni faire mention je vous supplie humblement à tous si j'ay dit choses en cette histoire qui vous soit ennuyeuse ou desplaisantes que vous me le vueillez pardonner & tenir pour excusé: car si on fait le mieux qu'on peu & sçait; on le doit prendre en gré, car en aucans cas bonne volonté doit être reputée pour le fait. Et icy le taist Jean d'Arras de l'histoire de Lusignan. Et Dieu vueille donner aux trépassés sa gloire & aux vivans force & victoire qu'ils la puisse bien maintenir.

F I N.

u

10774



